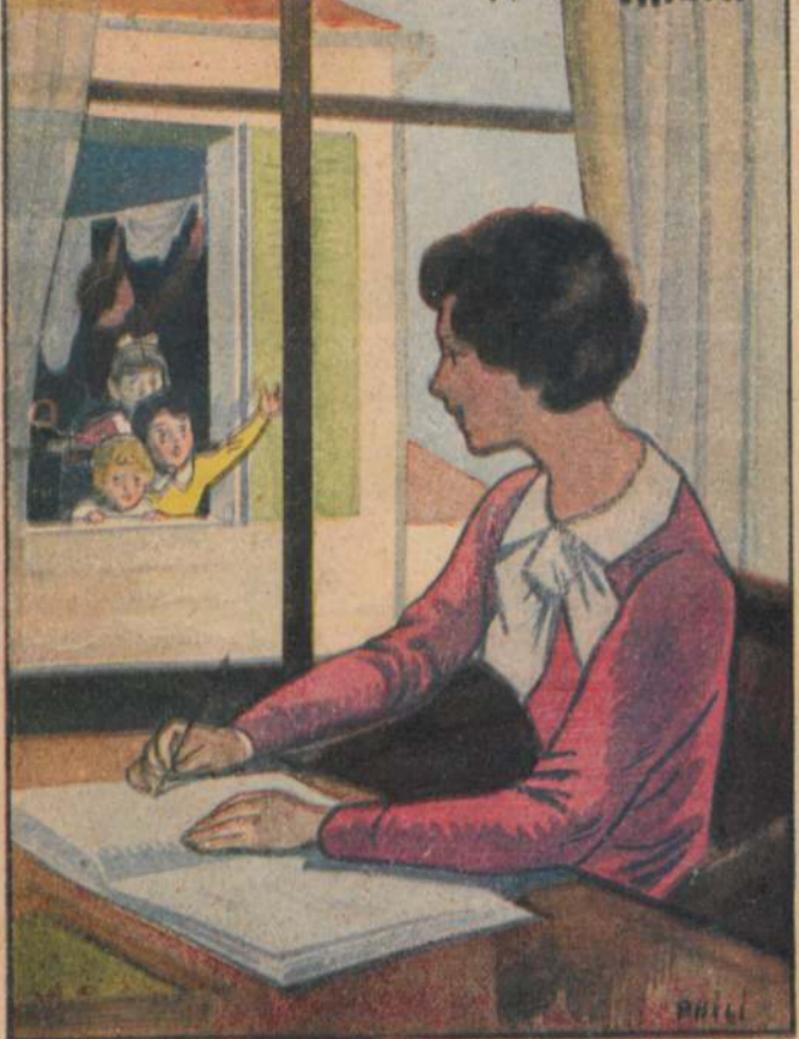


D'UNE FENÊTRE

PAR MARIE THIÉRY



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS (XIV)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

parait tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne
parait tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine, Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, parait tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISETTE, Journal des Petites Filles

parait tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

parait tous les jeudis. 8 pages grand format dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Parait le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

c92803

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Pierre AGUETANT : 327. *Les Noces de la terre et de l'amour.*
Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monette.*
Maria ALBANESI : 334. *Sally et son mari.*
Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches.*
Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise.* — 288. *Nadia.* — 320. *Fausse route.*
F. de BAILLEHACHE : 340. *La fiancée infidèle.*
M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales.*
José BOZZI : 317. *Lendemains de bal.*
BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindroz.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*
Jean de la BRETE : 3. *Rêver et Vivre.*
André BRUYERE : 254. *Ma cousine Raisin-Vert.* — 306. *Sous la Bourrasque.*
R.-N. CAREY : 230. *Petite May.* — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui.*
Mme Paul CERVIÈRES : 229. *La Demoiselle de compagnie.*
CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 209. *Le Vœu d'André.*
CHANTAL : 339. *Cœur de Danaïse.*
J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*
Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable.*
M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort.* — 310. *La Conscience de Gilberte.*
Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith.*
Manuel DORE : 226. *Mademoiselle d'Herold, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*
H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'océan.* — 280. *Je ne veux pas aimer !*
Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousés.*
Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*
Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Émine.*
Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté.*
Mery FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtre par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu.* — 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épreuve.*
Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose, ou la Fiancée de province.* — 341. *Le Mauvais pas.*
Anne-Marie GASZTOWTT : 326. *La Sœur du bandit.*
Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.*
Jean HÉRICART : 272. *Les Cœurs nouveaux.*
M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie.* — 289. *Les Cendres du cœur.*
Mrs HUNTERFORD : 319. *Ame de coquette.* — 338. *Doris.*
Jean JÉGO : 311. *Et l'amour aint...* — 329. *L'Amoureux de Frida.*
Marcel IDIERS : 308. *Le Mariage de Nelly.*
Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte*.
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres*. — 292. *Un Etrange secret*.
M. J. LEDUIC : 309. *L'Enigme*.
Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage*.
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette*.
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés*. — 304. *Le Mystérieux chemin*.
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur*.
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo*.
Anne MOUĀNS : 250. *La Femme d'Alain*. — 266. *Dette sacrée*. — 281. *Plus haut !* — 314. *La Buissonnière*. — 337. *Gisèle exilée*.
José MYRE : 237. *Sur l'honneur*. — 335. *Les Fiançailles de Rosette*.
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur*.
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur*.
Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Avril*.
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane*.
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié*.
Alice PUJO : 2. *Pour lui !*
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux coeurs*.
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse*.
SAINT-CÈRE : 307. *Sœur Anne*.
Isabelle SANDY : 49. *Maryla*.
Pierre de SAXEL : 284. *Une Belle-Mère à tout faire*. — 316. *Pour elle !*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette*.
Gilberte SOURY : 324. *Maryalys*.
Jean THIERY : 312. *Nouveaux venus*.
Marie THIERY : 279. *La Vierge d'Ivoire*.
Léon de TINSEAU : 117. *Le Final de la Symphonie*.
T. TRILBY : 21. *Rêve d'Amour*. — 29. *Printemps perdu*. — 36. *La Pettite*. — 61. *L'Inutile Sacrifice*. — 97. *Arlette, jeune fille moderne*. — 122. *Le Droit d'aimer*. — 144. *La Roue du moulin*.
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire*.
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis*. — 274. *La Chanson de Gisèle*.
Vesco de KEREVEN : 247. *Sylela*.
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette*.
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres*.
Adèle VIGES : 336. *La Coupe brisée*.
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue*.
H. WILLETT : 328. *Claire Davril*.
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté*. — 251. *L'Eglantine sauvage*. — 300. *Etre princesse !*

— IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS —

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

C92803

Marie THIÉRY

D'UNE FENÊTRE



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gazan, Paris (XIV)

D'UNE FENÊTRE

PREMIÈRE PARTIE

SIMONNE ET SON JOURNAL

I

UNE CHANSON

Cette femme m'agace.

Sa fenêtre est séparée de la mienne par une vaste cour où s'étiole un lilas de Perse et qu'entourent des plates-bandes qui pourraient avoir des fleurs et n'en ont pas. Il y a aussi entre nous, augmentant la distance, le toit très bas d'une ancienne buanderie et, au-delà, une autre cour que je ne vois point, de laquelle montent des cris d'enfants, des voix aiguës de commères et, hélas! de bien vilaines exclamations.

Le logis de ma voisine ouvre sur un pignon lépreux coiffé de vieilles tuiles. Ces tuiles, d'un rose de cuivre ombré de vert-de-gris, recouvrent la plupart des toits de la ville. Quelles formes capricieuses ont ces toitures! Je renonce à dénombrer celles que j'aperçois tant elles s'enchevêtrent, se chevauchent d'inextricable façon. Où commence où finit chacune d'elles?

Tout près, un clocher pointe. La sonnerie de son *Angelus* à l'aube m'éveille. Alors, de mon lit, mes croisées restant la nuit largement ouvertes, j'ai pour première vision le pignon brun et jaune dont les vitres soigneusement closes ne tarderont pas à s'écartier pour laisser passer un bras nu, qui accrochera à une ficelle des torchons douteux et du linge d'enfant. Presque aussitôt, ma voisine se mettra à chanter.

Elle a une voix à la fois nasillarde et sonore, un répertoire aussi restreint que démodé. Son air préféré, qui fut d'actualité il y a plusieurs années, est : *Ah ! qu'il est donc beau, mon village...* Parvenue à la fin du dernier couplet, elle se tait cinq minutes, le temps de gourmander ses mioches qui protestent par des hurlements, d'interpeller quelqu'un dans sa cour, en se penchant à croire qu'elle va tomber..., et puis la chanson recommence.

A midi, lorsqu'il revient de son travail, le mari, en attendant que le fricot soit sur la table, prend son accordéon — on sent qu'il a conscience de posséder un bien joli talent!... — et joue : *Ah ! qu'il est donc beau, mon village.* L'autre soir, ces braves gens recevaient un ménage ami. Malgré l'heure tardive, la fenêtre était béeante et les éclats d'une honnête gaîté parvenaient jusqu'à ma solitude. Ces dames se mirent à chanter.

Elles chantaient — les misérables! — une complainte; elles la chantaient sur l'air : *Ah ! qu'il est donc beau...* C'était doublement à pleurer.

... Ah ! oui, il est beau, mon village ! Pourquoi l'ai-je quitté ! Pourquoi ? Parce que sous des dehors résolus, malgré mes vingt-sept ans bien sonnés — chiffre que je suis d'ailleurs décidée à ne pas dépasser pendant au moins deux bons lustres, — il n'y a pas de créature plus obéissante que moi, tou-

jours prête à reconnaître sans protester l'autorité légitime, et même conventionnelle, comme celle que s'arroge Jean, mon aîné de cinq ans. Il est vrai que j'appartiens à une famille patriarchale, j'allais dire féodale. Les grands-parents qui nous ont élevés, notre père et notre mère étant morts lorsque nous n'étions que de petits enfants, s'en tenaient aux principes respectés par nos aïeux du XIV^e siècle. J'ai fort bien retrouvé l'esprit de mon grand-père en lisant ce passage de *Tristan le Voyageur* (1) :

Au moyen de la puissance paternelle, constate le héros, âgé d'une vingtaine d'années en treize cent et quelques, nos ancêtres ont placé dans chaque famille un législateur. Un père, sans l'intervention des tribunaux, peut châtier un fils ingrat et rebelle. Dieu a délégué immédiatement ses pouvoirs aux pères et mères.

Quant au droit d'aînesse, c'est à son abolition que les Heurtelier, paraît-il, doivent leur appauvrissement. Et, certes, mes grands-parents m'ont trop tendrement choyée pour me donner jamais l'occasion de jalouser mon frère, mais enfin, la pensée que Jean de Heurtelier aurait à gagner son pain, comme le dernier des croquants, les consternait bien davantage que le morne avenir sans doute réservé à Simonne de Heurtelier, leur petite-fille. Et c'est encore le livre de *Tristan* qui me fournit l'explication de cet état d'âme :

Le peu que nos coutumes accordent aux damoiselles est un hommage à leur vie chaste et sédentaire. Nos législateurs ont pensé qu'élevées au sein du ménage, ces êtres timides, dont les plus doux attraits sont dans la modestie et la simplicité, perdraient trop à échanger contre les vains dehors de l'opulence les vertus pudiques et les sentiments ingénus dont leur retraite est embellie.

(1) Par M. de Marchangy.

Et voilà !

Pauvre Tristan ! s'il voyait ces *êtres timides* championnes de sport, aviatices et prix de beauté,... et ces *vertus pudiques* prenant des bains de soleil sur le sable des plages à la mode,... en opposant le moins possible d'obstacles aux bien-faisants rayons!... Mais on ne savait rien de ces façons nouvelles, dans notre chère vieille maison endormie à l'ombre des coteaux de Béarn, dans un paysage idéal et mélancolique, bien fait pour rêver du passé, ignorer le présent et se désintéresser de l'avenir.

J'étais une enfant paisible, aimant inconsciemment la nature, adorant les animaux que je comprenais et dont je savais me faire comprendre.

L'institutrice du village venait chaque jour après son école me donner deux heures de leçons. M^{me} Bourret savait beaucoup plus de choses qu'il était nécessaire pour mener au certificat d'études le rustique petit troupeau qui lui était confié, et je crois qu'elle trouvait son agrément à ces leçons durant lesquelles il lui était permis de suivre un peu sa fantaisie, avec le sentiment qu'elle n'enseignait pas dans le désert. En dehors de cela, j'avais, pour développer mon esprit, une douzaine de volumes reliés de couleurs tendres dont ma grand'mère à mon âge avait fait ses délices. Ils ne contenaient, sous leurs jolies robes bleu d'azur, vert pâle ou rose mourant, fleuries d'arabesques d'or, que les histoires les plus édifiantes et les plus... lénitives. Ah ! J'étais bien préparée à la vie sans orages qui paraissait devoir être la mienne, dans la solitude de notre vieux logis ancestral.

Coup sur coup encore, la mort frappa chez nous. Mon grand-père partit le premier, après une maladie de courte durée. Ma grand'mère pouvait-elle

Survivre longtemps au compagnon adoré de si longues années ? En embrassant une dernière fois le visage déjà glacé, cette épouse fidèle avait murmuré : « A bientôt ! » Et je pense qu'il faut voir dans ce mot, qui pour elle était une certitude, la raison du calme, de la sérénité dont elle ne cessa de faire preuve.

Deux mois plus tard, une nuit, son cœur aimant cessa de battre. On retrouva au matin ma grand-mère paraissant dormir, son chapelet aux doigts. C'était sa coutume de l'égrenier chaque soir jusqu'à l'instant où le sommeil s'emparait d'elle. La prière, cette fois, l'avait menée jusqu'au grand repos : « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. » Elle obtint certainement le secours imploré de la Mère des Miséricordes, et le sourire qui flottait sur sa bouche révélait que sa fin avait eu la douceur d'un revoir.

J'avais alors dix-sept ans, mon frère vingt-deux. Engagé avant sa dix-huitième année, Jean, revenu indemne de la grande lutte, a osé braver la tradition qui veut qu'un Heurtelier soit de robe ou d'épée. Un camarade de guerre qui possédait une importante firme d'autos lui offrait une situation tout de suite très lucrative et devant le devenir plus encore. Jean l'accepta.

Très souvent en voyage pour le compte de sa maison, mon frère ne pouvait songer à m'installer à Paris dans son logis de garçon. Mon désir était de rester dans ma vieille maison ; entourée du dévouement de très anciens serviteurs, il me semblait n'avoir rien à redouter de ma solitude. Le jeune chef de famille ne le permit pas. Je dus me résigner à passer deux ans dans un couvent de Toulouse dont une cousine de ma mère était à ce moment Su-

périeure. Ce séjour fut certainement très profitable à la sauvageonne que j'étais, mais j'avais soif de grand air, et lorsque j'eus mes vingt ans sonnés, rien ne put me retenir plus longtemps loin de notre cher « chez nous ». Jean vient m'y retrouver le plus souvent possible...

... *Mon Paris!... mon beau Paris!...*

Ma voisine recommence. Un gramophone serait moins redoutable, on pourrait du moins espérer qu'il se détraque. Après tout, ne pourrait-elle s'enrhumer, cette femme? Je la vois constamment à sa fenêtre, épaules et bras nus, bien que le printemps ici soit à peine tiède. Je suis même, grâce à ce laisser aller, au courant de ses élégances intimes! Elle possède une combinaison rose et une autre mauve, toutes deux en crépon de coton, et, je ne sais pourquoi — peut-être à cause de leur vulgarité, — ces combinaisons me paraissent s'accorder au timbre de sa voix. Ah! ce rossignol s'appelle Henriette. Une commère, en la hélant du fond de sa cour, me renseigne. Eh bien! Henriette ne se doute pas qu'elle est responsable de tant de pages déjà noircies et de celles qui suivront, attirées, appelées par les premières. L'idée ne me vint jamais d'écrire mon journal, sans doute parce que j'avais la conviction de ne rien trouver d'important à y noter, et ce n'est pas durant mon séjour ici que mes souvenirs prendront du relief! Je me suis mise à écrire par exaspération pour me distraire de ce concert obligatoire et sempiternel,... et me voici racontant mon passé comme s'il devait servir de préface à des chapitres palpitants... Dieu sait!

Après tout, je n'ennuierai que moi en relatant mes faits et gestes et je pourrai toujours cesser le jeu. Pour le moment, il ne me déplaît pas de m'intéresser à moi-même, et je poursuis.

Je mène au Heurtelier une existence fort active. Il s'agit de faire rendre à la propriété, bien réduite auprès de ce qu'elle fut jadis, tout ce qu'on en peut espérer. Je m'y entendis fort bien, et par taquinerie mon frère me menace de solliciter pour moi le ruban vert !

Les livres d'économie domestique ne remplissent pas toute ma bibliothèque. A chacun de ses voyages, Jean m'apporte une plus savoureuse pâture intellectuelle. Mémoires, histoire, roman, théâtre, conférences, tout ce qui offre quelque valeur, mon cher mentor me les procure. C'est à cela, je suppose, que je dois, lorsque je quitte ma thébaïde pour rejoindre mon frère à Paris, de ne pas me sentir trop dépaylée, trop Princesse-au-Bois-Dormant jetée brusquement en plein tourbillon.

Je me trouve fort heureuse de mon genre de vie. Quand, il y a une quinzaine de jours, notre cousin Raoul de Heurtelier eut la fantaisie de nous inviter à faire un séjour chez lui, à Caen, je déclarai tout net que je n'irais pas. Et m'y voici. Jean viendra me reprendre. Il prétend que nous n'avons pas le droit de désobliger ce parent, le seul qui nous reste.

M. de Heurtelier fut mon subrogé tuteur, titre qui ne l'engageait à rien, mes intérêts étant en bonne main. Sa femme est née d'Astiel. Sa famille aurait, paraît-il, ajouté l'apostrophe, cette *savonnette à vilains*, il y a quelque vingt lustres, après qu'un Séraphin Dastiel, ayant honnêtement auné du drap toute sa vie, quitta le commerce sur ses vieux jours, avec une fortune fort rondelette.

Si ma cousine Adrienne n'ignore pas ce détail, elle ne songe pas à le rappeler. Cela ne fait de mal à personne.

Mes cousins sont âgés et n'ont pas d'enfants. Un

certain Pierré d'Astiel, neveu d'Adrienne, remplaçait pour eux le fils vainement désiré. Sans doute, si ce jeune homme n'avait pas disparu dans la grande tourmente qui dévasta tant de foyers, les Heurtelier n'auraient-ils pas songé à nous rapprocher d'eux. Mais les voilà seuls. Il me déplairait fort de paraître convoiter leur héritage; à cause de cela surtout, je ne voulais pas venir. Mon frère m'a fait remarquer que tous les revenus ayant diminué et la vie devenant si coûteuse, M. et M^{me} de Heurtelier ont très probablement mis une partie de leurs biens en viager. Par un scrupule peut-être vain, devons-nous leur refuser le réconfort d'un peu d'affection?

Me voilà donc dans la ville aux cent clochers. La patrie de Guillaume le Conquérant m'a, jusqu'ici, paru assez maussade. La faute en est peut-être à ce ciel gris qu'un printemps tardif a peine à éclaircir. Mais j'ai goûté profondément la majestueuse beauté des vieilles églises; je leur ai payé mon tribut d'admiration. Cela fait, je voudrais bien reposer mes yeux sur les lumineux horizons de chez nous...

Mes cousins habitent un hôtel Renaissance que les guides signalent à l'attention des touristes. Fort heureusement pour l'impression qu'ils en emportent, l'entrée leur en est sévèrement interdite; ainsi peut-on s'imaginer que l'intérieur est resté digne de la façade, curieusement ornée de sculptures. Hélas! sauf l'escalier de pierre à la rampe de fer ouvragé, rien n'a été respecté par plusieurs générations avides de faire régner le style de leur époque. Le Louis-Philippe et le second Empire s'unissent pour submerger d'horreurs les quelques reliques du passé conservées par miracle.

Le rez-de-chaussée contient, en plus de la cuisine

et des offices, la salle à manger, deux salons, le bureau de mon cousin.

Au premier se trouvent l'appartement des maîtres de la maison et trois pièces qui étaient le domaine du pauvre Pierre d'Astiel. Elles sont closes comme un mausolée. Au second, enfin, sont de belles chambres claires, vastes, ensoleillées... dès que le soleil veut bien se montrer. C'est là que j'habite et que logera mon frère lorsqu'il viendra me rejoindre, ce qui, je le crains, n'aura pas lieu de sitôt, car Jean a profité de mon séjour ici pour effectuer un voyage en Amérique, envoyé par sa firme d'autos, naturellement.

Dès mon arrivée, ma cousine m'a déclaré qu'elle n'entendait pas m'accaparer et me laissait toute ma liberté, ce qui, évidemment, signifiait qu'elle désirait conserver la sienne. Aussi, fort souvent, prétextant des lettres à écrire, je me réfugie chez moi...

... Des pas pressés dans le corridor; on tousse avec affectation, moyen discret de me dire : « Je suis là... Si vous désirez me voir, vous savez où me trouver! Je ne frapperai pas chez vous parce que je ne suis pas de celles qui s'imposent! »

C'est Félicie. « M^{me} Félicie », la femme de confiance de ma cousine. J'ai la conviction que ma venue lui a été désagréable. Pourquoi? Et d'où me vient cette impression? Dieu sait cependant si elle m'accable de politesses à la fois obséquieuses et hautaines. Mon frère assure que ma sensibilité a des antennes et qu'elles perçoivent sans erreur les courants de sympathie ou d'antipathie qui les frappent. Eh bien! les ondes émanant de ce poste d'émission me sont désagréables. C'est tout.

Félicie Remous est grande, maigre jusqu'à l'in-vraisemblance, taillée à coups de hache. Son long

visage blafard aurait pour beauté de larges yeux d'un brun sombre, si le regard de ces yeux-là avait un peu plus de franchise. Elle n'est pas très jeune, elle n'est pas vieille, je l'imagine telle que la voilà depuis de longues années et suis persuadée qu'elle restera immuable longtemps encore. Presque toutes les femmes ont ainsi une sorte de... point d'orgue; il est désolant qu'il ne se pose jamais au plus beau moment. M^{me} Remous a, paraît-il, été fort malheureuse dans une courte union à laquelle on ne l'entend jamais faire allusion. Est-il très certain que feu M. Remous n'ait connu auprès de Félicie que des jours de joie?

C'est une personne dont on ne songerait pas à remarquer le manque d'éducation première, excusable d'ailleurs dans sa condition — d'autant qu'à force de coudoyer des gens du monde, elle a pris un certain vernis suffisant à faire illusion en n'y regardant pas de trop près, — si elle n'avait la fâcheuse manie de certifier précisément qu'elle est très bien élevée. Ce n'est certainement pas une sotte, et lorsque sa puérile vanité n'entre pas en jeu, elle sait n'être pas ennuyeuse. Ma cousine la considère comme une dame de compagnie et me l'a présentée sous ce titre.

M^{me} Remous se voit traitée par mes parents sur un certain pied d'égalité. Si la chambre de la *housekeeper* (dénomination qui me paraît plus exacte) se trouve auprès de la lingerie, domaine qu'elle dirige à merveille, Félicie prend ses repas avec nous. J'ai le sentiment que les domestiques s'unissent pour la détester, ce qui ne suffit pas à prouver qu'elle le mérite.

La grosse cloche de la porte d'entrée a retenti plusieurs fois. Aujourd'hui, Vendredi, Adrienne de Heurtelier reçoit. De fidèles amis lui font des

visites à fonds perdus : jamais elle n'en rend aucune. Excepté pour aller presque quotidiennement à une messe très matinale, Adrienne ne sort jamais.

Allons, je me résigne à descendre au salon. Une abstention complète froisserait ma cousine, et peut-être ses visiteurs me fourniront-ils quelques types amusants à faire figurer dans la galerie de portraits que, si je continue ainsi, va devenir cet étrange « journal » commencé par hasard et sans but.

II

L'ALBUM

— Ah ! ma petite Simonne, je n'osais pas vous faire prier de venir, mais ces dames désirent tant vous connaître !...

Le salon est obscur. Comment ne le serait-il pas, avec ses doubles rideaux de satin et de guipure ? Je distingue cependant « ces dames ». Elles sont deux, vêtues de noir, avec des manteaux qui ressemblent à des lévites et des chapeaux qui paraissent révoltés de n'être que posés sur les têtes au lieu d'avoir été énergiquement enfoncés jusqu'aux lobes des oreilles, ainsi qu'ils y étaient destinés. Serrements de mains, phrases polies. J'apprends que l'une des lévites se nomme M^{me} de Jossian et l'autre M^{me} Givrande.

Il me serait impossible, si on ne me les avait présentées, de distinguer la vieille fille de celle qui ne l'est pas. Vieilles ? Si l'on veut. Evidemment,

elles font l'effet de l'être toutes deux, mais je constate que ma cousine les traite — surtout M^{me} Givrande — en petites jeunesse. Elles ont l'air parfaitement comme il faut et non sans quelque mérite, attifées comme les voilà.

Je dois répondre aux inévitables questions :

— Vous plaisez-vous dans notre ville, Mademoiselle ? Avez-vous visité...

Suit la nomenclature des édifices remarquables de la cité. Oui j'ai vu l'ancienne Abbaye-aux-Dames avec son mur coupant en deux l'église dans sa profondeur, ce qui m'a donné le désir de passer du côté du cloître. J'ai admiré davantage l'Abbaye-aux-Hommes, devenue la paroisse Saint-Etienne, et suis restée écrasée par son immensité. En quel nombre étaient donc les religieux de l'Abbaye pour remplir cette nef si longue que, lorsqu'on y pénètre, le maître-autel vous semble perdu dans un horizon lointain ?

L'examen que me font subir ces dames est interrompu par l'arrivée d'un monsieur extrêmement Action Française (je parle de son physique, et pas du tout de ses opinions, que j'ignore). Il s'est fait une tête historique, où l'on retrouve de l'Henry V tel que le montrent les portraits de l'époque, et du dernier duc d'Orléans. Je cherche involontairement des yeux à la boutonnière de sa redingote la fleur insigne : je n'y vois qu'un très discret ruban rouge. Le baron Durollier s'est très brillamment conduit pendant la guerre, et son ruban a été bien gagné, payé non seulement par du courage, mais par beaucoup de souffrances, car il a été blessé gravement deux fois.

M^{me} Durollier accompagne son père. Je connais déjà cette jeune fille, vers laquelle je me suis tout de suite sentie attirée. Elle porte encore le deuil

d'une mère très aimée, dont la seule évocation lui remplit les yeux de larmes. Ils sont, ces yeux, d'un bleu profond presque noir entre des cils d'une invraisemblable longueur, qui paraissent bruns en opposition avec le blond pâle des cheveux. Rose Durollier est extrêmement jolie et d'une simplicité qui m'enchante, moi si ennemie de toute pose et de tout snobisme. Nous devons avoir à peu près le même âge, mais je paraît certainement son aimée, peut-être à cause de ma toison noir de corbeau et de mes prunelles de gitane. J'imagine qu'au cours des siècles un Heurtelier a dû épouser une fille de Bohême, qui revit en moi après des générations de femmes presque toutes couronnées de cheveux dorés ou châtaignes.

Ayant appris la présence de son vieil ami le baron, mon cousin daigna paraître. Je le crois assez sauvage, mon subrogé tuteur. Mais peut-être n'est-ce là qu'une forme de son chagrin. Il s'était autant que sa femme attaché à leur fils adoptif, et sa mort les a laissés inconsolables, j'en ai eu la preuve aujourd'hui.

Sous prétexte de m'aider à servir le thé, Rose m'a suivie au fond du salon, près de la table où chante la bouillotte, et les tasses distribuées nous y retournons, contentes d'échapper à la conversation somnolente des amies de ma cousine et à la discussion politique de ces messieurs qui, étant du même bord, arrivent cependant à entrer en lutte tout en soutenant les mêmes idées, par un phénomène que je renonce à comprendre.

Nous nous asseyons, à l'abri de la table du goûter, sur un affreux mais confortable canapé, et nous bavardons. Rose m'interroge sur ma vie de fermière et l'envie. Tout en causant, j'attire machinalement le tiroir d'un petit bonheur-du-jour qui se

trouve près de moi, et j'en retire un album, le classique album de photographies cher à nos aïeules. Je m'apprête à l'ouvrir, mais un ruban l'entoure et le nœud de ce ruban est scellé d'un cachet de cire.

— Oh ! voyez ! dis-je.

— Chut ! fait Rose, effrayée.

Sa main appuyant sur la mienne, me force à tenir l'album sur mes genoux, invisible ainsi pour ceux qui, là-bas, continuent de causer, s'il leur prenait fantaisie de s'occuper de nous.

— Remettez cela dans le tiroir, continue Rose très bas, et refermez-le.

J'obéis sans comprendre, très intriguée.

— Expliquez-moi !

— Oh ! ce n'est pas autrement mystérieux, mais la vue de cet album suffirait à rappeler à M. et M^{me} de Heurtelier leur grand chagrin... Je dis rappeler : ils ne l'oublient jamais.

— Vous voulez parler de la mort de Pierre d'Astiel ?

M^{me} Durollier me jette un regard étrange. Elle soupire :

— Ils ne se résignent pas.

— Comment était-il, ce Pierre ? Je n'ai pas osé parler de lui encore à mes cousins...

— Vous avez bien fait, interrompt très vite Rose.

— Quelle chose étrange ! D'ordinaire, on aime évoquer les disparus, les nommer ! Il semble que ce soit les faire un peu revivre !

— Chacun a sa façon de souffrir, répond gravement Rose.

— C'est vrai... Ainsi, non seulement on évite de faire allusion à Pierre d'Astiel, mais on ne veut pas voir ses portraits ! Car je suppose qu'il n'y a là dedans que des photos de lui.

— Justement.

— Vous les avez vues?

— Oui.

Elle paraît gênée, hésitante. Et soudain, elle se décide.

— Je vais vous dire... Mon père et vos parents avaient fait des projets d'union entre Pierre d'As-tiel et moi.

— Oh! je vous demande pardon,... j'ai été, sans le savoir, indiscrete, et peut-être vous ai-je peinée!

Elle secoue la tête et sourit.

— Mais non. Réfléchissez. Je n'étais qu'une enfant lorsque Pierre est parti. Lui-même était si jeune! Je l'aimais bien, comme un gentil camarade, mais je pense que ce mariage ne se serait jamais fait, même si...

— Le malheur n'avait pas eu lieu?

— C'est cela, oui; même si le malheur n'avait pas eu lieu...

Et M^{me} Durollier se leva, désireuse d'interrompre une conversation qui lui était pénible, je le voyais bien.

Je regardai ma cousine avec une pitié plus grande et remarquai mieux son expression découragée. Alors que ses contemporaines s'appliquent et réussissent, pour la plupart, à faire encore figure de jeunes femmes, Adrienne de Heurtelier, elle, n'a, comme on dit, plus d'âge. Si j'osais lui conseiller un traitement aux Hormones,... un essai de crème *Nelombo*... Mais à quoi bon! Elle semble si bien désintéressée d'elle-même! Ses cheveux, d'un gris jaunâtre, sont noués sur la nuque en un chignon pauvret. Sa robe démodée, de forme disgracieuse, épaisse encore sa taille alourdie. A-t-elle été jolie? Ses yeux sont comme usés, ses paupières meurtries; ses lèvres paraissent avoir peine à sourire, et de quel sourire désenchanté! Mon cousin, du reste, a

l'air presque aussi écrasé que sa femme par le deuil qui si cruellement a fauché devant eux l'avenir, anéanti leur seule tendresse. Je me rends bien compte qu'en dépit de notre parenté, ni Jean ni moi ne remplacerons jamais pour eux l'enfant adoptif.

III

UN RECUL... UN REGARD...

M^{me} Félicie est dans ma chambre, harnachée pour la promenade, ayant revêtu en mon honneur tout ce qu'elle a de plus beau. Cette personne aime l'élégance. Comme de si visibles efforts méritent une récompense, je lui fais compliment de sa toilette. Avec une sorte de rengorgement qu'elle a, je l'ai remarqué, lorsque sa vanité est en jeu, soit qu'on la flatte, soit qu'on la blesse, elle me répond négligemment qu'« être bien habillée est une des joies de la vie ». Tout dépend des vies, et de ce qu'on entend par le mot joie. Je n'entame pas une discussion et commence à m'apprêter aussi, car nous sortons ensemble, cela s'est décidé pendant le déjeuner.

Il fait beau, le premier jour vraiment ensoleillé dont je jouisse depuis mon arrivée ici. Ma cousine a décrété qu'il me fallait faire une grande promenade, et tout de suite M^{me} Remous s'est offerte à m'accompagner. Pouvais-je refuser? J'ai pensé que la housekeeper cherchait ainsi à se procurer une après-midi de vacances, et charitablement j'ai affirmé

que sa compagnie me serait non seulement agréable, mais fort utile : Félicie me servira de guide.

Pendant que je mets mon chapeau, elle regarde par la fenêtre.

— Je suppose, dis-je, que mon bruyant vis-à-vis est allée promener ses enfants, sans quoi nous l'entendrions chanter.

Mme Remous ne répond pas. Elle paraît absorbée par un spectacle plein d'intérêt. Cependant, le logis d'Henriette est désert. Non, pourtant, quelqu'un se détache du fond obscur de la pièce et s'avance près de la fenêtre. C'est un tout petit garçon : quatre ans, cinq ans peut-être. Le numéro deux, je crois ; l'aînée est une fille qui commence à morigéner son frère et le dernier-né encore chancelant sur ses jambes, avec autant de vigueur que la mère elle-même. Mme Remous a, comme moi, vu l'enfant, et recule si brusquement qu'elle me heurte. Je la regarde, étonnée. Un peu de rougeur naturelle augmente, sur ses maigres joues, le fard « rose brûlée » qu'elle n'emploie que lorsqu'elle sort. Elle doit trouver plus correct de ne recourir à aucun artifice de beauté dans l'exercice de ses fonctions. Elle s'excuse beaucoup et continue à s'éloigner de la fenêtre. On dirait qu'elle redoute d'être vue par le fils d'Henriette. Cette absurde pensée traverse mon esprit, mais ce serait tellement inexplicable...

Nous voilà parties. Nous allons sur les cours. Les beaux arbres sont d'un vert déjà profond. Près de nous, l'Orne fait semblant de dormir ; son courant, pourtant rapide, se distingue à peine ; elle reflète, sur l'autre rive, des balustres fleuris de villas. Devant chacun de ces jardins, un petit escalier descend vers le fleuve, et une barque qui ressemble à un jouet se balance, attendant, dirait-on, quelque pimpant embarquement pour Cythère. Evitons les

rêves ! Voici qu'en l'un de ces frêles esquifs, s'effondre un bonhomme très commun, en compagnie d'une grosse dame qui a eu bien du mal à enjamber le bord... Bon voyage ! Avec une sorte de respect fervent, Félicie, qui connaît, de nom, toute la ville, m'apprend que ce sont des gens *très riches*. Ah ! comme M^{me} Remous, malgré son apparente raideur, aurait les reins souples pour se prosterner devant le veau d'or !

Nous avançons toujours. Voici des écoles de natation où on peut louer des bateaux, se faire servir à boire et même à manger, et se trémousser aux rythmes trépidants des danses nouvelles. C'est là que les modernes Rodolphe conduisent les Mimi et les Musette à cheveux courts. J'ai l'impression que mon mentor, si elle osait, me raconterait des histoires certainement très intéressantes ; mais elle n'ose pas, et je me garde de l'encourager.

Enfin, nous rebroussons chemin. Félicie me fait traverser ce que les Caennais ne désignent pas autrement que « la prairie ». C'est une immense étendue d'herbe entourée de superbes frondaisons. En face de nous, les tribunes fleuries des courses,... car c'est là que galopent les chevaux. M^{me} Remous me dit qu'en temps de crue, l'Orne, si doucement alanguie, envahit tout ; la prairie n'est plus qu'un lac, mais un lac tempétueux, battant les cours de ses vagues limoneuses.

Je suis mon guide sans m'inquiéter des chemins qu'elle me fait prendre. Il me semble que nous tournons le dos à la ville,... allons toujours. Des terrains vagues. Des bâtisses en planches. Des palissades derrière lesquelles s'amoncellent des matériaux.

Félicie ralentit le pas. Elle parle, parle, elle rit, ce qui est bien rare chez elle. Dans la rue silencieuse — est-ce bien une rue ? — sa voix s'élève

d'une façon qui nous ferait remarquer s'il se trouvait là quelqu'un pour prendre garde à nous.

Dans les planches du chantier que nous longeons, une porte étroite s'écarte, encadrant un grand garçon habillé d'une combinaison de treillis blanc; sous les bords d'un vaste chapeau de feutre, je vois un visage brun, aux joues comme poudrées, des yeux gris sans douceur, qui me fixent une seconde à peine et se portent sur ma compagne. Pourquoi, alors, moi-même, l'ai-je regardée? Je m'étais tournée si vite vers elle que j'ai surpris son coup d'œil répondant aux yeux gris. Je suis sûre, absolument sûre qu'entre eux, à cette seconde, une entente s'établissait. J'en étais tellement certaine que j'ai demandé à M^{me} Remous qui était ce jeune homme. Elle m'a répondu très tranquillement qu'elle ne le connaissait point. Elle *croit* que c'est un sculpteur... Ça, par exemple!...

Je n'ai pas insisté. Mais mon imagination est satisfaite de s'accrocher à quelque chose... fût-ce moins que rien... Voyons, madame Félicie, voyons,... me prenez-vous pour une sotte?

Qu'est-ce que tout cela peut bien signifier?

Vais-je me mettre à jouer le rôle de détective bénévole, et ce journal, commencé sans y songer, vaut-il prendre l'allure d'un roman, et peut-être d'un roman policier? Le masque chevalin de Félicie cache-t-il... Au fait, que pourrait-il bien cacher?

IV

ENCORE LUI

Aujourd'hui, mon cousin m'a servi de cicerone. Raoul de Heurtelier est aussi casanier que sa femme. Il n'a même pas, comme elle, la quotidienne et matinale sortie que s'impose ma cousine. Catholique pratiquant, il ne manquerait point sans raison grave la messe dominicale, mais cette visite hebdomadaire à l'église lui suffit, et y être fidèle est déjà bien beau pour un homme. Car on peut constater que chez ce sexe, soi-disant fort, toutes les faiblesses sont tolérées ou du moins excusées, et que, de leur part, le moindre effort sur soi-même paraît quelque chose d'héroïque, dont on ne saurait trop les féliciter. Et ces orgueilleux n'en sont même pas humiliés ! C'est une des questions au sujet desquelles j'aime penser qu'une justice divine existe qui, dans un autre monde, rétablira équitablement le droit et avoir de chacun.

Où en étais-je ?... Donc, mon cousin sort rarement, et je lui ai montré beaucoup de gratitude d'avoir consenti à m'accompagner. Il m'a emmenée le long du canal et des bassins. C'est une promenade à éviter le dimanche, parce que les flâneurs très nombreux, les bicyclettes et les voitures d'enfants encombrent l'étroit chemin. En semaine, elle est charmante, surtout lorsque, comme aujourd'hui, le ciel est lumineux, que le soleil fait miroiter l'eau

glaue et briller les couleurs des grands bateaux amarrés ou glissant lentement, si lentement qu'on les croirait immobiles. Mon cousin reconnaît les pavillons et me renseigne. Voici un Hollandais, un Danois, un Anglais. Voici même un pavillon dont malgré toutes les conférences de la paix on ne voit pas les couleurs sans une impression de malaise, moi, du moins, et pourtant je n'étais qu'une enfant... Mais pourquoi évoquer les horreurs passées, devant ce paysage souriant? Il semble enfin que le printemps se décide à être vraiment le printemps. Je préviens mon cousin qu'il aura, le moment venu, et il est proche, à me faire les honneurs des grands clos neigeux. Les pommiers fleuris!... Durant quelques jours, la Normandie sera parée, rayonnante, poétique et joyeuse comme une épousée au matin de ses noces... Brève poésie... Bientôt, les flocons parfumés joncheront le sol des herbages que tondent et engrassen les lourdes vaches rousses et blanches. Aux arbres, dont le feuillage lui-même sera promptement terni, les fruits lentement mûriront. L'épousée a dépouillé sa parure et songe aux choses sérieuses.

— Je vous mènerai, dit mon compagnon...

Mais je ne l'écoute pas, distraite par un groupe venant vers nous. Une jeune femme pousse un petit fauteuil d'osier où somnole un poupon. Une gamine, à l'air important, donne la main à un garçonnet qui se fait tirer et traîne les pieds malgré les objurgations dont l'énergie et l'accent dissipent mes derniers doutes. C'est Henriette et sa nichée. Elle a dû me voir à ma fenêtre; elle esquisse un sourire. Comme c'est gentil de sa part! Je m'en veux de n'y point répondre, mais vraiment je redoute que ce ne soit pour cette excellente personne, qui me paraît extrêmement sociable, un encourage-

ment suffisant pour m'envoyer, par-dessus les deux cours qui nous séparent, de retentissantes salutations. Je préfère ne pas joindre ma voix au chœur des voisines, tantôt bruyamment affables, tantôt tumultueusement en désaccord.

— Voilà la jeune femme qui habite près de chez vous, mon cousin, celle qui chante à cœur de jour.

C'est au tour de Raoul d'être distrait. Il n'a pas achevé sa phrase et ne répond pas à la mienne. Brusquement sa main s'appuie sur mon bras, et je la sens trembler. Je le regarde, il est encore plus jaune que de coutume; ses yeux ont une expression qu'il m'est impossible de définir. Que voit-il donc? Je regarde devant nous. Il n'y a personne. Mais sur un banc, à notre gauche, un monsieur est assis et paraît absorbé par les dessins que trace sa canne dans le sable. On ne voit de lui qu'un très grand chapeau, qui me rappelle celui que je vis il y a quelques jours s'encadrer dans la palissade d'un chantier.

Nous passons. Alors, le grand chapeau, lentement, se soulève, et je reconnaiss les prunelles grises, les prunelles d'acier...

Mon cousin a retiré sa main, redressé la tête, et m'indique un très lointain panache de fumée.

— C'est un navire qui vient, il demande le passage.

La sirène, en effet, stride, avec une sorte de fureur angoissée.

— Pressons le pas, Simonne, nous verrons ouvrir le pont...

Jusqu'à notre retour à l'hôtel, Raoul monologue avec une animation dont je le croyais incapable.

Et c'est parfait, parce que, moi, je n'ai pas du tout envie de bavarder. Ou, plutôt, j'aurais le désir, auquel je résiste avec peine, de poser d'indiscrètes questions.

Plus que jamais, me voilà persuadée que, l'autre jour, la housekeeper m'a menti, en disant : « Je ne connais pas ce jeune homme. » Et mon cousin aussi le connaît ! M. de Heurtelier et M^{me} Remous auraient-ils un secret commun ou, du moins, un secret *en commun*, ce qui n'est pas du tout la même chose ? Cela me surprend. Mieux, cela me paraît invraisemblable. Jamais un colloque entre eux. Jamais un mot, une nuance qui prouve non pas même une entente, mais une sympathie. Au contraire, la politesse de mon cousin envers la dame de compagnie tombe de haut.

Aux jours, déjà lointains, où j'étais une sage petite fille, M^{me} Bourret n'a pas été seule chargée de mon éducation. A l'abbé Grant, curé de notre village, était confiée mon instruction religieuse. Il savait mettre en relief, comme bien l'on pense, la pure morale qui en découle et les préceptes qui font — ou plutôt feraient si notre faible nature ne nous entraînait si souvent à les négliger — les âmes droites et les cœurs forts. Mais s'il y a de grosses fautes dont on parvient à se garer, il en est de moindres qu'il semble bien difficile d'éviter. La curiosité est de ce nombre. Jusqu'ici je ne m'étais pas aperçue que ce vilain défaut faisait partie de mon lot. Il faut bien que je reconnaisse en être atteinte, sans quoi m'occuperais-je, avec tant d'intérêt, de choses qui ne me regardent pas ? S'il plaît à Félicie de connaître un artiste aux yeux métalliques et de nier qu'elle le connaisse, n'en est-elle pas libre ? Et si la vue de ce même artiste bouleverse mon cousin, ai-je besoin de savoir pourquoi ?

Tout en m'apprêtant pour le dîner, je me suis gourmandée et prêché la discréption.

J'avais pris de fermes résolutions, et jusqu'à l'entremets, la conversation étant assez animée, ce qui

n'arrive pas toujours, m'a heureusement détournée de mes préoccupations répréhensibles. A ce moment, « un ange passa ». Dans ce court silence, brusquement, le diable me poussant, je jetai un pavé.

— Nous avons rencontré, dis-je, ma voisine du pignon jaune, avec ses trois enfants...

Mon cousin, qui se servait de la crème au chocolat, ne parut même pas entendre. Ma cousine se mit à rire, si l'on peut appeler cela rire !

— Décidément, ma petite Simonne, cette femme vous intéresse !

— Ce n'est pas tout à fait le mot. Elle m'ennuie souvent.

Tout en parlant, je regardais M^{me} Remous. Elle avançait le menton et fixait sur moi un regard à la fois effrayé et menaçant. Je ne me suis donc pas trompée, l'autre jour, en supposant, d'après le brusque recul de Félicie dans ma chambre, que ce qui se passe chez Henriette a pour elle un puissant intérêt. Mais, de toute évidence, ni M. ni M^{me} de Heurtelier ne s'en soucient. J'attendis la fin du dîner. Lorsque nous fûmes revenus au salon, quand Félicie me servit mon café, je commençai :

— Vous savez, madame Remous, ce grand garçon que nous avons vu l'autre jour surgir d'une palissade...

— Oh ! je vous demande pardon, Mademoiselle ! Félicie a eu un mouvement si maladroit que la tasse qu'elle me présentait a basculé : le café coule sur ma robe, sur le tapis.

Le trouble dans lequel je la jetais l'a-t-il vraiment rendue maladroite, ou cette apparente maladresse n'est-elle, au contraire, qu'une suprême habileté ? Il faut réparer le désastre, chercher une serviette, de l'eau, appeler le valet de chambre. Dans toute cette agitation, ma phrase est perdue,

en tout cas la housekeeper est dispensée de paraître y prendre garde. Moi-même, distraite par l'accident, je n'ai pu, comme j'en avais l'intention, surprendre sur le visage figé de Félicie une expression révélatrice, un coup d'œil rapide vers M. de Heurtelier, un indice enfin de cette entente à laquelle je ne puis croire.

— Demain, Simonne, M^{me} Remous détachera votre robe. Elle possède un savon auquel rien ne résiste.

— Certainement, affirme Félicie, il n'y paraîtra pas !

Et ainsi qu'elle en a coutume elle s'éclipse discrètement, sans prendre congé. Ma cousine a déjà en mains le tricot sur lequel toute la soirée elle s'engourdira. Ou bien elle n'a pas entendu, ou bien ce que j'ai dit n'avait pas d'importance pour elle. Quant à Raoul, il est passé dans son bureau, d'où il va rapporter l'échiquier et des cigarettes.

Jusqu'à dix heures et demie, nous allons, lui et moi, pousser des pions et méditer d'habiles traîtrises. J'ai, paraît-il, un jeu de cavalier très dur. Mais ce soir, je le sais d'avance, il n'y aura aucune gloire à me faire échec et mat.

... Qu'est-ce que tout cela cache ?

« Tout cela »... c'est si peu de chose.

V

OBSCURITÉ

— Voici une lettre pour vous, Mademoiselle.

M^{me} Remous s'est approchée très doucement de ma porte et j'ai répondu : « Entrez » à son choc discret, persuadée que j'allais voir la femme de chambre.

Félicie m'explique qu'ayant trouvé le courrier dans la boîte, elle a pensé m'être agréable en me le montant aussitôt.

Je la remercie. La lettre vient d'Amérique. Peut-être mon frère va-t-il me parler de retour ? Je pose l'enveloppe sur mon bureau. Il me semble que c'est assez clairement dire : « J'attends d'être seule pour l'ouvrir. » Félicie ne comprend pas. J'ai déjà remarqué combien cette personne, très fine, qui surprend les moindres intentions, met de naturel, comme on dit, à faire la bête, si tel est son intérêt ou son simple agrément.

Comme toujours, mes fenêtres sont ouvertes ; M^{me} Remous ne s'en rapproche pas, mais je surprends son regard qui va, là-bas, à travers l'étroite croisée trouant le vieux pignon, essayer de distinguer quelque chose ou quelqu'un dans le logis de ma voisine. Mon courrier n'était qu'un prétexte. Ce que Félicie voulait, c'est pénétrer chez moi, parce que, seule des pièces de cet étage, ma chambre permet cette indiscrétion. Sans doute la curieuse ne découvre pas ce qu'elle cherche,

car elle se détourne et me délivre enfin de sa présence.

Plusieurs jours se sont passés depuis que M^{me} Remous a si à propos renversé du café sur mes genoux. Le lendemain, elle m'a elle-même rapporté ma robe où, selon sa promesse, nulle trace fâcheuse n'avait résisté à son merveilleux savon. J'en ai profité pour lui répéter la phrase que l'incident avait interrompue. J'ai repris exactement les mêmes mots :

— Vous savez, ce grand garçon que nous avons vu l'autre jour surgir d'une palissade ? Mon cousin et moi l'avons rencontré.

— Ah ?

C'est tout. Me suis-je trompée ? Je croirais plutôt que Félicie, s'attendant cette fois à l'allusion, s'y était préparée. Vraiment, ce que je lui disais là ne paraissait l'intéresser en rien.

Un peu vexée de mon insuccès, je n'ai pas insisté.

Je suis certaine que, par M^{me} Remous, j'aurais l'explication du grand émoi de mon cousin en croissant ce personnage, mais il ne saurait me convenir d'interroger cette femme sur ce qui se passe chez les Heurtelier. D'ailleurs, me répondrait-elle ?

Simonne, ma chère, la vie des champs élargit l'âme, est-ce que l'atmosphère de la ville la rétrécirait ? Tu deviens plus curieuse qu'une commère désœuvrée !

... Jean ne parle pas de revenir comme je l'espérais. Il est enchanté de son séjour là-bas et fait des affaires d'or. Je m'en réjouis, naturellement. Mais je voudrais bien retourner chez nous. Aujourd'hui, je souffre particulièrement du mal du pays, et voilà que cette horripilante Henriette, pour l'augmenter, se met à chanter sa sempiternelle romance. Je n'ai pas la force de l'endurer. Il n'est que

dix heures, j'ai le temps de tenir une promesse faite à Rose Durollier : d'aller la rejoindre à son tennis, au stade Hélitas.

Cette jeune fille ne pose pas pour être très sport et avoue préférer passer une heure à lire un livre intéressant, confortablement assise dans un bon fauteuil, qu'à bondir après des balles ; elle se prête à ce jeu pour complaire à son père, qui lui reproche des goûts trop casaniers. Mais les courts sont situés dans un cadre charmant, c'est un lieu de réunion agréable, et ma nouvelle amie voudrait m'y entraîner. Soit. Allons-y ce matin.

... Pour une personne qui joue au tennis par obéissance filiale, Rose, quoi qu'elle dise, paraît singulièrement prendre goût à cet exercice violent. Elle y est adroite, ses attitudes mettent en valeur les lignes harmonieuses de son corps.

— Mademoiselle de Heurtelier, voulez-vous une raquette ?

Je refuse de donner ma maladresse en spectacle et m'assieds.

— Vous n'êtes pas pressée ? Vous ne vous ennuiez pas trop ? me jette Rose, de temps à autre.

Je ne m'ennuie pas du tout et ne serais pas pressée, n'était la pensée de l'inexorable ponctualité de mes cousins. Au douzième coup de midi, le valet de chambre, en fonctions de maître d'hôtel, ouvre la double porte de la salle à manger. Il n'a pas besoin de se rendre auprès de ses maîtres pour les prévenir par la phrase sacramentelle. M. et M^{me} de Heurtelier, deux minutes avant l'heure, se sont arrachés, l'une à son tricot ou à ses comptes, l'autre à la lecture de son journal. Leur rencontre au seuil de la salle à manger a la même précision que celle des deux minuscules personnages des vieux coucous que l'on voyait paraître chacun à sa

petite porte, rester face à face, tant que sonnait l'heure, et rentrer chacun chez soi, bien sagement.

Sans l'inépuisable obligeance de la précieuse Félicie, qui prend soin de venir frapper à ma porte en temps voulu, je n'arriverais pas au rendez-vous une fois sur dix. Ce matin, par la faute de M^{me} Durollier, je vais me montrer très incorrecte. Enfin, elle pose sa raquette, remet son chapeau.

— Je crois que nous sommes en retard, dit-elle avec insouciance. Pour moi, c'est sans importance; mon cher papa, ignorant pour lui-même l'exactitude, ne l'exige pas d'autrui.

— C'est logique!

— Oui, remarquable cependant, la logique n'étant pas précisément vertu masculine.

— C'est vrai. Mais si l'on nous entendait porter des jugements sur le sexe qui ne nous a pas encore fourni de maris...

Rose m'interrompt en riant.

— On nous demanderait ce que nous en savons? Eh bien! je prétends qu'une femme mariée a moins de clairvoyance qu'une jeune fille, parce qu'elle établit forcément son opinion en allant du particulier au général. Ne fût-ce que pour sa consolation et s'encourager à la patience, elle dotera généreusement tous les hommes des défauts qu'elle constate chez son époux.

— Vous n'avez pas tout à fait tort.

Rose a passé son bras sous le mien, et nous partons d'un bon pas.

— Choisissons le chemin le plus court; vous le préférez, je pense?

— Je me laisse guider.

Je reconnaissais bientôt la rue inachevée bordée de clôtures en planches que, certain jour, Félicie m'a fait prendre. Et voici que, devant nous, le por-

tillon de bois que j'ai vu s'ouvrir s'écarte encore. Le jeune homme au vaste chapeau quitte le chantier. Sans nous remarquer, il referme et s'éloigne. Il n'est pas, aujourd'hui, revêtu d'un treillis blanc. Il ne porte pas non plus le veston de bonne coupe que je lui ai vu lors de notre rencontre au bord du canal, mais une veste de velours très lâche qui achève, avec ce sombrero romantique, de lui donner la silhouette, d'ailleurs périmee, de l'artiste conventionnel.

Durant une seconde à peine, Rose s'est immobilisée, puis, cessant de m'entraîner, on dirait, au contraire, qu'elle me retient, m'oblige à ralentir. Devant nous, le grand garçon marche à longues enjambées. Il a vite gagné du terrain, tourne dans une autre rue. Rose reprend son allure pressée.

— Nous sommes passées ici il y a peu de temps, M^{me} Remous et moi, nous avons croisé ce jeune homme, dis-je avec une sorte d'impatience. J'ai eu alors l'impression très nette que Félicie le connaît.

— Ce n'est pas impossible.

— Elle l'a nié.

— Ah !

— Elle m'a appris, cependant, qu'il sculpte.

M^{me} Durollier a un petit rire qui semble un peu nerveux.

— M^{me} Remous, dit-elle, n'est jamais à court de renseignements sur n'importe qui; elle a la réputation d'être toujours très informée, sinon très exactement...

Tout à fait agacée, d'un ton de défi, je questionne :

— Vous non plus ne le connaissez pas?

Après une hésitation très brève, que je ne saisirais pas si, depuis quelque temps, je n'apportais

aux moindres nuances une attention de détective. Rose répond paisiblement :

— Mais si.

— Qui est-ce ?

— Un artiste, comme vous l'a dit M^{me} Remous. Ce beau ténébreux semble vous intéresser vivement ?

Elle se moque. Je suis furieuse. Mais ce n'est pas avec cette sotte taquinerie que M^{me} Durollier aura raison de moi. Je réclame le nom du mystérieux personnage. Sans la moindre hésitation, cette fois, Rose me répond.

— Pierre Claudon.

— Pierre Claudon ! J'ai vu une de ses œuvres, à Paris, chez un décorateur, je me souviens parfaitement. Une jeune femme allongée sur des rochers, soulevée sur les coudes, le menton sur ses mains jointes. Je l'ai remarquée d'abord parce que la blancheur du marbre se détachait violemment sur une tenture de broché ponceau; ensuite je me suis attardée à la regarder, à cause de l'expression ardente du visage... Cette femme semble à la fois attendre une joie immense et redouter les pires douleurs... Je ne sais pas vous bien expliquer... Celui qui a créé cela est un très grand artiste !

— Que ne peut-il vous entendre, lui qui doute tellement de lui !

— Je vous autorise à le lui répéter.

Rose secoua la tête.

— Je ne le vois jamais.

— Alors, comment savez-vous...

— Je veux dire : je ne le vois plus. Il est tout à fait sauvage.

— Marié ?

— Personne, en tout cas, n'a jamais vu sa femme... Vous savez, le monde invente volontiers

des légendes... Du reste, si l'on s'est occupé de M. Claudon lorsqu'il est venu s'installer à Caen après la guerre, personne, à présent, ne porte plus attention à cet original... Vous voici tout près de chez vous, mademoiselle de Heurtelier, je vous quitte... A bientôt, n'est-ce pas !

— Certainement. Viendrez-vous, vendredi, voir ma cousine ?

— Je ne sais pas.

Je sais, moi, que je ne verrai pas Rose, et qu'en dépit de la sympathie que j'ai l'impression de lui inspirer, elle m'évitera, et cela pour échapper à mes questions.

VI

RIRI

J'ai un nouvel ami.

Il est haut « comme une poule à genoux », a des yeux d'encre dans un petit visage blanc et rose, trop blanc, à mon gré, et pas assez rose. Il avait, au moment où j'ai fait sa connaissance, la figure inondée de larmes, et comme il les essuyait avec des patouches sales, des trainées noires lui faisaient un masque peu engageant qui devait le rendre méconnaissable.

C'était dans une de ces infâmes venelles qui forment si bizarrement entre deux rues « bourgeois », si je puis ainsi m'exprimer, des îlots de masures sordides, et où l'on se demande comment des humains peuvent se résigner à vivre. Presque

chaque jour, et le samedi, jour de paie immuablement, des querelles de ménage y éclatent, avec une violence dont les voisins, accoutumés, ne s'inquiètent plus.

L'une de ces ruelles s'amorce tout près de l'hôtel de Heurtelier, et il m'arrive, malgré la répulsion que m'inspirent les ordures qui s'y amassent, d'y passer quelquefois. C'est là qu'hier soir j'ai été témoin du désespoir d'un pauvre gamin. A ses pieds gisait une boîte au lait qu'il n'avait même plus le courage de ramasser, et qui baignait dans un petit lac blanc. Quel sujet de chromo !

— Tu as renversé ton lait ?

— N... n... non !

— Comment, non ?

— J'suis tombé !

Il y a une nuance. C'est une victime, non un maladroit. Tant de précision me plaît. Ce petit n'est pas sot.

Je lui mets une pièce dans la main et lui conseille de retourner bien vite chez la marchande faire remplir de nouveau sa boîte ; ainsi il ne sera pas grondé. Il regarde la pièce, et sans hésiter m'apprend qu'il lui manque des sous pour payer le litre. Humiliée d'être si peu au courant du prix des denrées, je complète la somme bien vite. Un bref mais reconnaissant merci, et mon bonhomme part. Je le rappelle pour lui demander son nom.

— Riri !...

L'événement était sans intérêt ; si j'en ai parlé pendant le dîner, c'est que la conversation était plus languissante que jamais. Des aperçus sans grande nouveauté sur l'incurie de certains parents en découlèrent. Je dis que mon nouvel ami avait la figure sale, mais était très convenablement vêtu, pas du tout l'air misérable.

J'ajoutai, comme si cela pouvait avoir de l'importance, qu'on le nommait Riri.

— Riri...

C'est M^{me} Remous qui a répété le puéril surnom, avec un accent étrange. Elle a les yeux dilatés que je lui vois lorsque quelque chose la trouble ou l'inquiète. Ce n'est qu'un éclair. Déjà elle reprend son visage scellé et continue tranquillement :

— Ce doit être un diminutif d'Henry.

Mon cousin regarde Félicie, et son sourire dit clairement, jusqu'à l'impertinence : « Vous avez trouvé ça toute seule ! Mes compliments ! »

Moi, je pense que cette ânerie,... mettons naïveté, a son utilité comme le café renversé, certain soir, et, par une audacieuse déduction, j'en conclus que Riri n'est pas un inconnu pour la housekeeper.

Dès ce matin, j'ai eu la preuve que je ne me trompais pas.

Je me suis levée tard. Moins parce que je me sentais lasse que parce que les journées, ici, me semblent terriblement longues, même depuis que j'ai découvert autour de moi certaines énigmes intéressantes peut-être à débrouiller.

Encore en peignoir, je m'étais appuyée à la fenêtre et contemplais, dans le jardin voisin de notre cour, un brave charcutier retiré des affaires qui, hanté sans doute par son ancien métier, trace sur son unique pelouse des massifs auxquels, sans y songer peut-être, il donne des formes évocatrices. Voici une saucisse plate,... deux cervelas,... et ces petits ronds figurent très bien les populaires « attignolles »... Le plus vaste parterre évoque merveilleusement une crépinette.

... *Ah ! qu'il est donc beau, mon village...*

Déjà !

Henriette se coiffe devant sa croisée ouverte, ce

qui est son droit, puisque c'est son goût. Grimpé sur le rebord de la croisée, accroché au treillis de fil de fer dont ses parents, prudents, l'ont à mi-hauteur garnie, un petit garçon regarde avec nostalgie le ciel ensoleillé que strie le vol des hirondelles. Ce petit garçon, malgré la distance, je le reconnaiss... je l'ai vu, dans le chemin le long du bassin, et je l'ai vu hier : c'est l'enfant à la boîte au lait... Comment, malgré son barbouillage, ne l'avais-je pas identifié?

Riri, c'est le fils d'Henriette. Décidément, pour une raison que j'aimerais connaître, M^{me} Remous s'intéresse fort à cette famille.

Riri, derrière son grillage, cesse de regarder les oiseaux voler. Il m'aperçoit et n'hésite pas, lui. Sans doute a-t-il raconté à sa mère sa chute et mon intervention, car, aussitôt qu'il m'a vue, il annonce d'une voix triomphante :

— V'là la dame, m'man !

« La dame », qui redoute les ovations, disparaît modestement dans les profondeurs de sa chambre.

J'entends Henriette qui glapit :

— Où qu'c'est-y qu'tu la vois, la dame ?

Charmant ! Je ne pourrai plus me mettre à la fenêtre sans redouter de voir s'établir des relations de bon voisinage. Après tout, ce serait sans doute un moyen d'apprendre ce que je voudrais savoir. Le courage me manque.

VII

DES YEUX AU CIEL... UN SOUPIR

— Bonjour, chère Mademoiselle... Vous êtes encore des nôtres? Comment se porte M^{me} de Heurtelier?

C'est à l'angle de la place Saint-Pierre et de la rue de Geôle.

Sur ce trottoir étroit qui tourne en angle arrondi, un génie taquin accroche les gens au passage, les fait se rencontrer là, et pas ailleurs, et s'arrêter pour causer en obstruant complètement la circulation. Cent fois j'ai pesté contre des groupes stationnant à cet endroit, me mettant dans l'alternative de les bousculer à la façon normande, plutôt brutale, ou de descendre dans le ruisseau. Ce matin, M^{me} de Jossian, en m'abordant, me constraint à imiter ceux que j'ai tant blâmés.. Ma foi, chacun son tour. Puisque ce lieu venté est le dernier salon où l'on cause, causons. M^{me} de Jossian a encore une lévite noire, mais ce n'est pas la même. L'autre était celle des cérémonies, il y avait un peu de fourrure au col. Celle-ci n'en a pas, le drap a un petit reflet verdâtre. M^{me} de Jossian porte à son bras un grand sac à provisions et n'en paraît pas gênée. Je pense à ce mot d'une de mes grand'tantes, recueilli dans les archives de la famille : « Je me trouve, répondait-elle de haut à une amie qui, la rencontrant dans une rue de Paris, lui reprochait de rapporter elle-même le chapeau qu'elle venait d'acheter,

Je me trouve assez grande dame pour porter un carton. » Je crois que M^{me} de Jossian n'en pense pas si long. La difficulté des temps l'oblige à faire elle-même son marché, elle serait bien sotte d'en rougir !

Ayant échangé les lieux communs d'usage, parlé du temps, déploré le désordre qui, maintenant, règne dans les saisons (« Comme en tout, chère demoiselle !... Comme en tout ! »), j'estime que nous sommes depuis assez longtemps exposées au courant d'air, aux heurts des gens obstinés à croire qu'un trottoir est fait pour y marcher, et je me dispose à prendre congé. M^{me} de Jossian m'annonce qu'elle va « à la criée ».

— Vous devriez m'accompagner, cela vous amuserait !

Allons. Un spectacle nouveau me tente toujours.

Nous traversons la place et nous engageons dans le passage très étroit que les marchands de légumes et de poisson veulent bien laisser entre leurs voitures et la grille de Saint-Pierre. Une fois de plus, j'admire l'abside de l'église, que je préfère à toutes les autres, dans cette « ville aux cent clochers ». Mais ma compagne a bien d'autres soucis ! Il paraît que la salade a encore augmenté ! Quant aux haricots verts,... à moins de jouer à la Bourse, et encore à coup sûr, il faudra, cette année, si cela continue, renoncer à y goûter. Je prête aux doléances de la bonne M^{me} de Jossian une attention relative. Acheter des légumes, à moi qui n'ai jamais eu que la peine de les envoyer cueillir au jardin, paraît extraordinaire. Nous passons près de la vieille tour, dans laquelle se trouvait naguère « le violon », abri d'une nuit pour les pochards ; voici les éventaires des drapiers, bonnetiers, marchands de chaussons ; des étalages de porcelaines, de ferblanterie, et enfin, ce qui m'intéresse toujours, le « marché aux

puces ». Inutile d'espérer y découvrir la pièce rare ! Tous ces chiffonniers servent de rabatteurs aux innombrables antiquaires de Caen. Ils ont appris à reconnaître ce qui vaut quelque chose, et, même pour ce qui ne vaut rien, ont des prétentions parfaitement absurdes. Si je m'attarde à contempler l'innombrable fouillis répandu devant eux, sur le pavé, c'est que certaines pauvres choses échouées là ont une si navrante éloquence !... Y a-t-il rien de plus mélancolique que cet album de photos où sourient des visages effacés dont personne ne sait plus les noms ? Voici un Christ, détaché peut-être du chevet d'un mort... Un bouquet de mariée...

— Entrez-vous ? demande M^{me} de Jossian, que ma songerie surprendrait bien.

Nous montons le perron qui conduit à la salle de la criée. Grands dieux ! que cela sent mauvais !

Des tables de pierre entourent un quadrilatère au centre duquel des caisses éventrées, des paniers ouverts, laissent échapper des poissons de toutes sortes. Un à un, paniers et caisses sont vidés sur les dalles, en petits tas égaux, au-dessus desquels se penchent avidement les amateurs de marée fraîche.

C'est une indescriptible cohue, une compression de plusieurs rangs d'acheteurs éventuels, sur les épaules de ceux qui sont parvenus à se faufiler tout contre les tables. Je laisse M^{me} de Jossian tenter et réussir ce tour de force, non sans s'être fait copieusement invectiver par des marchandes revendeuses qui se sentent ici des droits de priorité incontestables et savent les proclamer. Ces M^{me} Angot n'ont pas dégénéré. J'aimerais mieux faire le vœu de ne jamais manger de poisson de ma vie que de leur disputer la place.

Dans le carré réservé, un bonhomme passe le

long des lots, brandissant de petits papiers sur les-
quels il trace des chiffres ; il les énonce, ces chiffres. Il paraît qu'à force d'habitude on arrive à com-
prendre ce qu'il dit. Pour mon compte, je ne per-
çois qu'un grondement nasillard et vaguement me-
naçant. Un gros homme en longue blouse surveille
la vente. Celui-ci a acheté la pêche aux marins, et
je voudrais savoir quel bénéfice il préleve sur ces
pauvres gens qui ont peiné, risqué parfois leur vie,
lui qui n'a, pour tout effort, qu'à se gonfler d'im-
portance ? Il parle haut, avec une autorité insolente
qui m'exaspère. Mais je suis la seule, je pense, à
y prendre garde. Enfin la lévite noire s'extirpe de
la cohue et me montre victorieusement un paquet
gluant de petites raies, débordant de son sac. Ah !
c'est à dégoûter de la raie pour la fin de ses jours !
Où êtes-vous, blanches truites frétillantes des ri-
vières et des torrents de chez nous !... Anguilles
d'acier bruni qui, dans votre longue agonie,
emmêlez vos anneaux sur l'herbe fraîche dont on a
tapissé le panier de jonc !

— Ce n'était pas très bon marché, aujourd'hui,
m'apprend M^{me} de Jossian ; j'ai eu, cependant, pour
six francs ce que j'aurais payé au moins quinze
francs à une marchande.

Alors je m'en veux de mes dégoûts, et j'admire
sincèrement cette femme qui a dû les éprouver
comme moi et a su les vaincre pour assurer, avec
le moins de frais possible, la subsistance des siens.

Au moment où je vais me séparer d'elle, je vois
une contraction passer sur le visage de M^{me} de Jossian ; elle se met à me parler fiévreusement, et
s'applique avec une telle affectation à paraître ab-
sorbée par notre conversation, que je devine aus-
sitôt qu'elle prétend ne pas voir ou, plus exacte-
ment, *sembler* ne point voir quelqu'un ; je regarde

autour de nous. Très droit, très indifférent, Pierre Claudon passe tout près de moi. Il a sa veste de velours et son inévitable feutre à grands bords. Je reporte les yeux sur ma compagne. Elle a joint les mains sur son sac de raies, et, levant au ciel ses prunelles pâles, elle soupire profondément. Vais-je la questionner? Elle ne m'en laisse pas le temps, ma quitte sur un bref « au revoir ».

Décidément...

VIII

LA MORT QUI RODE

Depuis que je lui ai évité une gronderie en remplaçant le lait répandu, j'ai plusieurs fois revu Riri.

Lorsqu'il n'est pas déguisé en ramoneur, c'est un très joli petiot. Mais, mon Dieu, qu'il est pâle! Si j'étais sa mère, je serais bien inquiète. Il ne paraît pas très frêle, cependant. De qui tient-il ce teint de porcelaine? Son père, que j'ai aperçu un jour, a de grosses joues cramoisies dont sa fille et son dernier fils ont hérité. Henriette est noire comme un prunier.

Quand il me rencontre, Riri m'envoie un sourire d'ange et me crie un : « B'jour m'dame! » plein d'élan. J'ai voulu l'arrêter l'autre jour, lui donner de l'argent pour acheter des bonbons. Il a enfoncé ses mains dans les poches de son tablier, sans doute pour résister à la tentation de saisir la pièce que je lui tendais, et il a secoué la tête en soupirant :

— Je n'en veux pas... Papa m'a grondé à cause du lait.

— Ton père t'a grondé d'avoir accepté ce que je t'ai donné?

— Voui.

Je remets la pièce dans mon sac et j'admire qu'on enseigne de si bonne heure la fierté à ce marmot. C'est très bien. Mes voisins donnent à leurs enfants une éducation meilleure que je ne l'aurais supposé.

Il pleut, aujourd'hui, une pluie glacée qui fait dire aux bonnes femmes en s'abordant : « Qu'est-ce qu'y a de nouveau ? C'est-y qu'on r'tournerait à l'hiver ? » A quoi l'interlocutrice répond : « Faut pas cor trop s'plaindre, v'là plusieurs jours qu'y a pas de mal ! »

Gentil, dans le langage populaire, joue un rôle important et déconcertant. Une gentille journée,... un gentil chapeau... Ne pas « faire gentil », c'est se montrer maussade. Du reste, on a ici, et non pas seulement tout à fait le peuple, une façon de donner aux mots des significations imprévues qui est bien déroutante. Félicie, en dépit de cette éducation dont elle parle si volontiers, émaille son langage de ces contresens.

Malgré le mauvais temps, je suis sortie ce matin pour secouer une impression de tristesse qui, pour être sans cause, n'en est moins pénible.

A la porte d'une pharmacie j'ai rencontré la fille d'Henriette, serrant précieusement sur sa poitrine des fioles de médicaments. Je lui ai demandé qui, chez eux, était malade. C'est Riri. « Très malade qu'il est, qu'le médecin a dit ! »

J'avais donc raison de juger sa pâleur inquiétante. Je regrette de n'avoir aucune raison valable pour me présenter chez mes voisins. Je voudrais savoir...

Je reviens préoccupée et, rencontrant Félicie devant la porte de ma chambre (qu'est-elle allée faire chez moi?), la pensée me vient que, ces gens d'en face l'intéressant pour des raisons que j'aimerais connaître, la maladie de Riri ne la laissera pas indifférente. Je la lui apprends. Elle me regarde... Quel singulier regard! Durant une seconde, j'y vois comme une sorte de triomphe haineux. Mais M^{me} Remous ne laisse jamais lire sa pensée que par surprise, et une surprise dont elle se remet si rapidement qu'on n'est pas sûr d'avoir bien vu. En ce moment, par exemple, pourquoi cette femme serait-elle méchamment heureuse de savoir un pauvre petit enfant en danger? A moins que le regret de n'avoir pas été mère ne mette en son cœur une jalousie exaspérée? Non, cela ne se peut pas. J'ai mal compris son regard. Il faut que je me défie de mon jugement, facilement soupçonneux et sévère.

Chose extrêmement rare, nous avons ce soir des convives : le baron Durollier et sa fille. Je n'ai plus revu Rose depuis notre retour du tennis. C'est pour m'être agréable, certainement, que ma cousine l'a invitée. J'en suis contente et, afin d'effacer toute gêne entre nous, je me propose de ne faire aucune allusion à ce singulier Pierre Claudon. Cependant, je l'avoue, il m'intrigue singulièrement. D'où vient que la vue de ce garçon, ou simplement son nom, troublent à ce point les gens? Depuis l'émotion de mon cousin en le croisant au bord du canal et l'incident du café, je me suis abstenu de questionner. Ce ne serait pas, d'ailleurs, le moyen d'apprendre quelque chose. On ne me répondrait pas, ou si vaguement!...

Dîner charmant. Je ne parle pas du menu, cependant une merveille, ma cousine et son mari étant

de fins gourmets et leur cuisinière un cordon bleu selon les vieilles méthodes. Il règne ce soir une animation inaccoutumée. Henri V, bien que toujours un peu majestueux, cause avec brio. C'est un érudit, et mon cousin, lorsqu'il veut bien parler d'autre chose que de politique, sait être très intéressant. Quant à Rose, elle est visiblement heureuse de me retrouver et doit penser que j'ai oublié certain artiste à mise romantique.

Mme de Heurtelier, elle, se borne à écouter, ce qui est déjà un effort pour cet esprit qu'obsède une idée fixe.

Lorsque des étrangers sont invités, Félicie en profite pour prendre sa soirée. Je suis persuadée qu'elle ne sort pas, mais il lui déplaît sans doute de paraître en subalterne, malgré toute la délicatesse que met ma cousine à ne point trop marquer les distances.

Il est tard quand je remonte chez moi. Avant de donner de la lumière, je jette un regard machinal sur le vieux pignon. La fenêtre de ma voisine est éclairée. La lumière, venant du fond de la pièce, me permet de voir librement ce qui s'y passe. Je distingue Henriette accoudée aux pieds d'un lit d'enfant, dont la plus grande partie échappe à ma vue. Mais je sais bien que là doit être couché le petit malade. Il ne dort pas, puisque sa mère reste ainsi près de lui. Elle parle à voix basse, je ne surprends qu'un murmure. Est-ce avec Riri qu'elle cause?... Non, un homme surgit, qui devait se trouver au chevet... Le docteur, sans doute... Riri est donc si mal, qu'il ait fallu aller le chercher en pleine nuit?...

L'homme se retourne... Non, je ne rêve pas,... c'est lui! Pierre Claudon chez cette femme,... auprès de ce petit!... J'ai le cœur battant d'une émo-

tion dont je ne peux démêler la nature. Stupéfaction?... curiosité?... Ah! je l'avoue, une curiosité aiguë, si aiguë que, perdant toute dignité, je quitte ma chambre et longe doucement le couloir... Tout à l'heure, il y avait de la lumière sous la porte de Félicie. Elle veille donc encore. Je frappe. M^{me} Remous vient m'ouvrir, un travail de couture à la main. Sans préambule, je lui dis ce que j'ai vu. Elle ne bronche pas, me répond ce « ah! » indifférent qui lui est habituel.

— Enfin! vous ne trouvez pas cela extraordinaire?

— Je pense, dit-elle d'un ton pincé, que cela ne regarde qu'eux.

Ma parole, Félicie me donne une leçon, et le pire c'est que je la mérite! Je me sens rougir, ne sais plus comment effectuer ma retraite sans que ce soit une déroute. Félicie doit voir mon ennui et doit s'en délecter, mais elle est trop habile pour le laisser paraître.

— Avez-vous passé une bonne soirée? me demande-t-elle de son air le plus femme du monde.

Je réponds brièvement, dédaignant de me raccrocher à la branche qu'on me tend, et je reviens chez moi, de très méchante humeur.

... Là-bas, aucune lampe n'éclaire plus le logis d'Henriette.

Je passe une détestable nuit. Vers l'aube seulement je tombe dans un lourd sommeil, dont la femme de chambre m'arrache en m'apportant mon chocolat. J'ai un cercle de fer autour du front. Vite, de l'aspirine. Renversée sur mon oreiller, les yeux à moitié clos, j'attends le bienfaisant effet de la drogue, tout en repassant dans mon esprit les incidents de la veille. Quelle absurdité d'avoir rendu la housekeeper témoin de ma curiosité! C'est le fait

qui, ce matin, domine toutes mes autres préoccupations.

Il ne pleut plus. Ma tête est moins douloureuse. Je vais sortir.

Je voudrais savoir comment va mon petit ami Riri?

A cette heure matinale, l'affreuse venelle est particulièrement répugnante. Un vieil homme barbu, qui me remplit toujours de pitié parce qu'il est généralement privé de linge et retient ses loques avec des ficelles, étale à grands coups de balai des ordures qui seraient encore moins gênantes si on les laissait le long des murs. Ce fonctionnaire municipal est un de ces êtres lamentables dont je fixe la vision dans ma mémoire, afin, en les évoquant aux heures où tout ne va pas selon mes désirs, de trouver mon sort enviable et de me convaincre d'ingratitude envers la Providence qui m'a comblée.

Malgré mon dégoût, je prends la venelle. Peut-être rencontrerai-je un membre de la famille de Riri et pourrai-je me renseigner sur l'état du pauvre petiot.

Un trou noir au fond duquel on distingue vaguement les premières marches d'un escalier de pierre : c'est là l'entrée du logis d'Henriette. Je m'attarde en passant... Quelqu'un descend l'escalier,... tant pis, j'attends. C'est ma voisine. Elle semble étonnée en me voyant là, et me voici — c'est vraiment absurde — presque intimidée.

— Je sais que vous avez un petit garçon malade... Comment va-t-il?

Elle secoue tristement la tête et me remercie poliment de m'intéresser à Riri. Le médecin ne peut pas se prononcer encore. L'enfant a beaucoup de fièvre. On craint une fluxion de poitrine. Henriette achève avec un bon sourire :

— Il parle tout le temps de « la dame », Riri, et quand il vous aperçoit à la fenêtre, il est content.

— Eh bien ! si je ne suis pas indiscret,... puis-je vous demander de me laisser le voir,... quand cela ne vous dérangera pas ?

Je ne puis pas dire que cette proposition paraisse enthousiasmer Henriette ; elle l'accepte cependant, peut-être parce qu'elle ne sait pas comment s'y prendre pour refuser : « Je voudrai bien excuser... si ça n'est pas très beau chez eux ni très en ordre, quand on a des gosses, n'est-ce pas,... et un malade, par-dessus le marché... Si je voulais seulement patienter cinq minutes, elle allait chercher du lait... »

Je la mets à l'aise en lui disant avoir une course à faire. Je m'arrêterai au retour. Et je m'attarde afin de lui donner tout le temps de réparer un désordre qu'il lui déplairait de laisser voir à une étrangère...

Ma voisine m'a dit : « C'est au troisième, chez nous ; la porte à droite. » Quel escalier ! Des dalles étroites, usées, tournant en éventail comme les marches d'un clocher ; une barre de fer rouillée, graisseuse, tient lieu de rampe. Je me demande comment des enfants descendent là, sans se rompre chaque fois le cou ! Le palier, éclairé, si l'on peut employer ce mot, par une fenêtre aux vitres opaques de saleté, a ses murs écaillés et suintants. Que va être l'intérieur où je vais pénétrer ?

Une surprise m'est réservée. Certes, c'est un décor de pauvreté, mais non de misère, et d'une propreté que l'on n'a certainement pas improvisée en mon honneur. Le pavé de briques rouges est lavé ; les lits bien faits. Il y en a deux petits ; dans une alcôve voilée d'un rideau de cretonne doivent dormir les parents. Là aussi est le berceau du dernier-né. Sur l'un des lits, Riri, le visage marbré, les

yeux trop brillants, se soulève pour me dire son gentil « b'jour, M'dame ». Il est très content de ma venue, mais n'essaie pas de me le dire autrement que par un pauvre petit sourire qui fait pitié.

Je demande s'il est sage, je promets des gâteries, des jouets.

— Tenez, me dit Henriette, regardez ce que son papa lui a donné !

C'est un très beau polichinelle, ma foi. La mère m'explique, comme pour excuser cette dépense :

— C'est parce que Riri est malade... Autrement, il ne lui aurait pas acheté quelque chose d'aussi cher,... pensez ! Il ne lui donne jamais rien sans que les autres aient aussi quelque chose. Il dit qu'il ne veut pas que Zoé et Popol soient jaloux de Riri... Popol, qui n'a pas deux ans, sûr, il n'aurait pas l'idée de réclamer, d'autant que Riri prête, sans grogner, ses affaires.

Je félicite Henry de son bon caractère et lui demande s'il veut que je revienne le voir.

— Oh ! Voui !...

Je lui laisse un livre d'images acheté à son intention, avec permission de le déchirer si cela doit augmenter son plaisir, et j'entreprends la descente du précipice. Entre sacrifier mon gant en me cramponnant à la rampe ou risquer de me casser une jambe, je choisis, non sans hésitation, de perdre mes gants.

A personne je ne parlerai de ma visite ici...

IX

LA GRANDE MENACE

Je suis fort aise que ce soit aujourd'hui vendredi. Me voilà contrainte à rester bien sagement au salon pour recevoir les visiteurs qui, paraît-il, éprouveraient une amère déception à ne point me voir. J'en doute fort. Ce dont je suis certaine, c'est du plaisir que je fais à M^{me} de Heurtelier, en assistant à ses réceptions. Si du moins M^{me} Durollier avait la bonne idée de venir... Mais le temps s'est remis à la pluie, nous n'aurons peut-être personne.

Je me sens nerveuse, agacée sans savoir pourquoi. J'aimerais, si déraisonnable que cela soit, m'en aller sous l'averse, n'importe où, pourvu que je marche, que je brise mes nerfs. La vie que je mène ne vaut rien à la campagnarde habituée au grand air. Il fait peut-être, chez nous, aussi mauvais... n'importe, la pluie là-bas ne ressemble pas à la pluie d'ici. Même lorsqu'elle s'obstine, ce qui, avouons-le, lui arrive, on a l'impression que le ciel va être balayé de ses nuées et qu'un beau rayon rendra aux choses leur gaité.

A Caen, la pluie me paraît avoir quelque chose de définitif. C'est du ciel bleu qu'il faut se hâter de jouir comme d'un bonheur qui ne peut durer...

On introduit M^{me} Givrande. Elle me félicite de prolonger mon séjour, en félicite surtout ma cousine, enfin M^{me} Givrande se montre extrêmement polie, et je fais de mon mieux pour l'égaler. Mais

cette personne ne me plaît guère. Je lui trouve je ne sais quoi de mesquin, de rabougrì... je veux dire au moral. Quand j'ai osé employer cet adjectif en parlant d'elle à mes cousins, Adrienne a protesté, mais Raoul a paru jubiler : « Rabougrì... un esprit rabougrì... Comme cela lui va bien ! »

Aujourd'hui, devant les frais d'amabilité dont M^{me} Germaine Givrande m'accable, j'ai quelques remords et, pour réparer, voudrais bien me montrer aussi affable que la pauvre fille. Essayons de causer. Ce n'est pas très commode, parce que je connais très peu de monde à Caen, et le seul sujet sur lequel mon interlocutrice ne tarisse pas, c'est son prochain. La vérité m'oblige à constater qu'elle trouve rarement à en dire du bien : « Celui qui ne pèche pas par la langue est parfait. » N'est-ce pas saint Paul qui parle ainsi ? Personne, hélas ! n'est parfait...

Un nouveau venu apporte une heureuse diversion. Ce portrait-là ne figurait pas encore dans ma galerie, réparons l'omission.

M. l'abbé Virieux a fait la guerre. Il est de ceux dont la soutane s'éclaire d'un petit ruban. Croix de guerre... Médaille militaire...

Les ministres de la Paix, que la méchanceté des hommes a mêlés à leurs homicides luttes, ont conservé, pour la plupart, quelque chose de décidé, j'allais dire de combatif dans l'allure, et regardent en face les choses et les gens.

Depuis certain sermon où il fonça tête baissée contre la médisance, quelques-unes de ses paroissiennes — ce que c'est que la conscience ! — se sont crues visées et gardent une farouche rancune au pauvre abbé. J'imagine qu'il n'en éprouve nulle peine, et la hieure malicieuse qui s'allume parfois dans ses yeux me fait croire que les mesquineries, les ridi-

culs, ne lui échappent guère et que, seule, sa bonté d'âme l'empêche de les railler franchement.

Ignorant alors ce qui s'était passé et que ma cousine m'apprit après le départ des deux antagonistes, j'étais fort surprise de l'air pincé affecté par M^{me} Givrande depuis l'entrée de l'abbé Virieux.

Après être restée murée quelques instants dans un silence plein de dignité, la lévite noire se leva et céda la place, tandis que s'allumait dans le regard de l'ancien poilu la petite flamme amusée.

Remontée chez moi, j'ai vainement essayé d'apercevoir le petit lit de Riri, là-bas, dans la pauvre chambre; le soir tombait et la pièce m'apparaissait comme un grand trou noir.

Je suis descendue pour dîner, reprise par une impression de tristesse.

Onze heures. Je ne puis me décider à me coucher. Je guette les allées et venues chez mes voisins... La pièce est éclairée. Popol et Zozo doivent dormir depuis longtemps. Je vois Henriette inclinée vers la couchette de l'enfant malade; de temps à autre, elle se redresse, vient se pencher à la fenêtre et retourne vite près de Riri. Un pas rapide dans la venelle la ramène encore à la croisée. Elle appelle d'une voix angoissée: « C'est toi, Louis? », mais le passant ne répond pas, s'éloigne. Alors, la femme éclate en sanglots convulsifs. Et je crois comprendre: le petit, ce soir, va plus mal, et, seule auprès de lui, la pauvre maman s'affole.

Je n'ai pas hésité, pas pris le temps de réfléchir à ce que ma démarche aura d'étrange. M'enveloppant hâtivement d'une mante, je quitte ma chambre sur la pointe des pieds. La porte a grincé. Je m'immobilise, m'attendant à voir surgir M^{me} Remous. Non, rien ne bouge; je me garde d'allumer l'électricité; je me suis d'ailleurs munie d'une lampe de

poche qui me sera nécessaire pour gravir, avec quelque chance d'arriver chez elle sans me tuer, l'escalier abominable de ma voisine.

Avant que j'aie frappé, la porte s'est ouverte. Henriette, qui m'a entendue monter, répète sa question anxieuse : « C'est toi, Louis ? », et reste pétrifiée en me reconnaissant.

— Je vous ai vue pleurer... Est-ce que Riri est plus malade ? Puis-je vous être utile ?

D'un geste désolé, elle me montre l'enfant haletant, les yeux clos, les lèvres tirées. Ce matin, il allait mieux, le médecin donnait bon espoir, et voilà que la fièvre est remontée, que le petit suffoque.

— Justement, mon mari doit travailler une partie de la nuit avec M. Claudon,... un monument qu'il faut livrer demain. Alors, je ne sais que faire,... je ne puis laisser le petit pour aller chercher le médecin.

— Eh bien ! je vais y aller ! Dites-moi où il demeure ?

— Oh ! je vous remercie, Mademoiselle, c'est le bon Dieu qui vous envoie. Mais je crois qu'avant tout il faudrait prévenir son père. Voyez-vous qu'il arrive un malheur sans qu'il ait revu son fils qu'il aime tant ?

— Je puis aller à l'atelier ! Je sais où il se trouve.

— C'est un quartier si solitaire ! Vous n'aurez pas peur ?

Je hausse les épaules. On m'a cependant fait des récits à donner la chair de poule. Mais je reste persuadée que les bons bourgeois de la cité composent au coin du feu des histoires de brigands pour se distraire. A les entendre, Caen serait, sous ce rapport, l'émule de Chicago. Je sais bien que les Hauts-Fourneaux et les Chantiers Navals emploient un peuple d'ouvriers recruté dans tous les

pays, et non certainement parmi l'élite des braves gens, du moins pour la plupart. En tout cas, la pensée d'un risque à courir ne m'arrêterait pas, même si j'y croyais.

Nuit noire. L'éclairage des rues ne brille que par son absence. Vais-je m'égarer ? J'éprouve, avouons-le, un malaise assez désagréable à me sentir si absolument seule.

Une ville de la Belle au Bois dormant. Ce n'est ni jour de théâtre, ni jour de cinéma, alors que ferraient à cette heure indue les braves gens hors de chez eux ? Dans le centre de la ville, il y a les cafés, les dancings, mais cette voie entre des baraquements est un désert. Ah ! de la lumière filtre entre les planches d'une clôture : est-ce bien là ? Je frappe avec une vigueur qu'augmente l'effort qu'il me faut faire pour vaincre la timidité dont je me sens tout à coup envahie. Que va penser Pierre Claudon de mon intrusion dans son atelier ? Il est un peu tard pour m'en inquiéter, et cela est bien secondaire.

Personne ne paraît m'avoir entendue. Je perçois, moi, le choc de l'outil sur la pierre. Je heurte plus fort. Le bruit cesse, un pas écrase le gravier... Et je recule, éblouie. Pierre Claudon a ouvert la porte et braque sur moi sa lampe électrique ; il doit se défier des intentions d'un visiteur aussi tardif. Devant cette visiteuse qu'il reconnaît sans doute, quelle surprise doit être la sienne !

Je ne lui laisse pas le loisir de s'étonner.

— Monsieur, dis-je, il faut que je parle à votre ouvrier...

Cela ne peut qu'achever de le surprendre ; il n'en témoigne rien et, s'écartant, me désigne l'atelier séparé de la rue par une étroite cour encombrée de blocs de pierre. Mon cœur bat : quel pénible rôle

que celui de messagère de malheur ! Je m'en laisse distraire un instant par l'étrangeté du décor.

Ah ! cela ne ressemble guère aux ateliers où des Chers Maîtres reçoivent avec condescendance de petites madames emperlées.

Les lumières convergentes de puissantes ampoules enveloppent l'œuvre en cours : éloigné par un bloc du sol de terre battue, un aviateur, la face crispée, surgit d'une carlingue broyée. A côté, près du socle où sera dressée la statue, le mari d'Henriette, ses outils à la main, attend, stupéfait de mon apparition.

A deux mètres, c'est l'obscurité presque complète dont surgissent, fantomatiques, des blancheurs de moulages, des statues inachevées et, le long du mur de fond, des bas-reliefs, des masques, des bras, des mains, des torses décapités,... visions de cauchemar dans cette nuit ! Quel cadre pour un drame du Grand Guignol !

— Louis, M^{me} de Heurtelier désire te parler.

Comment sait-il mon nom ? Au fait, Henriette lui aura parlé de moi.

— C'est votre femme qui m'envoie, il faut venir tout de suite.

— Henry !

Ce nom, ce cri plutôt, ce n'est pas l'ouvrier qui l'a poussé. Tournant vers moi un visage bouleversé, Pierre Claudon répète :

— Henry !... mon petit garçon... Il est plus mal ! C'est cela, n'est-ce pas ? J'aurais dû comprendre en vous voyant !

Son petit garçon ! L'étonnement, un instant, me rend muette. L'artiste s'en aperçoit et a un geste accablé.

— Oui, vous ignoriez... Qu'importe ! Je vous remercie d'être venue, Mademoiselle.

— Il faudrait ramener le médecin.

— Louis passera chez lui; moi, je vais là-bas tout de suite. Mon petit !... mon pauvre petit !...

Il se hâte, ne songe même pas à s'inquiéter de ce que je vais faire : revenir seule, ou le suivre. Dans la rue seulement, tandis que l'ouvrier part en courant, M. Claudon reprend un peu conscience des choses et me remercie encore. M'aventurer seule dans ce quartier n'était guère prudent.

— Henriette ne pouvait quitter l'enfant, dis-je.

Je marche auprès de lui; il paraît avoir oublié ma présence, ne s'étonne pas, ne me demande pas comment j'ai été au courant de l'aggravation. Il n'y a plus au monde pour lui qu'une chose qui compte : arriver le plus vite possible près de Riri. Il a de longues jambes et fait des pas de bottes de sept lieues. Pour ne pas me laisser distancer, je dois presque courir. La situation est vraiment étrange. Que dirait ma cousine si elle me savait dans les rues à cette heure avec un inconnu ? Car c'est bien pour moi un inconnu, et un peu inquiétant, ce Pierre Claudon dont on ne prononce le nom qu'avec des airs de mystère.

Je n'ose retourner près de l'enfant. Parvenue à la venelle, je prends congé, en annonçant que j'irai demain savoir des nouvelles. Mon compagnon me répond à peine.

Je rentre avec des précautions de cambrioleur. Voici le couloir, ... ma porte, là-bas... Il me faut passer devant la chambre de M^{me} Remous. Je suis certaine de n'avoir fait aucun bruit; Félicie, cependant, au moment où j'approche, surgit.

— Je vous demande pardon, Mademoiselle...

Elle ne semble pas surprise. Elle me guettait,

certainement. Je la regarde sans aménité. Je hais l'espionnage.

Son aspect, en toute autre circonstance, m'égaierait. Cette pauvre femme me fait toujours songer à une bûche mal équarrie, et son goût persistant pour la gamme des bruns appelle mieux encore cette comparaison. Même pour ses robes de chambre, la housekeeper reste fidèle à cette couleur ingrate. Ce soir, son long visage est auréolé d'épingles à onduler qui, tirant cruellement ses cheveux en arrière, lui font un front qui n'en finit pas.

— Je vous demande pardon, répète Félicie. Voulez-vous me permettre d'entrer chez vous? Il faut absolument que je vous parle.

Pour la première fois, je la vois émue; mais il me serait impossible de définir la qualité de cette émotion. Je l'autorise d'un geste à me suivre. Aussitôt entrées dans ma chambre, toutes deux avons le même élan vers la fenêtre. En face, dans le logis d'Henriette, personne n'est visible. La femme et Pierre Claudon doivent, tous deux, être au chevet de Riri. Je me décide à tirer les rideaux et à donner de la lumière. M^{me} Remous, sans que je l'y invite, s'est assise.

— Je vous prie de m'excuser, dit-elle. Et vous m'excuserez quand vous saurez. Je veux tout vous apprendre. Peut-être ai-je tort, peut-être m'en voudra-t-on, je crois pourtant que c'est mieux.

Je ne questionne pas. J'attends avec une curiosité ardente, je l'avoue. Je me sens entourée d'énigmes. Félicie en connaît-elle le mot et va-t-elle me le révéler?

— Ce soir, reprend M^{me} Remous, je vous ai entendue sortir. J'étais sûre que vous alliez... en face. Peut-être vous a-t-on appelée? J'ai commis l'indis-

crétion de venir ici, de regarder aussi... Je vous ai aperçue causant avec Henriette, puis vous êtes repartie,... vos pas se sont éloignés... Vous savez maintenant qui est le père de Riri?

— Oui, je l'ai appris ce soir. C'est de cela, n'est-ce pas, que vous voulez me parler?

— De cela... et d'autre chose.

M^{me} Remous se tait un instant. L'expression de son regard est nouvelle pour moi. Qu'y a-t-il au fond de ces yeux si habitués à ne pas trahir la secrète pensée? De la douleur, oui, certainement, mais aussi une sorte de fureur concentrée. Je me dis : « Elle souffre et elle hait. »

— Voilà... Claudon, c'est le nom dont Pierre a toujours signé ses sculptures : celui de sa mère. Il ne les signait pas d'Astiel pour complaire à M^{me} de Heurtelier.

— Il est donc parent de ma cousine?

Félicie s'impatiente.

— Vous ne comprenez pas? Pierre d'Astiel,... le neveu,... le fils adoptif!

M^{me} Remous devient-elle folle, ou est-ce moi? Je crie :

— Pierre! Mais il a été tué!

Félicie hausse les épaules avec pitié.

— Ils l'ont dit. On aurait voulu le faire croire. Vos parents espéraient que Pierre ne reparaittrait jamais dans le pays... On lui a même offert de l'argent pour cela, et si vous le connaissiez vous, comprendriez dans quelle colère cette offre devait le jeter! Je crois que c'est un peu à cause de cela qu'il s'est entêté à revenir, mais aussi parce que c'est son pays. Où aurait-il été? M. et M^{me} de Heurtelier se sont montrés sans pitié; pour eux, leur fils — car ils l'appelaient toujours ainsi avant — était mort. Tout le monde respecte leur volonté.

Personne ne leur parle du pauvre garçon, et pour être certaine de ne pas le rencontrer, M^{me} de Heurtelier ne sort presque jamais. Votre cousin, lui, n'a pas la patience de rester comme en prison, et il lui est arrivé plusieurs fois de croiser Pierre Claudon; alors, il se détourne ou feint de ne pas le voir, et lui, il a trop d'orgueil pour faire une tentative qui, d'ailleurs, serait certainement mal accueillie.

Elle se tait. Bouleversée, je doute de ce que j'entends.

— Vous ne pouviez plus continuer à tout ignorer, reprend Félicie. Si vous aviez raconté ce que vous avez fait ce soir, dans quel état auraient été vos cousins! Et puis, vous leur auriez appris ce qu'il ne faut pas qu'ils sachent, du moins M. Claudon le désire ainsi : la présence, si près d'eux, du fils de Pierre. Ils croiraient que celui-ci a voulu les narguer. Cela n'est pas, il a confié l'enfant à la femme de son ouvrier alors qu'elle n'habitait pas dans la venelle, et lorsqu'ils y ont emménagé, l'an passé, M. Claudon était absent; il ne l'a su qu'à son retour. Il ne pouvait pas leur retirer le petit, qui est très bien soigné par ces gens et qui les aime beaucoup. Voilà. Vous savez tout, maintenant. Vous verrez ce que vous aurez à faire.

— Je sais tout? Mais je ne sais rien! Qu'a-t-il fait pour être renié par sa famille, ce Pierre? Il est marié? Personne ici n'a vu sa femme, m'a dit M^{me} Durollier.

— Non, répond Félicie, sans songer à remarquer que j'avoue avoir déjà questionné quelqu'un au sujet de l'artiste. Non, elle n'est jamais venue et ne viendra pas.

En ce moment, la haine domine dans le regard de M^{me} Remous. S'en rend-elle compte et veut-elle me dissimuler ce qu'elle éprouve? Elle baisse la

tête. Ses orbites toujours enfoncées se creusent davantage, les coins de sa bouche retombent... Elle a vingt ans de plus.

— Qui a-t-il épousé?

Félicie ne paraît pas entendre ma question. J'insiste :

— Vous en avez trop dit pour ne pas continuer. Que cache tout ceci?

— Un malheur! Un grand malheur!

C'est le mot que j'ai employé en parlant de Pierre avec Rose, un jour, et je me souviens maintenant du ton étrange dont elle l'a répété : « Si le malheur n'était pas arrivé... »

— Il y a longtemps que je suis dans cette maison, reprend M^{me} Remous. Je venais de *tomber veuve* quand j'y suis entrée. Je connais bien le caractère de Pierre d'Astiel : il est violent, entêté, mais les personnes pour qui il éprouve de l'affection le font tourner comme elles l'entendent. Il a un bon cœur, voyez-vous, et si gentil quand il veut!...

La voix de Félicie faiblit. Dans ses yeux qu'elle ne baisse plus je vois avec stupéfaction monter des larmes. Elle cligne des paupières pour les retenir, mais elles se multiplient, glissent sur les maigres joues. Aucune contraction des traits : on dirait de la pluie sur une statue. Quelle étrange femme! Enfin, elle a un cœur, puisqu'elle peut pleurer. Car il n'y a ici aucune comédie; on voudrait, au contraire, me cacher cette faiblesse. Charitalement, je feins de n'en rien voir et me détourne pour donner à Félicie le loisir de se remettre.

— C'est pendant la guerre, reprend M^{me} Remous, que cela s'est fait. Durant une période de repos à l'arrière, Pierre a connu certaine personne qui a su le captiver au point de lui faire perdre la tête. Il faut vraiment qu'il ait été fou un moment pour

aller jusqu'à promettre à cette fille de l'épouser! Une chanteuse de café-concert! Elle lui a joué la grande passion et juré que, désormais, il n'y aurait plus pour elle d'autre ambition que de le rendre heureux... Pierre, à sa première permission, est venu ici, persuadé que M. et M^{me} de Heurtelier, qui l'aimaient tant, accepteraient sans discuter la femme choisie par lui. Vous pensez les scènes qu'il y a eu! Pierre était comme exalté; il répétait: « Je puis être tué demain et vous avez le courage de me broyer le cœur! » C'était plutôt la pauvre madame qui avait le cœur broyé! Pouvait-on approuver une chose pareille? Ah! il y a des créatures qui mériteraient...

Félicie n'achève pas; en son accent, je retrouve la haine que, tout à l'heure, j'ai surprise dans ses yeux. Je crois savoir à présent *qui* elle hait.

— Moi, reprend M^{me} Remous, je ne m'y serais pas prise de la même façon, j'aurais seulement fait promettre à M. Claudon de ne rien décider tant que la guerre durerait. On aurait eu la chance de le voir changer d'avis, le temps de le reprendre avec de la douceur; il aurait réfléchi, mieux connu cette espèce d'aventurière,... au lieu qu'on l'a buté, son orgueil s'en est mêlé et, en repartant d'ici, il était plus décidé qu'en arrivant à n'en faire qu'à sa tête. Il a épousé sa chanteuse, a vécu je ne sais où avec elle après sa démobilisation. A la naissance de son fils, il m'a écrit; il pouvait se fier à moi; il me connaît depuis tant d'années! Il me demandait d'essayer de parler de lui, d'apprendre à sa tante que, comme il disait, elle était « grand'mère ». J'ai voulu lui obéir, on ne m'a pas permis de dire trois mots. Si j'avais insisté, on m'aurait mise à la porte, et je tiens à rester ici, dans l'intérêt même...

Félicie s'interrrompt et devient cramoisie, du

menton à ses bigoudis. Elle donnerait beaucoup pour que je n'aie pas entendu ces derniers mots. Son trouble leur donne au contraire toute leur signification, et bien des choses pour moi s'éclairent.

Je comprends la raison de l'hostilité que j'ai sentie chez M^{me} Remous, malgré le soin qu'elle prenait de la dissimuler. Félicie entend défendre la place de l'absent au foyer de ses parents adoptifs. Je lui fais l'effet d'une intruse, prête à capter un héritage primitivement destiné à ce Pierre Claudon qui me devient peu sympathique du seul fait d'avoir mis tant de confiance en M^{me} Remous.

Au fait... a-t-il vraiment une si grande confiance? et Félicie agit-elle par un sentiment... gratuit, ou lui a-t-on promis de reconnaître ses bons offices?... Mais pourquoi ses larmes, tout à l'heure?... Est-ce que...

Je regarde la disgracieuse silhouette, les cheveux ternes striés de gris, la figure flétrie, et j'évoque l'allure jeune et fière de l'artiste, ses traits réguliers que l'on devine meurtris par l'épreuve, l'effort, la douleur sans doute, non par le temps.

Même sans tenir compte de l'écart social qui sépare ces deux êtres, un roman entre eux paraît inadmissible et révoltant...

Oui, mais de longues années se sont écoulées depuis que M^{me} Remous et le fils adoptif de la maison se sont connus. Lui, sans nul doute, ne l'a jamais aimée, mais elle? N'a-t-elle pas pu éprouver un sentiment tendre pour le jeune homme, une affection capable de ne se traduire qu'en dévouement et dont peut-être il ne s'est jamais douté? Pauvre M^{me} Remous! Je voudrais pouvoir la rassurer, lui affirmer que, pour rien au monde, je ne consentirais à dépouiller Pierre, c'est-à-dire Riri,...

si la mort l'épargne ! Comment l'enfant est-il ici, sans sa mère ? Je le demande à Félicie, qui répond avec un rire méprisant :

— Est-ce que ces filles-là sont faites pour avoir une famille, un foyer ? Très peu de temps après la naissance de son enfant, Zita de May — c'est son nom, ou du moins celui qu'elle s'était donné — déclarait à M. d'Astiel ne pas pouvoir se passer de ses succès de théâtre. Il lui fallait le public, les bravos ; Pierre ne l'avouera pas, mais il était déjà, certainement, désabusé ; il a éprouvé plus de colère que de vrai chagrin le jour où, malgré son opposition, ses efforts pour la retenir, lasse de discuter, cette misérable créature est retournée à son ancienne vie, abandonnant le pauvre bébé. Alors M. d'Astiel, sous le nom de Claudon, est revenu à Caen avec son fils. Louis, qui l'aidait depuis quelque temps et s'était attaché à lui, l'a suivi. Henriette, Normande, était contente de retrouver son pays. Elle s'est chargée du petit. M. Claudon a très peu de fortune, il vit surtout de son travail ; il ne peut songer à garder avec lui un enfant, auprès duquel il lui faudrait mettre une personne capable d'en prendre soin, de l'élever... Seul, il se contente d'une installation d'étudiant. A son âge, n'avoir pas d'intérieur, c'est triste !

— Et Zita de May ?

— Dieu sait où elle est...

— M. Claudon ne s'en inquiète point ?

— Je ne crois pas. En tout cas, pour Pierre qui a de la religion, la question du divorce ne se posait pas. Zita ne porte plus son nom, elle a repris son pseudonyme de théâtre, comme lui sa signature d'artiste.

— Quelle lamentable histoire ! Vous avez bien fait de tout me dire, cela m'évitera de prononcer

des paroles imprudentes. Mais il faut, il faut absolument, ne fût-ce qu'à cause de Riri, que M. Claudon reprenne ici sa place !

Félicie me jette un regard défiant. Je la soupçonne de douter de ma sincérité. Peu m'importe.

J'aimerais faire savoir à l'abandonné qu'il a une alliée en moi ; je n'ose charger la housekeeper de l'en persuader. C'est plus fort que moi, une invincible méfiance m'éloigne de cette femme.

X

CONFIDENCES AU BORD DE L'EAU

Deux grandes joies aujourd'hui : Jean me cable l'annonce de son retour brusquement décidé, et mon petit Riri, frôlé par la mort, à l'heure même où l'on désespérait, a triomphé du mal et vivra. Mais qu'il est faible, mon Dieu ! Un souffle l'emporterait.

Je suis retournée plusieurs fois chez Henriette, en évitant de m'y trouver en même temps que M. Claudon. Cela m'est facile : il vient chaque jour à la même heure passer un long moment près de son fils. J'attends son départ pour me rendre chez ma voisine. Satisfaite de voir Riri renaître à la vie, Henriette a repris ses chansons. Je pourrais dire *sa* chanson. Je l'entends avec moins d'impatience. On se fait à tout.

Je ne suis pas très certaine que mes visites à son fils enchantent le sculpteur. Du moins a-t-il été assuré par Félicie que je saurais être discrète.

Le moment ne me paraît pas venu de révéler à mes cousins l'existence d'un petit Henry d'Astièl. Mais ce moment arrivera. Seule, une main d'enfant pourra renouer les liens brisés. Attendons. Me voici résignée à prolonger mon séjour, si cela est nécessaire.

Que dira Jean de tout cela? J'ai jugé inutile de lui apprendre par lettre ce roman si malheureux. Peut-être m'aurait-il conseillé une prudente neutralité... Les femmes acceptent mal la neutralité!

J'ai grand'pitié de mes cousins, qui ont eu évidemment un immense chagrin. Je leur en veux cependant de tant de rigorisme. Tenir pour mort un neveu que l'on prétend aimer comme un fils parce qu'il a fait un sot mariage me paraît excessif. Il me semble qu'interdire à l'indésirable Zita l'entrée de leur maison aurait été suffisant! Il est vrai que Pierre, aimant ou croyant aimer cette femme et pétri d'orgueil par-dessus le marché, se serait peut-être de lui-même éloigné d'eux? Et puis, à quoi bon chercher ce qui aurait mieux valu? A quoi bon, surtout, essayer de juger et décréter qu'on aurait, soi, agi de telle ou telle manière? Le sait-on?

Il fait aujourd'hui un temps merveilleux. Si ce beau soleil continue, aurai-je le courage de rester très longtemps encore éloignée de mon « beau village »? Le marché aux fleurs, étalé devant les grilles de Saint-Pierre, me fait le cœur lourd. Je pense à mon vieux jardin, pas très bien tenu peut-être, mais dont les fleurs me semblent plus brillantes que toutes les autres fleurs, et plus parfumées. Allons, secouons l'insidieux cafard, et allons au tennis rejoindre Rose Durollier.

Je trouve Rose quittant le stade d'assez mé-

chante humeur, parce que ses partenaires lui ont fait faux bond. Elle ne m'en accueille qu'avec plus de joie, et nous partons allégrement, un peu au hasard.

C'est ainsi que nous passons, ne l'ayant désiré ni l'une ni l'autre, devant certain atelier.

J'avais pris la résolution de ne plus parler de Pierre Claudon d'Astiel à Rose. Elle est certainement au courant de tout et, puisqu'il ne lui a pas convenu de m'apprendre ce drame de famille, qui me regarde bien un peu, j'ai décidé de continuer à feindre l'ignorance. Il faut souvent « faire la bête », comme dit notre vieille bonne Rameline qui, les jours où son mari, ayant bu, lui cherche noise, se console avec cet aphorisme de n'oser rien lui répliquer.

Sans doute aurais-je tenu ma résolution, si nous ne nous étions pas trouvées face à face avec le héros de l'aventure. Ce garçon-là passe donc tout son temps dehors !

Il nous salue et me gratifie d'un demi-sourire. Ce sourire auquel je réponds est surpris par Rose, dont le visage exprime une stupéfaction telle que j'ai peine à garder mon sérieux.

Il me plaît de taquiner M^{me} Durollier en n'expliquant point ce mystère, et je me mets à bavarder au hasard, enfilant tous les sujets comme les perles d'un collier très serré. Impossible à mon amie de placer un mot.

Nous voici sur le Grand Cours, au bord de l'Orne. Les arbres ont un vert de chromo, l'eau est trop claire, la prairie trop unie, et les balustrades qui l'entourent ont l'air d'avoir été ajoutées à la gouache.

Cela ferait très bien en carte postale ou sur un calendrier.

— Vous ne trouvez pas, dis-je, que l'on cherche, dans un angle du paysage, un bloc à effeuiller ?

— Mais, qu'avez-vous ce matin ? demande Rose. Je ne vous ai jamais vue si... Comment dirais-je ?... Au couvent, on vous qualifierait de dissipée.

— Innocente dissipation. Je suis heureuse à la pensée de revoir bientôt mon grand frère.

— Il voudra vous emmener bien vite, et votre départ me fera de la peine, Simonne.

Elle a parlé d'un élan, et j'ai des remords de la tourmenter. Après tout, elle paraît très bien prendre son parti de ne pas connaître la raison du sourire échangé tout à l'heure. Réelle ou feinte, cette indifférence a le résultat habituel. Ce qu'on ne cherche pas à savoir, je le dirai.

— Asseyons-nous, ma chère ; j'ai à vous raconter des choses graves.

Nous choisissons un banc près de la rivière. En face de nous, des lavandières battent leur linge avec vigueur et se chamaillent avec une égale énergie.

J'apprends à mon amie tout ce que j'ai découvert, ce que Félicie m'a révélé.

Rose ne m'interrompt pas. Son joli visage, levé vers moi, exprime un intérêt joyeux.

— Que je suis contente ! s'écrie-t-elle, lorsque j'ai terminé. Oui, très contente, parce que j'ai toujours trouvé cette histoire navrante, autant pour M. et M^{me} de Heurtelier que pour Pierre. Pauvre garçon, on a été vraiment sans pitié pour lui ; il en a conscience, et à cause de cela, par crainte d'un mauvais accueil, il s'est écarté de tous ceux qui l'avaient connu. Chez nous, je vous assure, malgré notre amitié pour vos cousins, il aurait toujours été le bienvenu, à condition, naturellement, de ne pas chercher à nous imposer Zita de May.

— Ne croyez-vous pas, Rose, que, par compassion pour Riri, ma cousine se laissera amener à plus d'indulgence?

— Il faut tenter un rapprochement, Simonne. Vous seule le pouvez, et voilà pourquoi je suis si satisfaite que vous sachiez tout.

— Ce qui m'étonne, dis-je, c'est que personne n'ait prévenu ma cousine de l'existence de Riri!

Rose me regarde du coin de l'œil, avec malice.

— Ma chère amie, dit-elle en riant, je ne crois pas que vous ayez à le regretter, mais c'est vous qui vencez de m'apprendre que M. d'Astiel a un fils, et je suis persuadée que, Félicie exceptée, tout le monde l'ignore. Les braves gens qui l'élèvent ont été discrets.

— Quelle petite masque vous faites, Rose! Vous n'avez pas manifesté le moindre étonnement lorsque je vous ai parlé de cet enfant!

— Je m'en suis bien gardée. J'aurais craint d'interrompre votre récit.

— Je ne l'aurais pas interrompu. Je suis persuadée que l'on peut avoir confiance en vous.

— Vous l'avez bien vu, puisque, malgré mon désir de parler avec vous de ce malheureux Pierre, je me taisais, ne me reconnaissant pas le droit de vous apprendre un secret qui ne m'appartenait pas.

Nous gardons un moment le silence, réfléchissant à l'extraordinaire intrigue à laquelle nous voilà mêlées.

— Il me faudra me confesser d'un jugement téméraire, dit Rose tout à coup, mais je ne puis m'empêcher de penser que la soi-disant tentative de M^{me} Remous pour annoncer à M^{me} de Heurtelier la naissance de son petit-neveu n'a jamais été faite.

— J'ai eu la même idée et j'ai repoussée. La

dame de compagnie de ma cousine semble porter beaucoup d'intérêt à M. d'Astiel.

— Peut-être... En tout cas, nul n'a été plus indigné qu'elle du mariage de Pierre. C'est la seule fois où cette créature si effacée...

J'interromps :

— Sans conviction !

— Vous dites ?

— Que l'effacement volontaire de M^{me} Remous lui coûte, j'en suis persuadée.

— D'accord, il n'est que le masque exigé par son humble rôle. Au sujet du mariage de Zita, Félicie l'a rejeté, ce masque, du moins après le départ de Pierre. Devant lui,... je ne sais pas.

— Devant lui, elle a dû se montrer plus réservée, sans quoi il n'aurait plus continué à lui témoigner de la confiance.

— Vous avez raison.

Je me suis tout à coup souvenue de l'éclair haineux du regard de Félicie, tandis qu'elle parlait non pas de Zita, mais de l'enfant. Je n'en dis rien. J'ai pu me tromper, et je ne veux pas risquer d'être injuste.

— Que comptez-vous faire ? demande Rose. Avez-vous des projets, un plan ?

— Je ne veux rien tenter avant l'arrivée de Jean. Mon grand frère est de bon conseil. Je m'attends à être un peu grondée pour m'être occupée d'une affaire dont personne ne m'invitait à me mêler ; il devra reconnaître qu'il n'y a pas de ma faute, les événements m'ont entraînée, je ne les ai pas provoqués.

— En somme, dit Rose en riant, tout vient du pot au lait renversé par Riri dans la venelle...

Et c'est vrai.

XI

MON FRÈRE JEAN

— Que je te regarde, mon grand!... Il me semble qu'il y a cent ans que nous nous sommes quittés!

— Il nous est déjà arrivé de rester aussi long-temps sans nous voir.

— Oh! tu crois? Peut-être, mais nous étions moins éloignés; la distance, jointe à la durée, rend l'absence beaucoup plus pénible. Enfin, tu es content de ton voyage?

— Très satisfait. Et toi, Monette, tu ne t'es pas trop ennuyée ici? Tes lettres étaient bizarres, il me semblait y découvrir je ne sais quoi de réticent.

— Tu ne te trompes pas.

Nous sommes dans ma chambre, où j'ai entraîné mon frère, arrivé il y a deux heures, et que je prétends, les effusions avec nos cousins me paraissant suffisantes, avoir pour moi toute seule. Il me faut lui apprendre tant de choses! Et d'abord j'exige le récit détaillé de son séjour là-bas. Il se récuse. Très bonne traversée. Accueil fort aimable des gens chez lesquels il s'est présenté. Je n'ai pas envie, sans doute, d'entendre des chiffres et de lire des contrats de commande?

— Pas de flirts, là-bas, Jean?

— Grands dieux! non! Elles sont pourtant bien belles, les Américaines; on croirait à tous les pas croiser des prix de beauté.

— Eh bien ?

— Eh bien ! mon admiration est restée aussi désintéressée que celle que j'éprouve en visitant les galeries du Louvre... En revanche, du côté masculin, j'ai trouvé, sur le bateau, des causeurs agréables et des joueurs de bridge émérites. Pour l'aller, cela ; au retour, la mer a été constamment mauvaise, et j'ai eu le mal de mer comme un débutant navigateur.

— Et tu dis que tu as fait de bonnes traversées !

— Je ne suis pas la proie des requins, c'est beaucoup. Mais toi ? C'est toi que je veux confesser ! Est-ce que, par hasard, nos cousins t'auraient invitée pour te faire rencontrer un prince charmant ?

Je me fâche pour de bon. J'ai toujours affirmé ma volonté de rester vieille fille. Je l'affirme encore. Jean allume une cigarette et me regarde d'un air moqueur. Je sais bien, il n'a jamais cru à la sincérité de cette vocation de célibat. Et, pourtant, c'est vrai, je ne me marierai pas. Non que j'aie horreur du mariage, j'ai vu mes grands-parents si heureux l'un par l'autre ! Mais, justement, des unions comme la leur, que n'avait décidée ni une question d'intérêt, ni une préoccupation de vanité, un mariage enfin où les coeurs s'étaient choisis et gardés une vie entière, peut-on espérer le réaliser en notre vilaine époque de jouissance et d'égoïsme ? Associer mon sort à celui d'un monsieur que je devrais aimer par persuasion et qui, lui, ne ferait peut-être même pas cet effort, je m'y refuse.

— Enfin, dit Jean, amoureuse ou non, tu as une préoccupation : laquelle ?

J'ai éprouvé une telle impatience de tout raconter à mon grand frère ! Et, maintenant, je me tais, embarrassée, ne sachant, comme on dit, par

quel bout commencer. Brusquement, j'ai une inspiration. Je lui mets dans les mains mon journal et le prie de le lire : c'est le meilleur moyen de le mettre du premier coup au même plan que moi-même. Il fait la moue :

— Tout ça, mon Dieu !... Mais... c'est un journal ! Tu écris ton journal, toi, ma petite sœur ? C'est grave ; me voilà vraiment inquiet.

— Ne te moque pas de moi ; quand tu sauras, tu comprendras combien tout ceci est sérieux.

— Tout ceci... Quoi ?

— Lis. Pendant ce temps, moi, je vais dans ta chambre défaire ta valise et ranger tes effets. Tu peux épargner le début, qui ne t'apprendrait rien.

J'ouvre mon cahier à la page où Pierre Claudon entre en scène, et je me sauve.

Le temps que met mon grand frère à lire mes notes me paraît très long. Que va-t-il penser de tout cela ?

Lorsqu'il me rejoint enfin, je lui trouve l'air préoccupé.

— Eh bien, Jean ?

— Eh bien, Monette, j'aurais préféré ne pas te voir mêlée à ces histoires de famille qui, en somme, ne nous regardent pas.

— A-t-on le droit de ne pas agir quand on peut espérer, par une prudente intervention, procurer du bonheur ?

— Ah ! Voilà ! Une prudente intervention... Tu me parais très disposée, précisément, à négliger cette nécessaire prudence.

— Pas du tout. La preuve, c'est que je n'ai pas voulu agir sans t'avoir consulté.

— Et si nous repartions, nous deux, ma petite sœur, laissant les choses s'arranger sans nous ?

Je me sens rougir d'indignation. Décidément,

les hommes sont tous des égoïstes, même les meilleurs. Je le déclare à Jean, qui me rit au nez et me demande où j'ai puisé cette expérience désabusée. Puis, cessant de plaisanter, il soupire :

— Je sais bien, ma petite sœur, que le parti que je te propose n'a rien d'héroïque. Mais le sombrero de ton artiste, son atelier Grand-Guignolesque et ses airs de beau ténébreux ne suffisent pas à me prouver qu'il soit digne d'intérêt. Il y a, évidemment, de très braves garçons qui se laissent duper et deviennent la proie de personnes peu recommandables ; l'amour est sourd, aveugle et surtout entêté. L'excuse de ce garçon était dans sa grande jeunesse ; à l'âge qu'il atteint aujourd'hui, peut-être serait-il moins irréfléchi... encore que cela ne soit pas très certain. Ce qui me surprend, c'est que, depuis son retour, il n'ait pas tenté de se faire pardonner.

— M^{me} Remous lui a persuadé que ce serait inutile.

— A-t-elle vraiment une telle influence sur M. d'Astiell, cette fameuse Félicie à qui tu donnes une place bien importante dans cette aventure ?

— Qu'en sais-je ?

— Me suis-je trompé, Simonne ? J'ai eu l'impression, en te lisant, que tu ne l'aimes guère, la housekeeper de nos cousins ?

— Oh ! il ne faut pas s'arrêter aux antipathies irraisonnées. Mais laissons Félicie et dis-moi quelles sont tes intentions.

— De m'accorder, si tu le veux bien, dona Qui-chotte, un peu de répit avant d'entrer en campagne...

J'ai accordé le répit demandé.

Dans l'après-midi, au cours d'une promenade où j'entraînais Jean, nous avons rencontré Rose Durol-

lier; d'autorité, je l'ai entraînée avec nous. Elle a tout de suite déclaré à Jean qu'elle était ravie de son arrivée, parce que nous comptions beaucoup sur lui, elle et moi, pour mener à bien des négociations très délicates. Je m'attendais à un mouvement de mauvaise humeur de mon grand frère devant cette instance étrangère venant renforcer la mienne; il s'est mis à rire.

— Allons, me voilà désigné d'office pour plaider une affaire bien embrouillée... et défendre un coupable peut-être moins intéressant qu'il ne vous semble.

— Oh! coupable, a protesté Rose, l'est-il vraiment? Il a aimé cette femme, ou plutôt une Zita irréelle, créée par son imagination.

— C'est, en amour, trop souvent ainsi qu'on se leurre, dit Jean.

La conversation déviait; elle devint entre nous trois très animée, et le nom de Pierre Claudon ne fut plus prononcé. Cependant, en prenant congé de M^{me} Durollier, Jean lui promit de s'occuper sans tarder de notre protégé à toutes deux. Il ajouta, pour couper court à nos questions :

— Laissez-moi faire, ne m'interrogez pas, je vous tiendrai au courant; mon plan n'est pas encore arrêté...

Attendons!

XII

L'AFFAIRE ZITA

Depuis l'arrivée de Jean, je n'ai plus beaucoup le loisir d'écrire.

Mon frère aurait été, comme moi-même, tout disposé à passer de longs moments auprès de nos cousins ; s'ils nous ont fait venir chez eux, il semblerait que ce soit, sinon par affection tendre, du moins dans le désir de rompre leur solitude... Pas du tout ! Comme ils me l'avaient dit, ils ont répété à Jean leur volonté de ne pas nous emprisonner. Nous devons nous promener, visiter les environs, prendre les autocars qui mènent les amateurs de pêche — ils sont légion — et les âmes éprises de beaux horizons — moins nombreuses — sur les plages toutes proches. Nous ne nous faisons pas prier, et fort souvent M^{me} Durollier se joint à nous. Interdiction de parler de « l'affaire Zita », comme dit mon frère. Il réclame une semaine entière de réflexion. A quoi veut-il réfléchir, je me le demande ! Mais je connais Jean ! Inutile d'essayer de le faire changer d'avis ou d'obtenir qu'il s'explique s'il a résolu de se taire ! Rose se résigne moins aisément que moi à subir une attente que nous jugeons toutes deux insupportable.

— Nous sommes, a déclaré Jean, en face d'une « affaire » confuse et peut-être fertile en surprises et coups de théâtre. Je serai sans doute l'avocat

du prévenu; pour l'instant, je me confère les fonctions délicates de juge d'instruction. L'enquête est ouverte, les débats ne commenceront que lorsqu'elle sera close.

— L'enquête? a protesté Rose. Qui la mène, puisque vous refusez de vous en occuper avant plusieurs jours?

— Ai-je dit que je ne m'en occupais pas? J'ai seulement réclamé qu'il n'en soit plus question. Il y a tant de charmants sujets de conversation, surtout lorsque vous êtes là, mademoiselle Durollier.

— Votre frère est insupportable, Simonne. On ne sait jamais s'il se moque ou parle sérieusement.

Ils se chamaillent volontiers, et ce n'est pas toujours par jeu.

J'ai voulu connaître l'opinion de Jean sur mon amie Rose; il a hésité.

— Je crois que je la trouverais charmante si elle n'avait pas des cheveux jaunes.

Et, comme je protestais avec véhémence, car Rose est d'un blond ravissant, mon frère a haussé les épaules.

— Que veux-tu! J'ai la phobie des blondes.

— Par originalité, pour ne pas avoir le goût de tout le monde! Vénus était blonde, et...

— Je lui préfère Minerve... ou Junon. Junon devait être noire comme une gitane. Je ne sais pas si je te donnerai jamais une belle-sœur, mais si celle que je dois aimer existe, pour parler en style de romance, elle sera brune comme toi, ma petite Monette. Pourquoi ris-tu?

— Parce que tu as, toi aussi, des cheveux jaunes.

— Les miens ne me gênent pas, je ne me regarde que le moins possible dans la glace. Et puis, raison de plus : la loi des contrastes. Schopenhauer...

— Zut!

L'annonce du déjeuner met fin à notre dispute.

La présence de mon frère donne certainement plus d'animation aux repas durant lesquels je n'arrivais pas, malgré tous mes efforts, à éviter de longs et pesants silences. Jean parle volontiers, gaiement, raconte d'une façon originale les menus incidents de son voyage et soutient avec Raoul des discussions sans cesse renaissantes sur le caractère américain, très sympathique à Jean, homme d'action que le business passionne, tandis que mon cousin reproche à nos amis lointains précisément leur sens pratique trop dominant. Pendant qu'ils causent ainsi, j'observe la pauvre Adrienne. Son regard, fixé sur mon frère, a une expression complexe qu'il me semble comprendre. Jean lui serait certainement sympathique, si elle pouvait oublier qu'un autre devrait se trouver à cette place. En lui témoignant de l'amitié, ne dépouille-t-on pas l'enfant renié mais toujours chéri, celui que l'on veut faire passer pour mort et qui demeure si vivant au fond de ces vieux cœurs?

Celle qui est aussi bien curieuse à observer, c'est Félicie. Elle a pris, depuis l'arrivée de Jean, l'air plus détaché, plus absent que jamais. Il semble que seules des pensées angéliques hantent son front trop haut. Elle me fait songer à ces Daxon qui sont intelligents, entêtés et savent mordre, mais qui prennent au repos, avec leur tête penchée et leurs beaux yeux nostalgiques, une expression que les Anglais définissent drôlement en disant : « Il pense à sa mère ! »

Mme Remous pense tout le temps à sa mère !

Après le déjeuner, j'ai regagné ma chambre, ayant le projet de noter les très menus événements de ces derniers jours. Il faut que ce roman, auquel, sans l'avoir cherché, je suis mêlée, s'enchaîne. Cela

m'amusera sans doute plus tard de relire ces pages...

— ... Je viens !

C'est Jean qui me rappelle que nous devons sortir ensemble. Mais le temps, assez beau ce matin, se trouble; il serait imprudent de nous éloigner beaucoup, et nous décidons d'aller au jardin botanique, que mon frère ne connaît pas encore.

... Quelle surprise me réservait cette journée !

Nous errions à petits pas dans les allées du très beau parc qu'est ce Jardin des Plantes, admirant l'éclat des jeunes massifs et évoquant nos fleurs à nous, les chères fleurs rustiques du Heurtelier, riant au souvenir du drame sans cesse renouvelé qu'était l'intrusion, les galopades de l'âne à travers les géraniums, ou l'obstination qu'apportait une mère poule à se faufiler sous le grillage fermant la basse-cour, triomphante lorsqu'à force de gloussements prometteurs, elle avait décidé toute sa couvée à venir gratter le terreau d'une plate-bande, mettant racines en l'air les jeunes plants fraîchement repiqués.

Et voici que, venant à nous, je vis Pierre Claudon, donnant la main à Riri. Il ne nous voyait pas, penché vers son petit garçon, avec un visage tendrement inquiet. Riri, tout pâle, emmitouflé avec excès, devait faire sa première promenade de convalescent. Il ne paraissait guère solide sur ses maigres jambes, et mon premier mouvement fut d'aborder le sculpteur et de le gourmander d'avoir fait, si vite, sortir son fils. Cela ne me regardait en rien, et cependant je l'aurais fait si j'avais été seule. Mais pouvais-je contraindre Jean à connaître M. d'Astiel s'il s'y refusait encore ?

— Retournons, dis-je.

Pierre nous avait vus. Il se hâta vers nous sans

le moindre embarras; je restai pétrifiée en le voyant, après m'avoir saluée, tendre la main à Jean, qui répondait à ce geste le plus simplement du monde.

— Voilà donc votre petit garçon? dit mon frère. Qu'il semble frêle! Simonne, je n'ai pas de présentations à faire, tu connaissais M. d'Astiel avant moi...

Comme je me taisais, complètement désorientée, Jean se mit à rire, ce quiacheva de me démonter. Heureusement qu'Henry, en me tendant les bras, me fournit une contenance. Remettant à plus tard de connaître le mot de l'éénigme, je dis mon étonnement de voir l'enfant affronter si vite le grand air. Son père m'apprit que tel était l'ordre du médecin. L'enfant était très couvert; pour venir jusque-là, ils avaient pris une auto qui les ramènerait.

— Mais il va pleuvoir! m'écriai-je avec une irritation dont je n'étais pas maîtresse.

Je supporte mal que l'on se moque de moi; or, de toute évidence, c'est ce qu'avait fait Jean, ce qu'il faisait encore.

Riri ayant pris d'autorité ma main, mais ne voulant pas lâcher celle de son père, nous marchions avec l'enfant entre nous, et je me trouvais ridicule, ce quiachevait de me mettre de méchante humeur.

— Que nous ne vous retardions pas, dit mon frère, ma sœur et moi allons vous accompagner jusqu'à la sortie du jardin.

J'étais bien tentée de me débarrasser de l'innocent Petiot qui, en ayant peut-être l'instinct, serrait de toute sa force mes doigts, et de me sauver, laissant mon frère et Pierre d'Astiel se débrouiller ensemble. Ce sculpteur romantique se gaussait aussi de moi, probablement...

On m'a toujours dit que mon visage trahissait d'indiscrète façon mes sentiments. Jean s'aperçut qu'il avait été un peu loin dans la mystification, et, devenu soudain très grave, il commença :

— J'ai une explication à te donner, Simonne, et je veux le faire devant notre cousin... Mais oui, M. d'Astié étant le neveu de notre cousine, cela crée entre nous une parenté par alliance..., mal définie si l'on veut, mais réelle... M. d'Astié...

— Mon cousin Pierre, corrigea gaiement l'artiste.

— Mon cousin Pierre n'ignore plus que nous sommes au courant de ses... déboires, de sa lamentable brouille avec ses parents d'adoption. Il sait également que tu as eu, la première, le désir d'amener une réconciliation, et je ne lui ai pas caché ma défiance à son endroit, ni mes hésitations à entrer dans le complot. Tu sais que j'ai pour habitude d'aller droit au but; mes tergiversations ont dû te surprendre. Si tu avais été seule dans le secret j'aurais sans doute agi différemment. M^{me} Durollier étant dans la confidence, j'ai redouté de perdre, entre vos deux impatiences, ma liberté d'action. Il ne me convenait pas, dans une affaire aussi grave, d'agir à la légère. C'est pourquoi j'ai pris le parti, assez osé je le reconnais, d'aller trouver Pierre Claudio dans son atelier et de lui dire très simplement ce qu'il en était, le priant d'avoir avec moi la même franchise... Oh! je devine ta pensée, poursuivit Jean sur un haussement d'épaules que je n'avais pu réprimer. Tu te dis que, prévenu, celui que je prétendais apprendre à connaître avait tout loisir de me jouer la comédie; mais je possède un instinct dont je remercie le Ciel comme d'un don très précieux qui me met immédiatement en défiance devant un être ou, au contraire, me pousse à me fier à lui... Tout le monde

en est là, semble-t-il : où je diffère du commun des mortels, soit dit sans orgueil, c'est que, jusqu'ici, je n'ai jamais eu à revenir sur une première impression bonne ou mauvaise. Or, l'impression que me fit M. d'Astiel à notre première rencontre a été excellente. J'ai senti que, dès l'abord, une mutuelle sympathie naissait entre nous.

— Et cependant, interrompit Pierre, moi aussi, je suis défiant. Ou, plutôt, je le suis devenu. La vie s'est chargée de me rendre prudent. Mais votre spontanéité avait quelque chose de si rare, de si réconfortant !

— Je suis retourné plusieurs soirs retrouver Pierre, reprit mon frère.

— Voilà donc, m'écriai-je, où tu allais lorsque, après dîner, sous prétexte de fumer en marchant une pipe dont l'odeur eût été mal tolérée par notre cousine, tu t'esquivais... sans m'offrir de m'emmener !

— Exactement.

— Et... vos cachotteries auraient-elles duré longtemps encore ?

Pierre Claudon protesta. Il n'était pas en son pouvoir de me mettre au courant, eût-il su que Jean me tenait à l'écart de ses démarches, et il l'ignorait.

— Je pense, reprit paisiblement mon frère, que ces jours-ci nous aurions réuni une sorte de conseil de famille où ton amie Rose eût été admise, afin d'établir un plan d'attaque. De toute évidence, il faut faire cesser une situation douloureuse pour tout le monde.

— Je ne puis rien tenter, dit Pierre avec ameretume. L'attitude de mon oncle, lorsque le hasard nous met en présence, me prouve trop à quel point sa rancune reste vivace... Peut-être ma tante

serait-elle moins inexorable, encore n'en suis-je pas certain; en tout cas, elle n'ira jamais à l'encontre des sentiments de son mari. D'ailleurs, comment arriver jusqu'à elle? Vous voyez sa vie de recluse; où aurais-je l'occasion de la rencontrer? Si elle avait cru pouvoir l'attendrir en lui parlant de l'enfant, M^{me} Remous l'aurait certainement fait.

Ni Jean ni moi n'avons répondu. Ce silence suffit à inquiéter Pierre.

— En doutez-vous? demanda-t-il brusquement.

Je continuai de me taire. Prudemment, mon frère répondit qu'il connaissait trop peu la house-keeper pour se faire une opinion.

— Je vous assure, dit M. Claudon, qu'elle m'a toujours témoigné beaucoup de dévouement.

— Et à Henry?

J'avais parlé très vite et le regrettai aussitôt.

L'artiste me regarda d'un air interrogateur. J'estime, lorsqu'on a risqué un pas sur une route dangereuse, qu'il vaut mieux se hâter de la franchir que d'essayer de reculer.

— Eh bien! dis-je, mon impression est que, en effet, cette personne vous porte un grand intérêt, mais qu'elle voit surtout dans ce pauvre Riri le fils de... votre femme.

— Ce n'est pas impossible. Son attachement à mes parents lui fait partager leur ressentiment à l'égard de celle qui a fait notre malheur à tous.

Il parlait avec conviction, sans le moindre embarras. Allons, si jamais Félicie s'est permis des rêves impossibles, Pierre ne s'en est même pas douté... Pauvre Félicie!

— Une pensée aussi me paralyse, reprit Pierre: la crainte de voir donner un but intéressé à mes efforts pour me rapprocher de mon oncle et de ma tante. Cela me révolte au point que j'ai été souvent

tenté de quitter définitivement le pays. Ils n'entendraient plus parler de moi... Mais mon affection pour eux, je puis dire ma filiale tendresse, n'a pas diminué. Je ne puis supporter l'idée qu'ils vieilliraient, s'éteindraient tandis que je serais loin d'eux. Et puis, il y a mon petit... Si je venais à disparaître, qui prendrait soin de cet enfant ?

— En l'état actuel de vos rapports avec nos cousins, dit Jean, je ne vois pas le secours qu'il pourra recevoir !

— Si. Une lettre de moi, confiée à une personne très sûre, devrait, en ce cas, leur être remise. Ils verraient que je leur lègue l'orphelin en les suppliant de ne pas le repousser. Ils accéderaient au suprême désir d'un mort.

— Du roman ! s'écria mon frère, et du roman triste ! Je sais bien qu'on meurt à tout âge, mais enfin, au cours normal des choses, vous avez toute chance de survivre à M. et M^{me} de Heurtelier. Il s'agit non pas de faire ouvrir les bras à un orphelin, mais à un petit garçon accompagné de son papa, Dieu merci très vivant ! Et l'on va y travailler.

— Vous êtes bons, tous deux, dit Pierre avec émotion. Si bons pour l'inconnu que je suis... et je ne devrais pas vous être sympathique : un cerveau brûlé ! acheva-t-il avec un sourire sans gaieté.

Il poursuivit d'un ton découragé :

— Je me demande ce que vous allez pouvoir faire ?

— J'ai une idée, affirmai-je. Il y a longtemps que je cherche le joint pour effriter la muraille de préjugés derrière quoi, sauf le respect que nous leur devons, s'abritent Raoul et Adrienne. Je crois l'avoir trouvé ; j'agirai dès demain.

— Je vous fais confiance, déclara Pierre avec feu. Que le bon Dieu vous vienne en aide !

XIII

CE PAUVRE PETIT...

— Ma cousine, vous êtes si bonne... Je suis sûre que vous me pardonnerez de vous amener un convive?

Le goûter — M^{me} Remous dit la collation — est préparé sur la grande table de la salle à manger. Le vendredi seulement, on le sert au salon. Félicie est encore occupée à beurrer des tartines. Elle n'a pas été mise au courant de nos projets, et je guette avec autant d'anxiété que de malice non les mots qui pourraient lui échapper — un mot ne lui échappe jamais, — mais un geste qui mettrait M^{me} de Heurtelier en défiance.

Sortie après le déjeuner, voici que je réparais à l'heure du thé, poussant devant moi un petit garçon maigre et si pâle que ce visage souffrteux attendrirait un cœur de pierre.

Ma cousine m'interroge d'un regard un peu effaré, mais son effarement n'est rien auprès de celui de la housekeeper. Littéralement, ses yeux, suivant la locution populaire, lui sortent de la tête. Elle s'est immobilisée, son couteau à la main, la rôtie de l'autre; elle avale sa salive avec effort, et, le cou tendu, la tête dressée, rappelle assez le Lion Hissant héraldique. Je l'abandonne au soin de reprendre ses esprits, et, affectant un calme que je ne possède guère, je pousse Riri vers Adrienne :

— Dis bonjour, Riri !

Mon protégé s'exécute avec un enthousiasme relatif, mais suffisant, et offre sa pauvre patte de souris.

— Mon Dieu !... qu'il paraît délicat !... D'où vient cet enfant, Simonne ?

— C'est notre petit voisin, ma cousine. Je vous en ai parlé.

— Vraiment ?... Je ne me souviens pas !

— Mais si..., un soir, je l'ai rencontré en larmes, ayant laissé tomber sa boîte à lait.

— Ah ! oui... oui... je sais.

— Il a été depuis gravement malade.

J'achève, plus bas, penchée vers Adrienne :

— Il aurait besoin d'être un peu gâté.

— Oh ! je comprends, vous avez bien fait de l'amener, le pauvret ! Voyons, on va lui servir un bon goûter ! Le thé ne lui vaudrait rien. Du chocolat, plutôt. L'aimes-tu, le chocolat ?

— Oui, Madame. Papa...

J'arrête la phrase au premier mot. Le moment n'est pas venu de parler ici de « papa ».

— J'étais certaine, dis-je à ma cousine, que vous ne m'en voudriez pas.

Je donne à cette affirmation un sens plus vaste que personne ne peut saisir. Personne ? Je n'en sais rien. Félicie pince les narines plus que jamais. Ordre lui est donné d'aller demander une tasse de chocolat très crémeux pour mon invité. Elle obéit sans un mot. Brrr !... Quelle banquise en marche !

Adrienne a pris l'enfant sur ses genoux et, doucement, caresse la toison dorée. Son visage prend une expression de tristesse plus grande. Je vois des larmes dans ses yeux.

— S'il avait des cheveux bruns..., murmure-t-elle. Je comprends sa pensée : Pierre m'a dit que son

fils ressemblait à ses portraits d'enfant. Tant mieux. Mais il ne faut pas qu'un soupçon naîsse trop vite. Quel rôle va jouer la dame de compagnie dans cette comédie dont la conclusion peut être si heureuse ou si terrible? Ai-je eu tort de la tenir à l'écart du complot? Ah! cette créature est inquiétante.

Riri, un moment, se cabre sous la main étrangère. Je vois ses maigres jambes raidies dans un effort sournois pour s'évader. Mais Adrienne parvient à sourire, et son sourire est empreint d'une bonté qui apprivoise le sauvageon. Ses genoux ploient, il cède au bras qui l'attire et, soulin, se laisse aller sur ce cœur qu'il devine maternel. Nous nous taisons tous les trois; je me félicite du silence d'Henry. Il était impossible de lui faire la leçon, et le risque de paroles maladroites est le mauvais côté de ma combinaison.

Mme Remous, en apportant une tasse fumante, amène une diversion aux mélancoliques pensées d'Adrienne et à mes préoccupations. Riri bat des mains. Le voilà décidément très en confiance. Le décor luxueux ne l'effarouche pas. Il ne pense ni à admirer, ni à s'étonner. Je ne peux m'empêcher de faire un rapprochement irrévérencieux entre le fils de Pierre d'Astiel et un petit roquet perdu recueilli par Rose Durollier. « Ma chère, m'a dit mon amie, ce petit chien est de bonne race et a certainement appartenu à des gens fortunés, car, en arrivant chez nous, la première chose qu'il a faite est d'aller se coucher sur un des fauteuils du salon... Il avait l'air tout à fait chez lui! »

Riri aussi aura très vite ici l'air chez lui. Pour l'instant, la dégustation de son chocolat l'absorbe assez pour que je n'aie pas à redouter des bavardages intempestifs.

— Madame Remous, dit tout à coup ma cousine, ne trouvez-vous pas que cet enfant ressemble...

Elle s'interrompit, et Félicie feignit de n'avoir pas entendu.

Je brusque un peu les adieux. Pour une première entrevue, il faut se montrer prudent, laisser M^{me} de Heurtelier sous une bonne impression. En embrassant Riri, elle lui dit qu'il faut revenir.

— Et aussi Zozo et Popol? demande Henry, qui voudrait partager avec les siens tant de félicité.

— Ta sœur et ton frère? demande Adrienne.

— Non, c'est pas...

J'interviens avec rapidité. Je dis à Riri que lui seul ayant été malade, lui seul a droit à un traitement de faveur et que j'irai le chercher le lendemain. Mais Adrienne le console en lui donnant des gâteaux pour Zozo et Popol.

— Viens vite, mon petit, je vais te reconduire. Remercie cette dame.

Riri tend les bras, colle sur les vieilles joues ses lèvres encore barbouillées, regarde les cheveux gris et, après une brève hésitation, inspiré par son bon ange certainement, s'écrie dans un éclat de rire triomphant :

— Au revoir, grand'mère!

Et il m'entraîne en gambadant. Je n'ai pas osé regarder Adrienne.

Avec une lâcheté toute masculine, Monsieur mon frère, prétextant l'invitation d'un ancien camarade rencontré ici, s'était esquivé avant déjeuner et n'avait plus reparu. Il venait à peine de rentrer, lorsque je revins de chez Henriette.

A son tour, il goûta, servi par une Félicie de marbre, en la compagnie de notre cousine, qui lui parlait du « protégé de Simonne », si intéressant, le Pauyret...

— N'est-ce pas, madame Remous ? Mais vous n'avez pas les enfants...

Nulle protestation, nulle réponse. Un silence écrasant. Par-dessus le toast qu'il croquait, Jean m'a lancé un regard moqueur, pouvant se traduire par cette expression vulgaire : « Qu'est-ce que tu vas prendre, ma petite sœur ! »

Je n'ai rien pris du tout. Durant le reste de la journée, Félicie mit à m'éviter un soin jaloux. Le lendemain seulement, nous nous trouvâmes face à face, à la porte de sa chambre.

— Eh bien ! dis-je, que pensez-vous de mon initiative, madame Remous ?

— Rien *encore*, répondit la housekeeper.

Et elle passa, me laissant médusée par le ton de cet *encore*. Était-il simplement prudent ou gros de menaces ? Que peut-elle, et pourquoi travaillerait-elle contre ce Pierre, dont elle a jusqu'ici paru si ardemment épouser la cause ?

XIV

QUAND L'ENFANT PARAIT...

Plusieurs fois, j'ai ramené Henry chez ma cousine. Je ne suis plus inquiète de ce qu'il peut dire de fâcheux. Depuis que, spontanément, il a appelé Adrienne « grand'mère », j'ai la conviction que le bon Dieu est avec nous et que l'ange gardien de l'innocent mettra sur ses lèvres les paroles nécessaires. Je le laisse bavarder. Il a d'ailleurs, à prê-

sent, des sujets d'intérêt immédiat qui le distraient du souvenir de sa famille d'adoption. Hier, j'ai surpris Adrienne grimpée sur une chaise, atteignant sur la plus haute planche d'un placard des objets que ses mains dévoilaient en tremblant. C'étaient des jouets un peu brisés, retrouvés peut-être en quelque grenier après la révolte de l'enfant tant aimé et promis alors au rang de reliques.

— Ce sont les joujoux de notre pauvre Pierre, m'a confié ma cousine avec une sorte de confusion. Il nous a fait bien du mal... Je vous dirai un jour notre lourd chagrin, ma petite Simonne. Vous êtes bonne, vous comprendrez...

C'était la première fois qu'elle faisait allusion au drame de sa vie. Peut-être se doute-t-elle que d'autres m'ont renseignée et que je ne crois plus à la mort de l'ingrat?

Presque chaque soir, Jean va retrouver Pierre et le tient au courant de ce qui s'est passé. A la pensée que son fils est accueilli dans ce foyer qui fut le sien, mais sous un nom d'emprunt, le pauvre garçon ne peut dissimuler une émotion complexe où il entre plus d'amertume que d'espoir, et je sens bien que ce premier pas, que nous avions considéré comme une victoire, ne nous conduit qu'à une situation qui, en se prolongeant, deviendrait intolérable.

Comment précipiter les événements?

Avouer à la confiante Adrienne la comédie dont on la rend dupe? A certaines heures, je suis tentée de le faire, mais j'ai peur de la réaction. Mieux vaudrait certainement laisser à notre cousine le temps de s'attacher à ce petit enfant qui lui rappelle son bien-aimé Pierre. Malheureusement, la nervosité grandissante du père de Riri rend difficile cette sagesse.

En revanche, mon frère, qui se montrait si

pressé de tout terminer pour regagner Paris, puis le Heurtelier, prêche le calme, conseille de ne rien brusquer. Il a découvert qu'il avait absolument besoin d'un peu de repos et a obtenu des vacances que je préférerais bien, quant à moi, lui voir passer entièrement là-bas, chez nous, dans notre petit domaine depuis tant de semaines livré aux domestiques... Il est vrai que ce sont des gens entendus et surtout de braves gens s'intéressant à la réussite de toutes choses autant que si le profit devait leur en revenir.

Je me suis d'abord demandé ce qui pouvait retenir Jean ici. Je crois bien avoir trouvé. Je connais un monsieur qui, après avoir fait profession de n'admirer que les cheveux d'ébène et les yeux de jais, après avoir également déclaré en mainte occasion que le tennis est, de tous les sports, le seul qui lui déplaît, passe chaque jour des heures sur le court, où il trouve comme partenaire une jeune fille, plus blonde que les plus blondes. Je me garde bien de risquer à ce sujet la moindre taquinerie, car je serais trop heureuse si mon grand frère me donnait pour belle-sœur cette charmante Rose, et je n'ai jamais cru à l'irrévocabilité de ses vœux de célibat. Je suis persuadée que Jean aurait désiré, avant de se marier lui-même, me voir en puissance de mari. Mais moi, qui n'ai la phobie ni des blonds, ni des bruns, je risque moins de me laisser séduire précisément par le type exécré.

Que pense ma petite amie? Peut-être si je n'étais pas la sœur de Jean me ferait-elle des confidences. Elle ne me parlera pas de ses sentiments pour mon frère, s'ils répondent, comme j'en ai l'espérance, à ceux qu'elle-même inspire.

Je suis interrompue par M^{me} Remous qui vient, de la part de ma cousine, me prier de la rejoindre

dans sa chambre. M^{me} de Heurtelier est-elle souffrante? J'interroge Félicie et n'obtiens qu'un geste vague, des mots bredouillés. On dirait cependant qu'elle veut me dire des choses importantes : une crispation tord sa bouche, son regard est inquiet. Je m'en irrite.

— Voyons, qu'y a-t-il?

Ma question précise a pour effet de lui rendre ce calme exaspérant derrière lequel peuvent gronder tous les tumultes, sans que le plus tenace observateur en puisse rien démêler.

— M^{me} de Heurtelier voudrait vous voir, Mademoiselle ; j'ignore pourquoi.

— C'est bon, j'y vais.

Eh bien ! madame Remous, vous avez menti ! Si je ne vous le jette pas encore à la face, ce moment pourra venir. Jusqu'à preuve du contraire, je reste persuadée que vous saviez mieux que personne pourquoi ma cousine me faisait appeler : vous étiez la seule à n'en pouvoir douter.

Seriez-vous tout à fait une méchante femme, madame Remous ?

J'ai peine à reconnaître Adrienne dans la créature affolée, sanglotante, qui m'accueille par un déluge de plaintes et de reproches auxquels, d'abord, je ne comprendrais rien, si le nom de Riri n'éclairait le mystère. Ma cousine tient dans ses mains tremblantes un chiffon de papier... Je distingue des lettres ayant la forme des caractères d'imprimerie... et je m'écrie avec une sorte d'allégement :

— Ah ! vous avez reçu une lettre anonyme ?

— Comment le savez-vous ?

Je hausse les épaules.

— Parbleu !

Il me semble voir une longue figure, plus jaune que jamais, penchée avec application sur cette tâche digne de tous les mépris. Jugement téméraire? Non. Trop de probabilités l'étayent. Si je me trompe, je ferai en mon cœur amende honorable à la calomniée.

La première émotion passée, je me sens étrangement calme et même satisfaite. Voilà dénoncée, un peu brusquement sans doute, cette situation à laquelle je cherchais vainement une issue. Bénis soyez-vous, Félicie: de votre mauvaise action découlera peut-être un bienfait.

Mon exclamation a subitement apaisé Adrienne,... pour un temps du moins, comme une goutte d'eau froide jetée dans un liquide en ébullition en fait s'abaisser les bouillonnements.

— Ainsi, dit amèrement la pauvre femme, vous n'essayez même pas de nier?

— Je m'en garderai bien!

— Vous vous êtes entendus, tous, pour me bafouer... Vous que je jugeais si digne de notre affection, si droite, si...

J'interromps son panégyrique :

— C'est précisément parce que je suis droite, comme vous le dites, ma cousine, que l'injustice me révolte. Oui, l'injustice! Vous n'avez pas le droit de condamner sans rémission un pauvre garçon coupable seulement d'avoir été faible entre les mains d'une intrigante. De cette femme elle-même, le châtiment devait venir... Vous aimiez Pierre comme un fils et, le sachant malheureux, abandonné par celle qu'il a cru aimer — qu'il aimait, — vous n'avez pas eu pitié! Que mon cousin se soit montré inexorable, passe encore, mais vous, vous que Pierre appelait « maman »!

Si l'on m'avait demandé, un quart d'heure plus

tôt, comment j'envisageais la première conversation que nous pourrions avoir sur ce sujet, Adrienne et moi, j'aurais répondu que j'étais décidée à l'imploration. Au lieu de cela, me voilà attaquant, jugeant, blâmant et incapable de m'arrêter en si beau chemin.

A mesure que je parle, la stupéfaction, puis l'écrasement de ma cousine augmentent. Elle s'est effondrée sur une chaise et me regarde avec des yeux éperdus. Je continue. Je raconte comment, montée chez Henriette un soir où l'on croyait que Riri allait mourir, j'avais été chercher *son père* sans savoir qui il était. Je dis nos entrevues suivantes, et que Jean, connaissant à présent M. d'As-tiel, est aussi désireux que moi d'amener un rapprochement. Adrienne ne songe pas à me demander qui m'a mise au courant; peut-être croit-elle que c'est Pierre lui-même, et j'évite, sans d'ailleurs en savoir la raison, de prononcer le nom de M^{me} Remous. J'ai pris la lettre dénonciatrice que l'on ne cherche pas à défendre. C'est la forme classique.

MADAME,

On se juge de vous. On vous bafoue. Cet enfant que l'on vous fait accueillir est le fils de Zita de May. Après lui, sans doute vous faudra-t-il recevoir la mère elle-même.

C'est bien cela, on brandit comme un épouvantail le nom de Zita..., de la créature abhorrée que Pierre a aimée... Abhorrée peut-être *parce qu'il l'aima*. C'est elle que l'on voit dans l'innocent Riri; à cause d'elle que lâchement on frappe le père, en dépit des sentiments que l'on a pu éprouver pour lui, ou plutôt à cause de ces sentiments. Je n'ai plus un doute: la lettre anonyme vient de Félicie. La dénoncer? A quoi bon et sur quelles preuves appuyer mon accusation?

Adrienne m'apprend que son mari, absent depuis le matin, ignore mon inqualifiable conduite.

Ce mot-là me déplaît. On a, dans la famille, la tête assez près du bonnet.

— Ma cousine, dis-je, en m'efforçant de parler posément, nous avons tous agi dans votre intérêt autant que dans celui de M. d'Astiel et du petit Henry. C'est moi qui ai eu l'idée de vous amener au pardon de l'offense par la pitié que vous inspirerait l'enfant malheureux, qui ne devrait pas avoir à payer pour ses parents. Puisque vous me jugez si coupable, je vous prie de m'excuser en faveur de l'intention. Mais rien n'est irréparable. Riri ne reparaîtra pas ici, et vous pourrez d'autant plus vite oublier cette scène pénible, que nous devions précisément, mon frère et moi, vous annoncer aujourd'hui notre départ. Nous vous resterons très reconnaissants de votre affectueux accueil, et, lorsque nous nous reverrons, nous éviterons, si vous le voulez bien, de revenir sur ce douloureux sujet.

Sans vouloir écouter les protestations d'Adrienne, j'ai quitté la chambre et ai couru rejoindre Jean au tennis, afin de le mettre au courant des événements. Chemin faisant, j'élaborais un projet qui me paraissait excellent; restait à obtenir les autorisations indispensables.

Dans l'émoi du premier moment, l'idylle de Rose et de mon frère était passée au second plan de mes préoccupations. Leur visible consternation, en m'entendant parler de départ, me fit comprendre que leur entente était plus complète que je ne le croyais. Aussitôt, j'ajoutai un amendement aux propositions que je voulais faire et, rappelant à Rose qu'elle m'avait exprimé le désir d'aller à Lourdes, je l'engageai, en quittant la Ville des Miracles, à venir passer quelques jours dans notre

vieille maison dont si souvent je lui ai parlé. Rose promit sans se faire prier, et le visage de mon grand frère redevint joyeux. Il n'en parla pas moins de pulvériser Félicie, mais finit par reconnaître que cette opération, fût-elle possible, ne servirait en rien les intérêts de notre cousin.

— N'empêche, dit Jean, que s'il s'agissait d'un homme, j'aurais plaisir à lui offrir une belle volée de bois vert, tout ce qu'elle mérite. Malheureusement, c'est une femme, si peu qu'il y paraisse.

Satisfaits à l'idée de se retrouver bientôt, les amoureux s'occupèrent de nouveau du sort de Riri et de Pierre.

— Il n'y a rien de perdu, affirmai-je, ce n'est qu'un retard. Notre cousine, ne voyant plus Riri, en éprouvera un regret dont elle ne pourra se défendre, et qui vaudra tous les plaidoyers. Il faut que, durant un certain temps, il y ait impossibilité pour elle de voir cet enfant, fût-ce de loin; c'est pourquoi j'emmène Riri.

— Où cela? demanda mon frère, effaré.

— Eh bien! mais, au Heurtelier! L'air de là-bas lui fera le plus grand bien, et M. d'Astiel, dans quelque temps, viendra le chercher.

— Tu es folle!

— Simonne a grandement raison! s'écria Rose. Son idée est merveilleuse. Ce pauvre petit a besoin d'un séjour à la campagne pour achever de se remettre.

— Vous êtes inimaginables, toutes les deux! Vous voilà disposant de ce gamin comme d'une poupée. Reste à savoir ce qu'en dira son père.

— S'il n'est pas un vulgaire égoïste, affirma Rose, il consentira sans une hésitation.

— Et en quoi cet enlèvement influencera-t-il les décisions de M^{me} de Heurtelier?

— Que les hommes sont lents à comprendre ! dit Rose irrévérencieusement. Simonne vient de le dire : votre cousine ne *pouvant* pas voir Riri en éprouvera plus vivement le désir.

— ... *Quod non licet...*, commença Jean.

— Ce qui n'est point permis excite le désir, interrompit Rose qui connaît ses auteurs.

DEUXIÈME PARTIE

LA NOUVELLE AUBE

I

NOSTALGIES

L'ombre envahissait l'atelier.

— J'allume? demanda Louis.

— Non. Assez travaillé aujourd'hui, tu peux partir.

— Merci, mon vieux.

Ils se sont battus côté à côté, Pierre d'Astiel et l'ouvrier. Maintenant, Louis s'est défait du tutoiement qui unissait au front tous les frères en héritage, et devant les étrangers il pense quelquefois — pas toujours — à employer un « Monsieur » protocolaire, mais dans leurs tête-à-tête, le « mon vieux » affectueusement familier réapparaît, et ce n'est point l'artiste qui s'en formalisera. Pierre fait montre d'un dédain souvent exagéré pour ce qu'il qualifie de *chinoiseries*. Et tout ce qui le gêne ou lui déplaît est facilement rangé par lui parmi ces chinoiseries négligeables — mot commode, sans signification précise, que son praticien adopte par

esprit d'imitation en lui donnant un sens plus large encore et péjoratif. Pour Louis, deviennent chinoises un défaut dans la pierre qui lui a fait louper un détail, une mesure mal prise, un outil émoussé et aussi, sur un autre plan, les criailleries de son épouse, lorsque Henriette s'avise d'être de méchante humeur.

— Alors, bonsoir, je rentre chez moi. La femme sera contente d'avoir de bonnes nouvelles du petit ! Vous avez bien fait de le laisser aller, l'air du Midi, pensez si ça va lui faire du bien, au pauv' gosse !

— Evidemment... Allons, sauve-toi, je fermerai.

— Ecoutez..., j'osais pas vous le dire, mais, depuis que Riri n'est plus là, vous avez l'air... l'air tout chose.

— Quelle idée ! M'as-tu jamais vu très gai ?

— Non, bien sûr.

— Ne dis pas de sottises et fiche le camp, ou je donne de la lumière et nous turbinons jusqu'à deux heures du matin.

L'ouvrier se sauva en riant, et Pierre d'Astiel eut un soupir excédé. Il éprouve aujourd'hui un farouche désir de solitude, le bavardage de son compagnon lui a crispé les nerfs de façon inaccoutumée.

L'artiste demeurait immobile devant l'œuvre inachevée. C'était une image de la petite sainte de Lisieux, dont le plus pauvre sanctuaire de Normandie veut avoir l'effigie.

La conception de Pierre Claudon s'écarte du conventionnel. Thérèse est généralement représentée serrant sur son cœur une gerbe de roses dont quelques-unes s'échappent. La robe aux plis droits, les pieds posés l'un près de l'autre, tout donne une

impression d'immobilité, parfois de lourdeur. Pierre, lui, a vu différemment celle qui aspirait si ardemment au Ciel qu'elle semblait à peine toucher terre : les jambes fines, sous la bure qu'un peu d'air anime, ont le mouvement moins de la marche que de l'élan. Les amples manches retombant des bras étendus lui font comme des ailes, et ses mains pleines de roses ne les retiennent pas, mais, large ouvertes, vont laisser tomber la pluie miraculeuse. Ses yeux ne se lèvent pas ; baissés, ils accueillent et comprennent les regards suppliants qui les cherchent. Le clair visage est irradié de cette joie merveilleuse, récompense des âmes ayant compris la sublime petite voie d'enfance qui n'est qu'abandon, confiance et amour.

« Je ne suis pas très certain, songeait le sculpteur en contemplant son œuvre, que cela plaira. »

De riches fromagers, devenus châtelains, offraient cette statue à l'église de leur village. Pierre évoquait ce couple somptueux et vulgaire, et, d'avance, s'irritait des critiques niaises qu'il prévoyait. « Les pompiers ! » S'ils disent un seul mot déplaisant, Pierre Claudon conservera son œuvre et leur conseillera de faire leur choix place Saint-Sulpice. L'argent ? L'artiste le méprise. C'est le tourment de sa vie qu'il faille s'en préoccuper. Si son fils n'était pas là...

Pierre se débarrassa de sa combinaison de toile blanche et quitta l'atelier. Il avait allumé une courte pipe et s'en alla droit devant lui, sur une route choisie simplement parce qu'elle le mènerait vite hors de la ville.

Certains êtres, lorsqu'ils se sentent envahis par les regrets, la nostalgie des bonheurs irréalisables, cherchent à s'évader de leur tristesse dans la distraction et le bruit. D'autres veulent la solitude

pour savourer leur mélancolie ainsi qu'un poison amer et grisant. Pierre était de ceux-là.

Un crépuscule mauve et gris noyait les horizons. Des souffles venus de la mer si proche rafraîchissaient comme une rosée. Les couleurs s'atténuait, voilées d'une gaze fluide.

Pierre allongeait le pas sans y penser. Las de sa journée de labeur, il trouvait mieux qu'un repos dans une fatigue différente. Ses poumons, avidement, aspiraient le vent chargé d'odeurs salines. Près de lui, en trombe, passaient des autos qu'il maudissait pour le trouble apporté dans la paix ambiante. Bientôt, même, il cessa de prendre garde aux bolides qui le frôlaient. Sa rêverie se faisait plus dense et plus précise. Il revivait le temps si court de ce qu'il avait cru être son bonheur.

Zita de May... Comme il l'a aimée ! Pierre n'est pas de ces coeurs qui, à l'heure des désillusions, renient leur tendresse évanouie et disent : « J'ai cru aimer, je n'aimais pas. » Qu'elle en fût digne ou non, il a été fou de cette femme...

Il a eu la noble illusion de croire qu'à force d'amour il la hausserait jusqu'à lui,... jusqu'aux siens. Elle se montrait si détachée du passé, si résolue à tout sacrifier à celui qu'elle prétendait être son premier amour ! Comment a-t-il pu se laisser prendre à ses mensonges ! Quelle naïveté fut la sienne !... Avait-elle, ne fût-ce qu'un moment, été sincère ?

Rapide a été le désenchantement.

Pierre ne peut songer sans un frisson de dégoût à leur pauvre intérieur, où une sorte de désordre moral se combinait, semblait-il, avec le désordre matériel pour créer une ambiance vite insupportable à un garçon élevé ainsi que l'avait été Pierre d'Astiel.

Il avait emmené sa femme loin de la ville où ils s'étaient connus, où il aurait été impossible d'écartier de la chanteuse des camaraderies dont son mari ne pouvait se satisfaire. Vains efforts. N'importe où ira Zita de May, des relations de même qualité viendront à elle, qui les recherchera toujours.

Après avoir tout accepté, tout promis, Zita rejetait avec violence le joug qu'on prétendait lui imposer. Les querelles se succédaient de plus en plus fréquentes. Pierre était emporté; elle, vindicative et sournoise. Lui, cependant, s'obstinait à ne pas voir le gouffre, se refusait à reconnaître qu'il ne restait de son grand amour que rancune et dégoût. Un enfant allait venir. N'amènerait-il pas un renouveau de tendresse? Ne pourrait-on essayer encore d'être heureux?... Mais Pierre était seul à se réjouir de la venue du petit être. Zita ne cachait pas sa consternation, et quand le bébé fut entre eux, il n'apporta que plus de sujets de contradiction jusqu'au jour où, excédée, la cigale, s'échappant de sa cage, abandonna enfant et mari pour retourner aux plaisirs et aux misères dont elle avait la nostalgie.

Alors, Pierre Claudon décida le retour au pays des siens. Il s'en rapprochait dans un grand besoin d'être compris, consolé, soutenu, mais sans grand espoir cependant d'obtenir le pardon d'une erreur dont il comprenait mieux l'étendue, maintenant que son cœur n'aveuglait plus sa raison.

De celle qui fut sa femme et aurait le droit encore de porter son nom, il n'a plus rien su.

Qu'était-elle devenue, où continuait-elle sa folle existence, tandis qu'il reste seul... si seul!

Désormais, cependant, sa solitude ne sera plus la même.

L'intention de M. et de M^{me} de Heurtelier, en

appelant près d'eux Jean et Simonne, ne peut faire un doute : on leur offrait la place du fils révolté. Que ce soit précisément le frère et la sœur qui aient pris à tâche de ramener au bercail l'enfant prodigue, c'est là de leur part un geste trop noblement désintéressé pour n'avoir pas touché le cœur de l'artiste.

Très vite, la mutuelle sympathie attirant Pierre et Jean l'un vers l'autre est devenue de l'affection. Affection dont Simonne a eu bientôt sa large part. Cette jeune fille à la fois audacieuse et réservée, d'une beauté dont on éprouvait la séduction avant même de s'être rendu compte que cette beauté existait — et presque parfaite dans la pureté classique des lignes, l'éclat et la douceur des yeux sombres, le velouté du teint uniformément mat, — cette jeune fille était bien faite pour charmer l'artiste. Le cousinage adopté en jouant avait, tout de suite, donné plus de familiarité à leurs rapports à tous trois.

Pierre a perdu le droit de se croire abandonné ; au moment même où il songe à son isolement, il se reproche sa mélancolie comme une ingratitudé.

La nuit se fit complète sans que le promeneur, perdu dans ses pensées, y prît garde. Les phares d'une auto, en l'éblouissant, lui en donnèrent soudain conscience. Il rebroussa chemin.

Lorsque Pierre d'Astiel pénétra dans la ville, les rues étaient éclairées. Des gens se hâtaient de rentrer chez eux ; d'autres, au contraire, sortaient pour une lente promenade dans la fraîcheur délicieuse du crépuscule. Pierre vit venir à lui Rose Durollier. Depuis son retour à Caen, le sculpteur saluait la jeune fille et son père d'un coup de chapeau qui disait si clairement : « Tenons-nous-en là, je vous prie », que M. Durollier et Rose n'avaient

tenté aucun rapprochement. Ce soir, Rose aborda son ami d'enfance avec autant d'aisance et de simplicité que si leur camaraderie de naguère n'avait jamais cessé.

— Bonsoir, Pierre ! Je suis contente de vous rencontrer... Saviez-vous que je pars demain pour le Béarn ? Simonne de Heurtelier m'a invitée à faire un séjour chez elle. Avez-vous des commissions pour votre petit Riri ?

Une émotion dont il ne fut pas le maître embua les yeux de Pierre d'Astiel. Était-ce de retrouver Rose si amicale, ou cette émotion a-t-elle une autre cause obscure ?

« Je pars demain pour le Béarn. » Elle verra Henry. Elle verra aussi Jean et sa sœur. Il envie la voyageuse.

— Simonne ne vous avait pas dit que j'étais là-bas ?

— Non ; et j'ai reçu ce matin une lettre de Jean qui n'y fait pas allusion.

— Vous devriez venir aussi, reprend la jeune fille. D'ailleurs, vos cousins comptent bien que vous irez chercher Henry..., mais pas trop vite. Je veux dire que Simonne veut garder Riri le plus long-temps possible.

Pierre sourit :

— « Mes cousins »..., c'est une parenté relative, mais qui me rend trop heureux pour que je ne la considère pas comme réelle. Si vous saviez quelle reconnaissance j'éprouve pour toutes les bontés dont on entoure mon petit garçon ! Il a, paraît-il, déjà changé de mine. Je ne puis cependant trop abuser de l'hospitalité qui lui est offerte et je ne tarderai guère à aller le reprendre.

— Eh bien ! Jean et Simonne vous feront prolonger votre séjour, voilà tout.

— Vous arrangez toutes choses au mieux, Rose ! Je vous retrouve telle...

— Oh ! je vous en prie, interrompit la jeune fille en riant, ne me dites pas que je n'ai pas changé depuis ma quinzième année !

— Au physique, sans doute..., et c'est mieux encore, soit dit sans compliment. Mais au moral...

— Au fond, je pense que le moral ne change guère.

— Ah ! grands dieux, si. Je ne suis plus du tout, moi, le Pierre que vous avez connu.

— Tant pis, dit-elle gentiment. J'ai conservé de ce Pierre-là un très bon souvenir. Enfin, avez-vous une mission à me confier ? Des objets à emporter pour Riri ? Je me mets à votre disposition.

— Vous êtes trop aimable. Dites seulement à mes cousins que ma gratitude va chaque jour en grandissant, et à mon petit bonhomme de ne pas tout à fait oublier son papa. Au revoir et bon voyage, Ma-démoiselle.

Il la quitta brusquement, repris de mauvaise humeur sans en savoir la cause, se sentant redevenir farouchement sauvage, se détestant pour cela et, au demeurant, triste à pleurer.

II

SOIR D'ÉTÉ

Cramponné à la main de Simonne, sourcils froncés, lèvres serrées, Riri s'efforce de faire bonne contenance. On lui a souvent déclaré qu'un homme ne doit avoir peur de rien. Alors il voudrait beaucoup ne pas avoir peur ! Et, de fait, le gros chien

Pastou qui le jette par terre d'un coup de patte; *Jack*, le petit Brabançon, arrivé tout droit du Select Kennel, et qui, rendu arrogant par ses nobles origines, menace toujours de lui mordre les mollets; même *Zepp*, le danois,... même les vaches en liberté dans la prairie ou traversant en cohue la basse-cour, aucune de toutes ces bêtes-là ne l'épouvante. Mais il y a pire : il y a les oies.

Lorsque le troupeau, ailes battantes et becs claquants, entoure le gamin, il se sauve à toutes jambes en poussant des cris déchirants.

Et « elles » sont là ! Si Riri ne s'enfuit pas aujourd'hui, c'est qu'il se sent protégé par la présence des grandes personnes, mais il préférerait bien être ailleurs. Va-t-on s'éterniser sur ce bord de rivière sous prétexte que l'ombre des chênes et des acacias bordant la prairie est particulièrement agréable, et que s'asseoir dans l'herbe drue est un plaisir ? Un plaisir, oui, et plus délicieux encore serait de s'y rouler sans contrainte; mais qu'en diraient les oies ? On devrait les chasser,... personne ne prend garde à leur agaçant et menaçant caquetage : cousin Jean raconte à M^{me} Rose, arrivée hier, des histoires auxquelles Riri ne comprend rien et qui paraissent beaucoup amuser la jeune fille et cousine Simonne, laquelle ne fait pas du tout attention à Riri. Il en est vexé et tire la main de cette oubliouse.

— Que veux-tu, mon chéri ? Amuse-toi,... cours.

— Mais ne te jette pas dans la rivière, recommande Rose.

— Aucune importance, déclare Jean avec un grand sérieux. J'enverrai *Zepp* le repêcher.

Riri fait la moue. Tout le monde se moque de lui. Courir ! Pour avoir le troupeau à ses trousses, merci ! Il soupire et prend le parti de s'allonger

complètement près de Simonne. Elle caresse les cheveux dorés, davantage brillants et souples depuis que la toilette de l'enfant est faite avec des soins plus raffinés que ceux qu'y pouvait apporter la bonne Henriette.

— C'est cela, dors un peu, mon petiot.

— Henry vous a tout à fait adoptée, Simonne, dit M^{me} Durollier.

— Je crois, corrigea Jean de Heurtelier, que vous renversez les rôles. Ma petite sœur, qui ne perd pas une occasion de déclarer sa volonté de rester vieille fille...

— Il n'y a plus de vieilles filles, interrompt Simonne en riant. Il y a des célibataires femmes, comme il y a des célibataires hommes.

— Soit. Donc, M^{me} de Heurtelier ici présente a fait vœu de célibat. Et par une inconséquence admirable, elle témoigne d'un instinct maternel très développé et dorlote, choie, gronde même à l'occasion cet enfant qui lui est étranger, tout cela avec une dépense de tendresse dont je suis presque jaloux !

— Il est certain, soupira Simonne en se penchant pour embrasser Riri, que le départ de mon enfant adoptif, pour parler comme Jean, me laissera un très grand vide,... si grand que je me demande pourquoi je ne le garderais pas complètement.

— Comment, pourquoi ? s'écria son frère. Tu deviens complètement absurde ! Il a un papa, ce mioche, et qui n'aura pas la moindre envie de te sacrifier ce qu'il appelle avec raison, le malheureux, sa seule raison de vivre.

— Je crois même, dit Rose, que vous le verrez arriver sous peu pour réclamer son bien. Vous ai-je dit l'avoir rencontré la veille de mon départ ? Nous nous sommes si souvent entretenus de lui durant votre séjour à Caen que je n'ai éprouvé

aucun embarras à l'aborder; je l'ai fait tout naturellement, comme si nous n'avions jamais cessé de nous voir. Quel dommage...

— Attention, interrompit Jean, désignant d'un geste le petit garçon. Si les yeux sont fermés, rien ne nous prouve que les oreilles le soient aussi... Je comprends ce que vous voulez dire : oui, c'est dommage, c'est navrant de tout sacrifier pour un pauvre mirage.

Ils se turent, suivant leurs pensées; Rose songeait à une autre signification que pouvait avoir son exclamation : « C'est dommage... » Cela deviendrait si simple de ne séparer Henry ni de son père, ni de cette exquise Simonne, si n'errait pas, de par le monde, une misérable écervelée dont nulle n'a le droit de prendre la place par elle cependant dédaignée.

Simonne se dit que bientôt elle se retrouvera seule dans la vieille maison; si tendrement qu'elle soit attachée à « son beau village », elle se rend compte que désormais les jours ici lui paraîtront moins rapides. Tout, cependant, ne sera-t-il pas comme avant?

Jean, lui, regarde le profil perdu de Rose, la nuque blonde où un peu de soleil glissant à travers les feuilles fait couler un or plus vif. Et il sourit à un espoir auquel chaque jour son cœur s'attache davantage.

En file indienne, balançant avec dignité leurs longs cols, les oies, puisque ces humains s'obstinent à leur disputer la place, s'en vont plus loin, en se racontant des choses...

Riri s'endort...

Après une journée de lourde chaleur, l'air enfin s'allégeait. Le bleu lumineux du ciel s'atténuaient; moins ardent au zénith, il se nuancait de perle au

bord d'un horizon que bornaient les coteaux. Au-delà du ruisseau, sur la prairie fauchée, le foin étendu craquait au soleil. Traîné par un vieux cheval trop assagi par les années pour s'irriter de son cliquetis métallique, le grand râteau de fer commençait à amasser l'herbe sèche. Un valet, juché sur le siège, manœuvrait le levier à intervalles réguliers, et les andains se formaient, gonflés, bruisants, pleins d'insectes inquiets, longues sauterelles semblables à des joyaux de jade et d'émail, criquets de velours brun et de satin bleu ou rose.

Pastou et *Zepp* descendirent la berge; on les entendit barboter un moment, puis ils reparurent sur l'autre bord et d'un commun accord se mirent à pourchasser les mulots et à se vautrer voluptueusement dans le foin.

— Qu'il fait bon ici, soupira Rose. Même nos plus belles journées n'ont pas l'éclat des vôtres.

— En revanche, dit Jean, le vert de vos forêts est plus profond; nos feuillages ont des teintes moins uniformes, comme nos prairies les plus grasses ne ressembleront jamais à vos herbages normands. Choses, bêtes et gens ont, chez vous, un air d'opulence que notre Béarn ne connaît pas. Comparez notre bétail aux puissantes vaches ruminant sous vos pommiers... Et vos non moins puissantes fermières, ajouta-t-il en riant, à nos nerveuses petites Béarnaises?

— Vous savez que je suis Normande, monsieur de Heurtelier?

— Eh bien! fit-il, taquin, trouvez-vous que vous ressemblez à Simonne?

— Opposition complète! Or, comme votre sœur représente très justement à vos yeux l'idéal féminin, il m'est aisé de conclure, répondit Rose; et je conclus.

- Peut-on connaître vos conclusions ?
- Quel est le contraire d'une perfection ?
- Parfois une autre perfection, Mademoiselle.
- Que les hommes sont habiles à se tirer d'un mauvais pas !
- Et les femmes adroites à nous y pousser !
- Allez vous disputer plus loin, dit Simonne. Vous allez réveiller Riri.

Prompt à saisir l'occasion du tête-à-tête que lui offrait sa sœur, peut-être à dessein, d'un bond le jeune homme fut debout.

— Venez,... sauvons-nous,... respectons le sommeil de l'innocence !

Il avait pris les mains de Rose et, la forçant à se relever, l'entraîna en courant.

— Simonne, Simonne,... ne me défendrez-vous pas ? criait M^{me} Durollier, se prêtant au jeu.

La jeune fille les regarda s'éloigner avec un sourire complice. La fièvre joyeuse avec laquelle son frère a attendu l'arrivée de Rose, aussi bien que des confidences qu'elle ne cherche pas à provoquer, ont achevé de la persuader que le cœur de son grand frère, ce cœur soi-disant si rebelle, est en train de se laisser asservir et bénit son servage, tout comme un naïf jouvenceau du romantisme.

Simonne est heureuse du bonheur qui se prépare. Cependant, une confuse mélancolie l'enveloppe qu'elle se reproche comme une preuve d'égoïsme. Va-t-elle donc s'attrister parce qu'elle ne sera plus l'unique tendresse de Jean, parce qu'une sœur, si tendrement aimée soit-elle, ne viendra plus qu'en second plan dans la vie, dans les pensées de ce Jean, qui, toujours, fut pour elle tout l'univers ?

Sur un pont rustique fait d'un large madrier, un jeune arbre encore revêtu de son écorce servant de barre d'appui, Rose et Jean traversent le cours

d'eau. Simonne les voit s'arrêter et, accoudés l'un près de l'autre, se pencher sur le ruisseau. Au fond d'un lit resserré entre des berges ravinées, un mince filet de cristal chuchote entre les cailloux. Parfois, un obstacle arrête le courant; l'eau s'amasse, formant de capricieux viviers où les goujons, les ablettes, et des truites aussi, tracent de rapides sillons d'argent.

— Avez-vous des écrevisses? demanda M^{me} Du-
rollier.

— Des écrevisses dans la Nielle! Car vous êtes sur la Nielle, Mademoiselle!

— Un joli nom... Mais pourquoi la Nielle ne serait-elle pas peuplée d'écrevisses?

— Parce qu'il arrive souvent, pendant les étés de sécheresse, que l'on ne puisse plus y trouver une goutte d'eau. Et les infortunés crustacés qui ne mourraient pas de soif seraient, un beau jour, après un simple orage grossissant les sources des coteaux, entraînés jusqu'au gave par un irrésistible torrent. Vous riez? Vous ne croyez pas aux subites violences de ce maigre ruisseau? Regardez ses bords: ne voyez-vous pas comme ils sont profondément rongés, creusés... Savez-vous que la Nielle, à peu près chaque année, inonde nos prés, ravage tel ou tel champ?

— C'est incroyable!

— Ne pensez-vous pas que l'on pourrait tirer de ceci un symbole?

— Oh! vous savez, les symboles, c'est comme l'arsenic: avec un peu d'habileté, on arrive à trouver de ce poison, paraît-il, jusque dans un pied de chaise.

— Vous êtes trop moqueuse. Je me tais.

— Non, développez, j'écoute. Mais je vous en prie, ne me parlez pas des coeurs vides et secs que

brusquement la passion dévaste,... ce sera fâcheusement banal.

— Vous voyez bien qu'il vaut mieux me taire.
- C'est cela que vous allez dire?
— Non, pas tout à fait... Cela y ressemble un peu, je l'avoue...

— Eh bien ! votre symbole est très consolant.
— Comprends pas.

— Un cœur qui, à chaque saison, après avoir été soi-disant dévasté, redeviendrait paisible, limpide, chantonnerait après avoir mugi, tout prêt à mugir encore au prochain orage... Voilà un cœur auquel je refuserais toute pitié !

— Et ce serait bien fait... Au diable les symboles ! Il faut, je le vois, pour les manier et y trouver un sujet d'éloquence, plus de subtilité que le Ciel ne m'en accorda ; ils peuvent devenir une arme à deux tranchants. Moi qui comptais sur ce rapprochement facile — et usagé, je le reconnaiss — de la violence de l'amour et des flots pour amorcer un discours qu'il faudra tout de même que vous subbissiez !...

— Oh ! protesta Rose, un discours... Un discours... vraiment ?

Elle le regardait franchement, avec une lueur un peu moqueuse au fond de ses yeux rayonnants ; son sourire raillait aussi, mais si tendrement qu'une joie triomphante souleva Jean.

Ainsi, elle l'a deviné, compris. D'une voix que l'émotion assourdissait, il prononça son nom :

— Rose !...

Elle continua de sourire un moment, sans répondre,... puis ses yeux s'embuèrent : à son tour, très bas, elle le nomma... et ils se turent. Le grand discours était résumé.

Plus tard, ils reprendront le thème « amour »

toujours le même et toujours nouveau. En cet instant, leur silence frémissant les rapproche mieux que tous les serments.

III

UNE AFFICHE

Les bras encombrés de paquets, Félicie Remous revient du marché. La cuisinière étant souffrante, M^{me} de Heurtelier a prié sa femme de charge d'aller elle-même aux provisions, et il a bien fallu s'exécuter. Mais, pour rien au monde, Félicie ne consentirait à se charger d'un sac; elle préfère tenir comme elle le peut des victuailles mal enveloppées de journaux froissés et de papier gris; sa dignité en souffre d'ailleurs à l'extrême et cherche une revanche dans une attitude plus fière que jamais. Le front défiant le ciel, la bouche à la fois dédaigneuse et sévère, Félicie allonge le pas; elle a, du reste, coutume de marcher avec la précipitation d'une personne en retard pour le dernier tramway; elle obtient ainsi l'allure désunie d'un pauvre cheval dont on prétend forcer le train.

Si pressée que Félicie paraisse, elle s'accorde cependant le loisir d'un coup d'œil aux étalages; nul tableau de maître ne saurait captiver son esprit à l'égal d'une devanture de magasin. Elle s'arrêta soudain et avec tant de brusquerie qu'une poche de mandarines, rompant l'équilibre laborieusement obtenu, s'effondra sur le trottoir. Un passant plein d'obligéance repêcha dans le ruisseau les fruits d'or qui semblaient malicieusement se hâter vers une bouche d'égout toute proche. D'autres mains cha-

ritables s'empressèrent : on voyait bien que si la pauvre femme avait tenté de se baisser, c'eût été la catastrophe complète ! Une brave ménagère essuya les fruits à son tablier et conseilla maternellement à Félicie de se procurer un filet :

— C'est cor le plus commode !

M^{me} Remous remercia à peine ; si énue, si troublée qu'elle aurait pu voir disparaître la totalité de ses achats dans les flots boueux de l'Odon mal odorant, sans en éprouver le moindre émoi.

Ce qui cause son saisissement c'est, à la porte d'un music-hall, une affiche où ses yeux par hasard ont glissé en quittant la vitrine voisine. Un nom, en lettres énormes, la sabre sous une tête rousse aux cheveux courts dressés comme des flammes : Zita de May.

Elle !

Zita, à Caen. Zita, venant défier ou relancer Pierre !

Félicie sent ses genoux fauchés et reste là, hébétée, regardant avec des yeux de folle ce portrait qui, peut-être, ne ressemble que de très loin à l'original. C'est un visage sans beauté, mais d'une grâce vulgaire capable de charmer un certain public.

M^{me} Remous reprend sa route. Ah ! elle ne songe plus aux étalages ! A vrai dire, elle ne songe à rien de précis ; un tumulte remplit son cerveau. Chaos horrifiant dont elle n'est pas encore parvenue à faire surgir une clarté en arrivant à l'hôtel de Heurtelier.

De l'office qu'elle a gagnée par l'entrée de service, la housekeeper remonte en hâte dans sa chambre, s'y enferme à double tour, comme s'il lui fallait se défendre d'on ne sait quelle poursuite. Mais elle peut tirer ses verrous : Zita de May est entrée avec elle. Son visage aigu aux yeux trop grands, à la

bouche saignante, semble la narguer. Félicie s'assied ou plutôt s'écrase sur une chaise; ses mains tremblent. A présent, un sentiment domine le désordre de ses pensées : la haine. Ses doigts se crispent comme des griffes; il serait bon de lacérer cette face insolente, de crever ces yeux moqueurs. Pendant un moment, la glaciale, la compassée M^{me} Remous « voit rouge ». Et puis, lentement, un peu de raison lui revient. Il faut agir, prévenir Pierre. Peut-être a-t-il vu, lui aussi, cette affiche qui doit être placardée un peu partout dans la ville? Que va faire le pauvre garçon? que peut-il faire? M^{me} Remous se prend à regretter le départ de Simonne et de son frère.

Jean de Heurtelier aurait pu être d'un grand secours.

La housekeeper ignore que Simonne a emmené Riri, n'ayant pas cherché à revoir le sculpteur, dans l'embarras où elle était de l'attitude à adopter pour entretenir Pierre Claudon de ses nouveaux amis. Lui reprocher d'avoir combiné sans la consulter la machination dont l'innocent petit Henry était complice, serait-ce très adroit? Félicie sait que Pierre accepte difficilement les conseils et pas du tout les reproches. N'étant pas assez certaine, malgré sa remarquable maîtrise d'elle-même, de s'en tenir absolument aux mots qu'il fallait, Félicie s'est donc tenue à l'écart. Aujourd'hui, nulle considération ne peut prévaloir contre la nécessité d'avertir l'artiste de ce qui le menace.

Sans prendre la peine de prévenir M^{me} de Heurtelier d'une absence qu'elle trouvera bien moyen d'expliquer par une nécessité ménagère, Félicie, ayant reconquis le calme nécessaire à une action efficace, quitta de nouveau l'hôtel. Ses longues jambes, plus rapides que jamais, l'eurent vite

amenée devant l'atelier. Un crissement d'acier sur la pierre lui parvint avant qu'elle eût poussé le portillon. Elle ouvrit résolument et se trouva en face de Louis qui, dans la cour, sciait un bloc. Il leva vers la visiteuse un regard sans aménité. Félicie ne lui était pas sympathique, et l'ouvrier de M. Claudon n'avait pas pour coutume de dissimuler ses impressions.

M^{me} Remous salua d'un imperceptible mouvement de menton, lancé de bas en haut, et pénétra tout de go dans l'atelier pour en ressortir aussitôt.

— M. Claudon n'est donc pas là ?

— Non, répondit laconiquement l'homme en se remettant à la besogne.

— Vous auriez pu me le dire !

— Me l'avez-vous demandé ?

— Reviendra-t-il vite ? questionna Félicie, sans paraître remarquer l'insolence de la réponse.

— Je n'en sais rien.

— Je vais l'attendre.

L'air goguenard de Louis s'accentua. Il fut tenté de laisser la housekeeper se morfondre, mais la pensée qu'elle allait rester là, près de lui, à le regarder faire et à le harceler de questions l'empêcha de pousser plus loin la plaisanterie.

— Ce sera peut-être un peu long, dit-il innocemment.

— Ah !

— Le patron est en voyage.

— En voyage ! Où est-il allé ?

— Ah ! ça, il ne m'a pas chargé de le dire !

Rongeant son frein, M^{me} Remous insista :

— Il est de toute importance que je puisse lui faire parvenir la nouvelle que je lui apportais.

Louis donna deux coups de scie, ce qui lui permit de réfléchir. Il est embarrassé, le brave garçon.

Ne prévoyant pas qu'on viendrait le demander, Pierre n'a pas laissé d'instructions pour cette occurrence. L'ouvrier trouve enfin la solution satisfaisante.

— Probable qu'à la poste on a l'adresse? Écrivez, on fera suivre votre lettre.

Comprendant qu'elle n'obtiendrait rien de plus de ce personnage rébarbatif, M^{me} Remous repartit, furieuse.

Si elle paraît foncer devant elle, ce n'est que par la force de l'habitude, car Félicie ne sait où diriger ses pas, ni ce qu'elle doit faire.

Une pensée, soudain, détend son dur visage. Si cette horrible femme pouvait s'éloigner avant le retour de Pierre, son passage à Caen serait sans importance; peut-être même son mari l'ignorera-t-il! Mais Zita quittera-t-elle la ville sans avoir fait quelque esclandre? Est-elle venue à Caen simplement au hasard d'un engagement? Comment le savoir? Qui pourrait se charger de confesser la chanteuse sans lui laisser supposer qu'on la redoute?

Charger de cette mission M. de Heurtelier, il n'y fallait pas songer. Entrer en rapports avec la donzelle serait, de sa part, une pure folie.

Prétextant une terrible rage de dents, la house-keeper ne parut pas au déjeuner. Ce motif sans poésie lui servit encore dans l'après-midi à justifier une sortie qui pourrait se prolonger : M^{me} Remous demanda la permission d'aller chez son dentiste.

Après de fiévreuses hésitations, Félicie se décidait courageusement à se rendre elle-même auprès de la chanteuse. Ce qui l'entraînait, c'était bien réellement le désir d'être utile à Pierre d'Astiel. C'était plus encore, sans qu'elle se l'avouât, le désir de voir la fatale Zita. De la part de M^{me} Remous,

toujours persuadée, en dépit de sa situation sans éclat, que la ville entière a les yeux sur elle, pénétrer dans un music-hall pour demander l'adresse d'une artiste et, de là, se rendre dans un hôtel de cinquième ordre chercher la voyante demoiselle, tout cela exige une sorte d'héroïsme.

« Chambre 23, second étage, couloir à gauche », se répète Félicie en gravissant un escalier obscur où les pieds s'accrochent dans un tapis mal tendu, usé jusqu'à la corde. Elle a lâchement espéré tout à l'heure que la boniche rencontrée dans le couloir répondrait à sa question : « M^{me} de May est sortie. » Mais non, Zita est chez elle. Le sort en est jeté.

— Entrez !

Au son de cette voix, avant même d'avoir poussé la porte, l'infortunée Félicie se sent perdre pied. Les paroles prudentes et habiles par quoi elle comptait amorcer l'entretien périlleux, elle ne les retrouve plus; l'aplomb voilé mais formidable dont M^{me} Remous a jusqu'ici toujours fait preuve l'a complètement abandonnée.

La qualité dominante de la housekeeper est le goût de l'ordre exagéré jusqu'à la manie. Un grain de poussière sur un pied de table, une imperceptible miette de pain restée dans une rainure du parquet, la font se précipiter à genoux pour réparer le désastre. Un journal oublié sur un meuble, un livre posé au hasard, l'horripilent. Il a fallu toute l'autorité de M. de Heurtelier pour l'empêcher d'imposer à chaque pièce de la maison le même aspect glacial à force de correction qu'elle a su donner à sa propre chambre. En pénétrant chez Zita de May, le premier mouvement de Félicie fut un recul horrifié.

Le lit, les chaises, la commode, la table même

disparaissaient sous des vêtements jetés pêle-mêle; du linge sali trainait sur le parquet; un chapeau coiffait la pendule et des souliers étaient posés sur la table de nuit. Au milieu de ce capharnaüm, Zita, en combinaison jonquille, paraissait juger son costume parfaitement convenable pour recevoir des visites. L'aspect de l'arrivante l'étonna visiblement.

— Vous devez vous tromper, Madame, affirma-t-elle sans attendre une question.

— Je ne crois pas.

Mme Remous retrouvait quelque hardiesse. Tant d'incurie, bien plus que tout ce qu'elle savait de Zita de May, lui donnait une impression de supériorité reconfortante.

Résignée, la jeune femme décrocha une robe suspendue à l'espagnolette de l'unique fenêtre, et, tout en l'enfilant, invita l'inconnue à s'asseoir.

Mais c'était là offre fallacieuse. La chanteuse s'en rendit compte et, sans lâcher sa robe, débarrassa une chaise en jetant par terre ce qui s'y trouvait.

— Je vous demande pardon, ce n'est pas très en ordre... quand on doit rester si peu de temps...

— Ah! fit vivement Félicie, vous devez repartir très vite?

— Dans quatre jours.

Le visage fardé, après une éclipse dans un nuage soyeux, reparaissait, ainsi qu'un cou gras et blanc; Zita agrafa sa robe et, de ses doigts bagués de pierres fausses, fit gonfler la têton fauve qui la coiffait si étrangement.

Elle n'était certes pas jolie, mais devait à la rampe faire de l'effet. Un peu impatientée de la lenteur que met cette étrangère à s'expliquer, Zita demande assez sèchement et sans recherche d'élégance :

— Qu'y a-t-il pour votre service?

M^{me} Remous brûle ses vaisseaux. Se faisant aussi hautaine que ses moyens le lui permettent, elle profère une question qui abasourdit son interlocutrice.

— Je désire savoir quel a été votre but en venant ici?

— Ici..., dans cet hôtel, vous voulez dire?

— Je veux dire : à Caen.

Il y a un silence. Les yeux de Zita, des yeux d'un noir si noir qu'ils font supposer que, sans le secours du henné, les cheveux, au lieu d'être couleur de soleil, seraient couleur de nuit, expriment la plus complète incompréhension. M^{me} Remous songe pour la première fois que Pierre a peut-être eu la suprême prudence de ne pas révéler à sa femme en quel lieu sa famille résidait. Mais cette précaution apparaît surprenante de la part d'un amoureux exalté!

Ce qui semble plus vraisemblable, c'est que cette cabotine joue en ce moment une comédie dont Félicie ne découvre pas le but, mais qu'elle veut déjouer immédiatement.

— Vous avez choisi cette ville dans l'espoir de retrouver M. d'Astiel.

— M. d'Astiel,... mon mari!... Ah! mon Dieu... Il est Caennais, mon mari,... c'est vrai!

Elle s'assied au bord du lit et rit à grands éclats.

— La ville de mon mari... Je l'avais oublié... Oh! que c'est drôle!...

Les doigts de Félicie se crispent. Elle éprouverait une joie féroce à enfoncer ses ongles dans cette gorge secouée d'un rire à la fois insolent et si cruel.

— Est-ce que tu deviens folle?

Un homme a surgi de la chambre attenante. Est-il jeune? est-il vieux? Il est difficile d'assigner un

âge à cette face tiraillée par une sorte de rictus, au teint usé, mais aux yeux clairs et spirituels.

A la vue de M^{me} Remous, les paupières du nouveau venu se froncent, la bouche esquisse une grimace indéfinissable.

Retrouvant un peu de sang-froid, Zita de May présente :

— Mon camarade Fadier, le grand comique.

Et s'adressant à lui, elle continue :

— Mon mari est ici, comprends-tu ! Ici ! Il aura vu les affiches. Hein ! Quelle secousse ! Alors, Madame est accourue, envoyée par lui, naturellement... Hein !... S'il était venu lui-même ?...

— M. d'Astié ignore que je suis ici, profère M^{me} Remous avec une telle dignité que le cabot l'admire dans un sifflement moqueur. Mais il dit gravement :

— Tu as tort de blaguer, ma petite. Tu connais mon avis ? Ça peut faire du vilain.

— Zut !

Puis, saisie d'une idée subite, Zita se fige et interroge avec une sorte d'effroi :

— Madame... Est-ce que vous seriez sa mère ?

Un flot de sang envahit le visage de Félicie. Sa mère ! Ainsi, elle a l'air d'une vieille femme ! Cette fille est idiote.

— M. d'Astié n'est pas mon fils.

— Ah ! Je vous demande pardon. Alors, poursuit-elle d'un ton agressif, qu'est-ce que vous êtes, de quel droit venez-vous me faire parler ?

— Parler, intervient le comique, tu ferais mieux de le faire, voilà l'occasion, crois-moi, ce sera moins dangereux. Si Madame est venue te trouver, c'est qu'elle est une parente de M. d'Astié... ou une amie de la famille.

Un léger baume s'étend sur la plaie d'amour.

Propre subie. Allons, si on peut la croire d'âge à avoir un fils comme Pierre, on lui trouve du moins l'air assez grande dame pour la placer dans l'aristocratie. Cela fait toujours plaisir, quand on est une M^{me} Remous. Elle acquiesce.

— Une parente, oui, c'est cela.

— Qu'est-ce que tu risques? insista le comique. Au contraire, on t'en saura gré. Allons, raconte... Faut-il que je prenne la parole, puisque je suis au courant de tout?

— Eh bien! voilà, commence Zita, hésitante. Mon camarade a peut-être raison,... je vais vous apprendre des choses... Seulement, si après ça on me fait des mistoufles...

Les relations personnelles de la housekeeper n'étant pas absolument, pour employer une expression familière, triées sur le volet, ce mot de mistoufles ne la surprend pas; d'ailleurs, en ignorerait-elle le sens, l'air inquiet de Zita le lui ferait comprendre.

— Il ne vous adviendra aucun ennui, assure M^{me} Remous à tout hasard.

Alors, la chanteuse parla. Elle parla longtemps...

IV

LE MOT QU'ILS NE DIRONT PAS...

Assis côte à côte sur un banc, à l'ombre d'un platane, Simonne et Pierre devisent amicalement.

Devant eux, Riri se roule dans l'herbe avec ses amis les chiens. Parler du petit garçon devient pour l'artiste et la jeune fille une grande ressource. Depuis plus d'une semaine, le sculpteur est l'hôte de

« sa cousine », et, peu à peu, une sorte de gêne s'est glissée entre eux. Aucun incident ne l'a fait naître, aucune parole ne l'a provoquée. Cela s'est produit lentement, comme ces buées d'abord très légères qui s'élèvent à l'horizon et arrivent à le masquer complètement. Peut-être cela ne se serait-il pas produit si leurs tête-à-tête avaient été moins fréquents ; mais sous tous les prétextes, et même sans prétexte, Jean de Heurtelier et Rose Durollier s'isolaient. Leur accord n'est plus un secret pour Simonne, plus même un secret pour Pierre d'Astiel, et il y aurait, à troubler ces fiancés de demain, non seulement de l'indiscrétion, mais de la cruauté.

Tout d'abord, ce bonheur qu'ils voient éclore a été aussi pour Simonne et le sculpteur un thème inépuisable. Et puis, d'un commun accord, ils se sont mis à l'éviter. La jeune fille se rend compte que cet amour confiant, appuyé sur mieux qu'un caprice, si passionné soit-il, cet avenir qui se prépare sur des bases solides d'estime réciproque, de conformité de goûts et d'éducation, doivent fatidiquement amener Pierre à de douloureux rapprochements.

Après de longs jours de sécheresse, un orage durant la nuit a comme rajeuni les choses. Les verdures ternies par l'été torride ont retrouvé leur fraîcheur. De jeunes roses se sont épanouies, et l'air, ce matin, a des douceurs de printemps.

La vieille maison, sous son voile de plantes grimpantes où les oiseaux s'accrochent en se querellant, a pris l'aspect riant d'une aïeule coquette et charmante encore. Les toits d'ardoises brunies se découpent sur le fond doré des coteaux au flanc desquels les chaumes alternent avec des vignobles grillés par le soleil. Plus loin, les Pyrénées, baignées de lumière, se confondent avec le ciel.

— Quel beau pays est le vôtre! dit Pierre tout à coup. Combien je vous remercie de me l'avoir fait connaître!

— Pourquoi voulez-vous le quitter si vite? répondit Simonne. Est-il vraiment indispensable que vous repartiez demain? Nous comptions vous garder près de nous au moins une quinzaine.

— Vous m'avez procuré huit jours de bonheur, c'est beaucoup.

— Oh! protesta la jeune fille, quel grand mot, le bonheur!

Elle regretta aussitôt ses paroles, en voyant le visage de l'artiste se contracter.

— Un grand mot, oui; une chose plus grande encore et qui paraît si simple à ceux qui savent l'acquérir! Pour certains, il ne peut être que relatif et fugace comme ces rêves que jamais on n'achève. Qu'un de ses rayons en passant vous réchauffe, il faut en remercier la Providence, dût-on se sentir ensuite le cœur glacé.

— Vous n'avez pas tout à fait le droit de parler ainsi, reprocha doucement Simonne. Il vous reste à chérir votre fils. Lui n'a que vous; dans la ruine d'un foyer, n'est-ce pas l'enfant le plus à plaindre?

— En vérité, non, je ne le pense pas. Il me semble que mes rancœurs, mon isolement, sont plus lourds à supporter que ne saurait l'être pour ce petit l'éloignement d'une mère dont il ne se souvient même pas.

— Riri m'a dit un jour : « Je n'ai pas de maman comme Popol et Zozo. Maman à moi est morte. »

— Oui, il le croit.

— N'est-ce pas imprudent... Pardonnez-moi, mais si, quelque jour...

— La mère prétendait revoir son enfant? acheva Pierre. Ce jour-là, j'ai peur de ce que je serais

capable de commettre. Mais non. Je ne le redoute plus. Cette femme me sait peu fortuné, elle ignore les ressources que je puis tirer de mon travail à présent qu'elle n'est plus là pour absorber, en les empoisonnant, toutes mes heures. A ceci, je dois de ne l'avoir pas vue se remettre sur ma route pour obtenir de l'argent. L'argent! si elle ne s'était pas figuré que j'en possépais, m'aurait-elle épousé? Je lui avais cependant montré la situation telle que la faisait la sévérité des miens; sans doute a-t-elle pensé que cette sévérité flétrirait devant le fait accompli. Ah! je vous en prie, ne parlons plus de cette malheureuse!... Mais que me sert de n'en point parler,... poursuivit-il avec une soudaine violence. Cela ne l'empêche pas d'être et de m'avoir pris ma part de joie.

— Riri! appela la jeune fille.

Le petit accourut, ébouriffé, rouge, grisé de grand air et de jeu.

— Comme te voilà fait! gronda Simonne.

Avec des gestes maternels elle lissait la petite tête échevelée, réparait le désordre que ses camarades à quatre pattes avaient mis dans les vêtements du gamin. Pierre regardait son fils et regardait la jeune fille.

— Quelle maman attentive et charmante vous saurez être, dit-il avec une émotion dont il n'était pas maître.

Très vite, trop vite peut-être, Simonne affirma :

— Je ne me marierai jamais!

Et, le visage empourpré, elle acheva en hâte :

— Mon frère vous dira que j'ai toujours déclaré ma volonté de mourir vieille fille.

— Quelle folie! Vous n'en avez pas le droit.

— Ah! par exemple! je voudrais bien savoir pourquoi?

Il ne répondit pas. Il songeait : « Parce qu'avec vous un homme posséderait toute la somme de félicité que l'on puisse espérer en ce monde ; parce qu'un autre, quelque jour, vous aimera, qui aura le droit de vous le dire et qu'il faudra, alors, en avoir pitié ! »

— Papa ! s'écria Riri en échappant à sa grande amie pour sauter au cou de Pierre, je ne veux pas qu'on s'en aille jamais ; on restera ici, avec cousine Simonne, toujours, toujours...

— Et ta bonne « maman Henriette », et Zozo, et Popol ?

— Oh ! ben, fit le petit, ils viendront nous voir.

— Mais tu l'aimes bien, Henriette ? appuya Simonne, qu'inquiétait cette apparente ingratitudo.

— Oh ! oui, et Popol aussi, et Zozo... Seulement...

— Seulement quoi ?

— J'aime mieux papa et cousine Simonne !...

Sans quitter les bras de son père, il se pencha, jeta ses mains au cou de la jeune fille, et, la tirant à lui de toutes ses forces, le petit ordonna, péremptoire :

— Papa ! Faut embrasser cousine Simonne.

Ils se dégagèrent en riant, mais leurs yeux se fuyaient.

La cloche annonçant le déjeuner rompit le mauvais charme.

— Rapprochons-nous de la maison, dit M^{me} de Heurtelier. Jean et Rose sont peut-être déjà revenus de leur promenade.

— Lorsque votre frère sera marié, demanda l'artiste, n'irez-vous pas habiter Paris ?

— Certainement non. Je resterai ici, du moins la plus grande partie de l'année.

— Seule ?

— La solitude ne me fait pas peur.

— Peut-être, en effet, est-elle une précieuse chose, lorsque trop de fantômes et de regrets ne la peuplent pas.

— Rose et Jean viendront passer ici une partie de l'été. Il faudra venir aussi, et me ramener chaque année mon petit Riri.

— Ah! soupira le jeune homme, les projets!... Je me les interdis. C'est un jeu dangereux pour les malchanceux de mon espèce.

V

LE POIDS DU SILENCE

Jamais l'hôtel de Heurtelier n'a paru aussi sombre et aussi sévère que depuis le départ de Simonne et de Jean.

Les vieux époux évitent toute allusion à leur peine inconsolée qui vient d'être si cruellement ravivée. Ils parlent rarement de leurs jeunes cousins; de Riri, pas un mot. Cependant, l'image du pauvre petit souffreteux que ses gâteries épanouissaient hante Adrienne. Que devient-il? Si dévouée que soit la femme à qui on l'a confié, tant de négligences doivent être commises! Lorsque l'inquiétude de M^{me} de Heurtelier prend l'acuité d'un remords, elle s'en défend comme d'une faiblesse, se répète que la dignité de parents offensés comme ils l'ont été les constraint à se montrer inexorables. Ce qui n'empêche pas la vieille dame, lorsqu'elle se croit certaine de n'être pas surprise, de se glisser dans la chambre de Simonne. Là, dissimulée par les rideaux de mousseline, M^{me} de Heurtelier fouille du regard le logis d'Henriette.

Elle y voit un petit garçon et une petite fille aux bonnes joues rouges, gonflées sur ces pommettes saillantes qui trahissent si bien une origine populaire; mais le fin visage aux yeux trop grands reste toujours invisible. Pierre a-t-il repris son enfant? Mon Dieu! mais un homme est incapable de soigner un bébé! Et ce n'est que cela, un pauvre bébé sans maman...

« Après tout, que m'importe », se dit M^{me} de Heurtelier avec une cruauté qu'elle voudrait croire sincère.

Ce jour-là ce ne fut pas Adrienne, mais sa dame de compagnie qui vint se mettre aux aguets en face du pignon jaune.

Félicie était revenue l'avant-veille de son entrevue avec Zita de May, dans un état de trouble si grand, que la séance chez le dentiste imaginée comme prétexte à sa sortie, pour si douloureuse qu'elle eût pris soin de la prétendre, suffisait mal à expliquer tant de nervosité.

C'est à cette nervosité qui ne s'apaise point que M^{me} Remous obéit en se faufilant dans la chambre de Simonne.

Bien qu'il fasse jour encore, le fond de l'étroit logis était déjà obscur; Henriette a allumé une lampe; ainsi, la housekeeper peut-elle distinguer Popol et Zozo sagement occupés à découper les images d'un catalogue et leur mère vaquant aux préparatifs du dîner.

Au juste, qu'espère Félicie? Que cherche-t-elle? Quel sentiment l'amène là, précisément ce soir?

Ce qui la guide? Son instinct.

Ce qu'elle verra tout à l'heure va lui dicter non ce qu'elle *devrait* faire, mais ce qu'elle fera. M^{me} Remous l'ignore...

Un heurt à la porte. Henriette ouvre en hâte.

Des exclamations joyeuses parviennent à l'espionne attentive.

Zozo et Popol ont abandonné leurs images. Il y a des cris, des rires, et Pierre d'Astiel s'avance dans la pièce, portant une valise et suivi de son fils.

Henriette s'émerveille de la bonne mine d'Henry.

— N'est-ce pas, dit Pierre, il est transformé, notre gars ! L'air du Béarn lui réussit,

— Vous, Monsieur, vous avez la figure tirée ; le voyage, ça fatigue toujours.

— Cousine Simonne, raconte le petit, a fait ceci. Cousine Simonne a fait cela... Cousine Simonne...

— Je crains, ma pauvre Henriette, que M^{me} de Heurtelier n'ait beaucoup gâté cet enfant.

— Elle a joliment bien fait, approuve la brave femme.

— On retournera là-bas, affirme le gamin, et puis on y restera, et puis...

— Ne bavarde pas tant, et laisse Henriette te retirer ton manteau.

— C'était cousine Simonne qui me déshabillaif... Je l'aime, moi, et elle aussi aime Riri, et papa aussi il aime cousine Simonne et cousin Jean. Et...

Félicie n'en écoute pas davantage. Comme une ombre se dissout, elle disparaît.

Maintenant, oh ! maintenant, M^{me} Remous n'a plus la moindre hésitation.

Qui pourrait voir le rictus de ses lèvres minces, son regard haineux, se demanderait à quelle cruauté cette femme est résolue.

« Nous partons dans trois jours », a dit Zita de May. Cependant, dès le lendemain, la tête rousse avait disparu des affiches.

Un enrouement subit, qu'un bienveillant méde-

cin consentit à déclarer très grave et exigeant un repos absolu, a facilité à la chanteuse la résiliation de son engagement.

Personne n'a pris garde à ce nom si vite effacé. Personne, du moins parmi ceux qui n'ignorent pas le douloureux roman de Pierre d'Astiel.

Et ni Raoul, ni Adrienne ne sauront rien du passage de Zita. Quant à l'artiste, muré dans sa solitude, il risquait moins encore d'en être informé.

Dès son retour, Pierre s'est plongé dans le travail avec une sorte de fougue qu'il reconnaît. Il a eu cette même fièvre naguère, lorsque, devant sa vie brisée, il avait voulu s'étourdir.

De nouveau, le voici se débattant parmi des ruines. La pensée d'avoir gâché son existence, de s'être, par sa folie, fermé l'avenir, jamais il n'en a souffert comme il en souffre maintenant que le bonheur qu'il ne peut atteindre a revêtu un visage de jeune fille.

Simonne! Comment ne l'aimerait-il pas, celle qui vint au paria avec des mots de douceur! Celle dont le cœur a si tendrement adopté l'enfant sans mère! Moins belle, il l'aimerait encore pour sa bonté.

« Pourquoi l'ai-je connue? » se répète le malheureux.

Il se promet de ne plus la revoir; et, cependant, illogique et lâche comme sait l'être un amoureux, Pierre a noué avec la jeune fille une correspondance dont Riri, après en avoir été la raison, n'a plus été bientôt que le prétexte.

Simonne répondait vite, longuement, amicalement. Il lui écrit : « Vos lettres sont la grande douceur de ma vie solitaire. » Comment lui refuserait-elle cette consolation, elle qui le plaint si profondément?

Parfois, cependant, la jeune fille doute de bien agir. Elle n'eût pas été femme, si le trouble de l'artiste lui avait échappé. Mais rien ne peut la froisser ou l'inquiéter dans les lettres de Pierre d'Astiel. Une amitié confiante, une respectueuse camaraderie, en vérité, personne n'y pourrait voir autre chose. Jean et même Rose sont au courant de ce commerce épistolaire; Pierre le sait.

Et puis, un jour, Simonne a dit: « Je suis seule. Les fiancés m'ont quittée. » Alors, inconsciemment, le ton de l'artiste n'a plus été tout à fait le même. Toujours résolu à taire le sentiment qui transforme sa vie, il le laisse transpercer. Simonne feint de ne rien comprendre. Seulement, afin qu'il ait un peu moins de peine, elle affirme à tout propos sa volonté de vieillir solitaire dans la chère maison. Ainsi veut-elle lui épargner du moins la crainte de voir un jour celle qu'il aime et ne peut faire sienne appartenir à un autre.

Depuis que Pierre Claudon, paraissant braver les siens, était venu s'installer à Caen, M^{me} Remous, qui tenait à sa situation chez les Heurtelier, ne voyait que très rarement et furtivement le fils adoptif en disgrâce. Elle ne retirait, d'ailleurs, qu'amer-tume de ces entrevues.

Si à l'époque où, à défaut de beauté, Félicie possédait encore un peu de jeunesse, l'artiste n'a jamais daigné soupçonner les sentiments de la pauvre dame de compagnie, ce n'est pas aujourd'hui qu'il imaginerait de s'en inquiéter. D'ailleurs, n'étant pas une sotte, M^{me} Remous doit s'avouer que, si dure qu'elle soit pour son cœur, cette indifférence, après l'avoir peut-être sauvée jadis d'une imprudence, lui épargne à présent le ridicule.

En quittant la chanteuse et le comique Fadier, après son audacieuse démarche auprès de Zita, Fé-

licie, hors d'elle, ne savait plus cataloguer ses sentiments et ses impressions. Elle ne comprenait bien qu'une chose : il fallait voir Pierre le plus vite possible pour lui dire...

Mais voici qu'elle l'avait revu de loin, dans la chambre d'Henriette à qui il ramenait Henry.

Elle a su d'où tous deux revenaient. Elle a entendu le petit parler de « *cousine Simonne* »...

Et M^{me} Remous n'est pas retournée à l'atelier.

Les semaines passent, lentes et mornes.

Les épaules de Raoul de Heurtelier se voûtent.

La pâleur d'Adrienne augmente, et le visage de plus en plus terreux de la housekeeper, ses yeux profondément cernés, lui font un masque effrayant que M^{me} de Heurtelier, malgré son absorbant chagrin, finit par remarquer. Elle questionne avec bonté, conseille de voir un médecin. Mais non, Félicie affirme se porter à merveille. On sait bien qu'elle n'a jamais eu très bonne mine ! Un peu de fatigue causée sans doute par les grandes chaleurs...

Sur le cœur aimant de Simonne, sur le cœur dououreux de Pierre, le silence nécessaire est lourd.

Mais au cœur jaloux et haineux de Félicie, un silence autrement terrible, chaque jour, à chaque heure, se fait plus écrasant.

VI

DEVOIR

MON CHER PIERRE,

Je me suis installée pour répondre à votre lettre, arrivée hier, sur la chère vieille terrasse qui vous plaisait tant et vous plairait davantage encore, à présent que le soleil, cessant d'être aussi brûlant,

permet aux roses de s'épanouir sans les flétrir dès leur premier matin; la façade de la maison est drapée de pourpre et de safran, avec des bouquets d'une éclatante blancheur de porcelaine. Lorsque vous reviendrez nous voir, il faudra choisir ce moment délicieux où l'été moins ardent n'a pas encore la mélancolie de l'automne. Puisque vous maniez le pinceau comme le ciseau, vous trouverez ici des paysages charmants à traiter. Mais, monsieur mon cousin, nous vous reverrons avant votre retour au Heurtelier, du moins cela dépend de vous, et voilà pourquoi je mets à vous répondre tant de hâte.

Le mariage de Jean aura lieu à Paris, décidément. Vous savez que c'est là que mon frère a pu rejoindre M. Durollier, pour faire sa demande à l'avance agréée. Rose et son père sont auprès d'une vieille grand'mère qui prétend à la fois assister au mariage de sa petite-fille et ne pas voyager, fût-ce pour le si court trajet qui sépare Paris de votre Normandie. Trois semaines à peine nous éloignent encore du grand événement. Mon frère est si bien absorbé par tous les préparatifs qu'exige une entrée en ménage, si absorbé, surtout, par sa délicieuse fiancée, qu'il ne m'écrira plus qu'en style petit nègre et vous prie de l'excuser s'il me charge de vous transmettre sa pressante invitation. Car il tient *absolument* à vous avoir parmi nous ce jour-là. Il en profitera pour vous présenter à des amis qui peuvent vous être très utiles. Oh! ne me dites pas que vous êtes sans ambition, pensez à votre fils; à cause de lui, il faut, comme on dit, soigner votre succès. Vous n'avez aucune raison de vous abstenir, nos cousins de Heurtelier ne viendront pas.

Vous savez l'adresse de Jean? Envoyez-moi chez lui votre réponse, car je vais aller le rejoindre sous très peu de jours.

Donc, à bientôt, n'est-ce pas, mon cousin Pierre? Embrassez pour moi notre petit Henry, et croyez à l'amitié de votre cousine.

SIMONNE.

« Notre petit Henry. » Ce mot, la jeune fille l'a écrit sans mesurer la portée que lui donnerait le cœur de l'isolé. Mon Dieu! quelles visions d'impos-

sibles joies il fait naître ! La tête dans ses mains, les yeux clos, Pierre s'abandonne au rêve qui l'entraîne loin de la terrible, de l'inexorable réalité.

L'artiste est seul dans l'atelier dont la porte est grande ouverte.

Pour relire à loisir la lettre de Simonne, pour y songer mieux, Pierre Claudon a éloigné son ouvrier.

La lumière, atténuée par le soir qui approche, idéalise davantage un visage de femme encore inachevé. Les épaules, un bras nu commencent à surgir d'une souple draperie.

Laissant retomber ses mains, Pierre contemple son œuvre. Ainsi qu'au gré du vent chassant de lourds nuages un paysage apparaît tour à tour illuminé de soleil ou baigné d'ombre, ainsi les yeux de M. d'Astiel, tour à tour, s'éclairent ou s'assombrissent aux reflets des images qui traversent sa sonnerie.

Louis, en s'en allant, a laissé entre-bâillé le portillon de la palissade. Quelqu'un s'est arrêté.

La main posée sur le loquet, Félicie Remous hésite.

Elle est venue là d'un élan, poussée, lui semblait-il, par une force étrangère à sa volonté. Que prétend-elle y faire, quels mots prononcera-t-elle ? En vérité, Félicie l'ignore encore. Mais elle ne peut plus supporter le combat qui se livre en elle. Revoir Pierre lui donnera peut-être le courage de tout révéler, ou... qui sait ? de se taire encore.

Sans que le sculpteur eût entendu son pas, M^{me} Remous est entrée. La voici au seuil de l'atelier, et seulement alors Pierre s'aperçoit de sa présence :

— Vous, ma bonne Félicie !

Il va vers elle, s'efforçant de mettre de la cordialité dans son accueil. Le dur regard de la

housekeeper s'est fait plus dur encore. « Ma bonne Félicie. » Cette appellation à la fois distante et familière la cingle comme un soufflet.

— Voilà des siècles que vous n'étiez venue.

Et, inquiet tout à coup, M. d'Astiel s'informe de sa tante.

Non, personne n'est souffrant. M^{me} Remous passait là, par hasard. Elle ment avec la tranquille assurance que donne une longue habitude. Tout en parlant, elle scrute les traits ravagés de l'artiste, et le peu de pitié dont son cœur est capable s'émeut. Le seul sentiment parfaitement sincère, la seule tendresse que cette énigmatique créature ait jamais éprouvés, Pierre les a inspirés.

M^{me} Remous s'avance d'une allure brusquement résolue.

— Asseyez-vous, dit Pierre.

Il indique à sa visiteuse l'escabeille qu'il a quittée, devant la statue ébauchée.

— Qu'est-ce que cela? demande Félicie.

— Ange, sylphe ou démon, je ne sais pas encore, répond l'artiste.

Mais M^{me} Remous ne sourit pas. Elle regarde la fine tête aux cheveux ondés, l'ovale pur, le petit menton volontaire. Elle prononce comme malgré elle un nom :

— M^{me} de Heurtelier!

— Simonne, oui. La trouvez-vous vraiment très ressemblante?

Il a cru ne trahir que l'intérêt de l'artiste pour son œuvre. Félicie ne s'y trompe pas. Méchamment, elle interroge :

— Une commande?

— Non, répond-il, un souvenir.

— Très vivant, je crois!

Quelque chose dans le ton de cette femme de-

vrait mettre Pierre en garde. Mais pourquoi aurait-il de la défiance envers M^{me} Remous, qui lui a toujours affirmé son dévouement? Il sourit sans se défendre.

Un silence se fait. D'un effort qui la pâlit davantage, Félicie maintient son masque inexpressif. Elle attend. M. d'Astiel va-t-il lui parler de son séjour chez ses cousins? S'il lui témoignait seulement un peu de confiance, un peu d'amitié, qui sait... qui sait...

Mais Pierre se tait, et M^{me} Remous a l'impression blessante que sa présence est impatiemment supportée.

Elle a un extraordinaire petit rire où frémit de la douleur et aussi comme une menace.

— Alors... je vous quitte, monsieur Claudon, je vois que vous allez bien,... que tout va bien...

Elle s'en va, l'âme bourrelée, se répétant, rageuse :

« Il n'a même pas remarqué ma figure ravagée, pas même demandé de mes nouvelles! Il se soucie de moi comme de sa première pantoufle!... S'il savait! S'il savait!... Tant pis pour lui!... »

Resté seul, Pierre d'Astiel reprend la lettre de Simonne.

La revoir bientôt, est-ce possible! Rien ne lui interdit cette joie. Rien? Si, sa conscience.

Une amie, une sœur d'élection : le beau, le fragile mensonge! Pour qu'il se prolonge, à la fois bienfaisant et cruel, Pierre doit s'écartier du chemin de la jeune fille. Se retrouver près d'elle et se taire encore, le pourrait-il? Déjà, certaines de ses lettres, lorsqu'il les a relues, l'ont effrayé, et il les a détruites.

Qui donc a dit : « Le difficile n'est pas de faire son devoir, mais de le connaître? » Il est bien

rare, au contraire, qu'il masque son sévère visage lorsque loyalement nous l'interrogeons. Et si le doute existait encore, la voix d'un saint nous conseille : « Allez vers ce qui coûtera le plus. »

Non, nulle hésitation ne saurait venir à l'artiste sur le chemin qu'il lui faut choisir pour demeurer un honnête homme.

Ne s'était-il pas promis déjà de ne plus revoir Simonne? Allons, il va s'excuser, d'abord. Puis, peu à peu, il espacera ses lettres; car il ne marchendra pas avec sa conscience.

Jamais il ne reverra la terrasse de la chère vieille maison « drapée de pourpre et de safran, avec des bouquets d'une éclatante blancheur de porcelaine,... lorsque les rosiers fleurissent à loisir, en ce moment délicieux où l'été moins ardent n'a pas encore la mélancolie de l'automne ».

VII

L'AME EN PEINE

M^{me} Givrande évitait avec soin toute occasion de se retrouver avec l'abbé Virieux. Malgré ses idées étriquées, son esprit mesquin, la vieille fille n'était point une sotte, et certaines phrases décochées par le vicaire « Saint-Jean-Bouche-d'Or », comme on le surnommait, sur la nécessité de l'indulgence envers le prochain, l'avaient touchée, sinon convertie à plus de miséricorde. Lorsqu'elle l'apercevait dans la rue, il était assez aisé à Germaine Givrande de traverser la chaussée ou d'entrer dans un magasin en feignant de n'avoir pas vu le prêtre. A l'église même, s'il fallait absolument passer près de l'abbé, elle se con-

tentait d'un raide salut avec un sourire à lèvres pincées qui causait à l'ironique abbé une secrète jubilation. Il ne fut pas peu surpris, ce soir-là, au moment où il sortait de Saint-Pierre, de la voir traverser tout droit la place pour venir à lui. Il pensa d'abord que, dans le jour tombant, elle ne l'avait pas reconnu, et s'amusait déjà de l'embarras de son ennemie lorsqu'elle constaterait son erreur, mais c'était bien vers l'abbé Virieux que se hâtait Germaine.

L'automne est venu, particulièrement maussade et froid, précurseur fâcheux d'un dur hiver. M^{me} Givrande a orné sa lévite noire d'un col pèlerine en chèvre de Mongolie, et son maigre visage en émerge sans en être embelli.

— Monsieur l'abbé, je vous demande pardon de vous arrêter... Vous allez toujours bien, Monsieur l'abbé?

— Je vous remercie, Mademoiselle. Et vous-même êtes en bonne santé?

— Oui, oui... Je viens de chez M^{me} de Heurtelier.

— Ah! Voilà bien des jours que je ne l'ai vue!

— Elle voudrait que vous alliez là-bas dès demain.

— Quelqu'un, chez elle, serait-il souffrant?

— Comment, vous ne savez pas? M^{me} Remous est très malade.

— Je l'ignorais. Est-ce elle qui désire me voir?

— Oh! pas du tout! Je veux dire que M^{me} de Heurtelier, inquiète, serait heureuse que sa dame de compagnie accueillît les secours de la religion.

— En est-elle à ce point?

Le menton aigu se redressa de plusieurs degrés au-dessus de la mongolie. D'une voix plutôt sévère, on rappela à cet abbé, qui ne devrait pas l'oublier, qu'il importe de ne point attendre le dernier soupir

d'un malade pour lui conseiller l'aveu de ses fautes. Renonçant à se défendre en précisant mieux sa pensée, le vicaire demanda seulement ce qu'avait M^{me} Remous.

— Si on le savait, cela serait moins inquiétant.

— Mais le médecin, que dit-il?

— Il n'y comprend absolument rien. Depuis long-temps M^{me} de Heurtelier se tourmentait du changement de sa précieuse Félicie. Mais celle-ci affirmait ne point souffrir. Et puis, peu à peu, elle a perdu tout appétit, s'est affaiblie au point qu'un beau jour elle n'a pu quitter son lit. Et elle reste là, tantôt pâle comme une morte, tantôt rouge de fièvre, elle répond poliment quand on lui parle, mais juste les mots nécessaires et avec un grand effort. Aujourd'hui, son état paraissant empirer, Adrienne de Heurtelier m'a priée de vous en prévenir. Elle juge que vous serez mieux qualifié que quiconque pour faire accepter à la pauvre malade les consolations divines. A vrai dire, M^{me} Remous ne fréquentait guère, peut-être pas du tout les sacrements; je sais que mon amie s'en affligeait. Enfin, chacun doit agir selon sa conscience, n'est-ce pas vrai?

— Sans doute.

— Néanmoins, lorsque l'existence paraît menacée, ce serait un crime de ne pas tenter d'arracher une créature des griffes de Satan.

— Un très grand crime, Mademoiselle. J'irai demain voir M^{me} Remous.

Il le sait, l'abbé Saint-Jean-Bouche-d'Or, que la femme de charge des Heurtelier n'est pas très catholique, et Félicie ne lui a jamais été très sympathique; mais ceci n'importe guère et il ne déplait point à l'apôtre qui est en lui de s'attaquer à une conversion peut-être difficile. Cet homme un peu brusque, prêt à batailler contre les ennemis de sa

foi comme il a bataillé contre le Boche, sans peur ni merci, sait trouver en lui des trésors de douceur et d'indulgence quand il s'agit de gagner une âme, de consoler un cœur en détresse. Adrienne de Heurtelier, qui le connaît bien, a choisi sans hésiter l'abbé Virieux et a eu raison.

Il se présenta dans la matinée du lendemain à l'hôtel de Heurtelier, et Adrienne, un peu tremblante, le mena tout droit chez Félicie.

— Ma bonne Félicie, M^{me} Givrande, en me quittant hier, a rencontré M. l'abbé Virieux et lui a dit que vous étiez souffrante; le voici qui vient aimablement s'informer de vos nouvelles, j'ai pensé vous faire plaisir en vous l'amenant.

M^{me} Remous ne bougea pas. Ses yeux parurent s'agrandir encore et exprimèrent une telle angoisse que le prêtre en eut pitié.

— Eh bien! fit-il gaiement, ça ne va donc pas, madame Remous? Vous qui êtes bâtie à chaux et à sable, vous vous permettez d'être malade? Voilà un mauvais tour à jouer à M^{me} de Heurtelier qui, sans vous, est toute désemparée. Il faut chasser la maladie, madame Remous, et plus vite que ça... Avec quels remèdes vous empoisonne-t-on?

— Allons, allons, monsieur l'abbé, dit Adrienne, se mettant à l'unisson, on sait que vous n'aimez pas les médecins.

— Je les supporterais volontiers si les pharmaciens n'existaient pas, mais ces deux corporations-là réunies constituent, à mon avis, un danger public.

— Que vous êtes paradoxal! Rassurez-vous pour Félicie : elle n'est condamnée qu'à d'inoffensifs reconstituant, quelques piqûres, et encore les a-t-on interrompues. Le docteur attend... il veut voir venir.

— Parfait! Laissez agir la bonne nature. Ce

qu'il verra venir, votre docteur, s'il ne se met pas en travers, c'est la guérison.

Félicie n'avait pas prononcé une parole. Son regard, toujours épouvanté, ne quittait pas l'abbé. Elle dit soudain :

— Non !

Et comme M^{me} de Heurtelier et le prêtre ne semblaient pas comprendre, elle reprit :

— Non. Ce n'est pas la guérison qui viendra. Et cela vaut mieux...

— Ah ! mais ! Ah ! mais ! Vous n'allez pas, pour compliquer la tâche de votre esculape, faire de la neurasthénie ? Serait-ce le moral qui n'irait pas ? En ce cas, tout dépend de vous.

M^{me} Remous secoua lentement la tête.

Sans paraître remarquer cette muette dénégation, l'abbé déclara qu'il fallait distraire la malade sans la fatiguer.

— De très courtes visites. Et je donne l'exemple en abrégeant celle-ci. Je reviendrai, si vous m'y autorisez, madame Remous, un de ces jours, et j'espére vous voir debout.

— Comment la trouvez-vous ? demanda M^{me} de Heurtelier lorsque l'abbé et elle eurent quitté la chambre.

— Je ne crois pas à un péril immédiat, mais une typhoïde carabinée ou une bonne petite vérole noire m'inquiéterait moins pour votre Félicie que ce qu'elle a.

— Qu'a-t-elle, à votre avis ?

— Rien, justement. Au revoir, Madame. Je repasserai, et maintenant que je connais le chemin, je monterai sans vous chez M^{me} Remous, si vous le permettez.

Dès le surlendemain, Félicie vit reparaître l'abbé.

Cette fois, elle ne sembla pas effrayée; à peine ennuée.

A voix presque basse, car elle allait s'affaiblissant, Félicie répondit aux questions de son visiteur. Il ne parla d'abord que de l'état physique de la malade. Puis, peu à peu, il en vint à faire allusion aux peines secrètes, plus terribles à supporter qu'une souffrance corporelle, et que l'on n'allège qu'en les confiant.

Félicie encore demeura murée dans son mystère.

Et chaque jour, l'abbé Virieux retourna voir la dame de compagnie. Elle avait pour lui presque un sourire, ne protestait pas contre ce qu'il était enfin arrivé à lui faire entendre: la nécessité pour elle de se préoccuper de son âme, à quoi il ne paraissait pas qu'elle eût jamais beaucoup songé. Il lui disait qu'une vie laborieuse comme la sienne est un excellent chemin pour gagner le ciel, lorsqu'on y mêle la pensée divine par quoi les plus humbles besognes sont ennoblies. Félicie écoutait avec attention; parfois une confuse émotion adoucissant son visage donnait à l'abbé l'espoir d'avoir touché ce cœur. Mais M^{me} Remous se taisait toujours; l'on eût dit même que ses lèvres, devenues minces comme une lame, se contractaient davantage comme pour retenir des mots prêts à s'échapper.

Le prêtre s'est penché sur trop de consciences torturées pour ne pas soupçonner qu'un remords tourmente cette femme. Voyant le danger grandir, il y fait enfin allusion. Il évoque la souffrance qui doit être celle des malheureux partis sans réparer un tort causé par eux, sans avoir dit les mots dont peut-être le salut, le bonheur d'autrui dépendaient, ces mots que la mort pour toujours a scellés avec eux dans la tombe.

Brusquement soulevée, sa main décharnée agrippée au bras de l'abbé, Félicie gémit :

— Comment savez-vous... Comment?...

Et elle rétombe, secouée de sanglots convulsifs. C'est fini. Sa résistance est vaincue.

VIII

PARDONNEZ-NOUS NOS OFFENSES
COMME NOUS PARDONNONS...

— Entrez! Ah! Monsieur l'abbé, je ne vous tends pas la main!

Pierre Claudon sourit en montrant ses paumes poudreuses.

— Vous voilà en plein travail, dit l'abbé Virieux.

Le sculpteur n'est pas autrement surpris de voir le vicaire. Il suppose qu'il vient le trouver pour une commande de statue, bien que sa façon très personnelle de représenter les bienheureux déroute souvent les idées traditionalistes de certaines gens.

— Vous êtes seul? demande le prêtre.

— Est-ce Louis que vous désiriez rencontrer, Monsieur l'abbé? Nous avons été hier poser une statue de la Douleur sur la tombe d'un brave homme que sa veuve aura peut-être oublié dans six mois... Enfin, grâce à moi, il restera toujours une femme éplorée à cause de lui; les cœurs en pierre — je ne dis pas les cœurs de pierre — ne sont pas volages. Quelques détails restaient à terminer sur place, j'ai envoyé mon ouvrier. Désirez-vous qu'il se rende chez vous demain?

— Mais non, mais non, son éloignement m'arrange fort, au contraire; je tenais simplement à m'assurer que nous ne serions pas dérangés.

L'air préoccupé de son visiteur frappa soudain l'artiste et l'alarmea :

— Est-ce si grave?

— Très grave.

— Mon Dieu! Ma tante...

— Non, non, il ne s'agit ni d'elle ni de votre oncle. Saviez-vous...

Le prêtre s'arrêta; il venait d'apercevoir la statue, à présent presque achevée, de Simonne.

Seule, la draperie conservait l'imprécision de l'ébauche.

— M^{me} de Heurtelier?

— Vous la reconnaissiez, Monsieur l'abbé?

— Elle est vivante!

Il contempla longuement le pur visage, puis demanda :

— Avez-vous fait ceci de mémoire?

— Mais oui.

Le prêtre eut un énigmatique sourire qui déplut à Pierre. Il se hâta d'offrir à son visiteur un siège qu'il plaça de façon que l'abbé tournât le dos à la statue.

— Qu'aviez-vous à me communiquer, Monsieur le vicaire?

— Savez-vous que M^{me} Remous est malade?

— Qui me l'aurait appris, je ne vois personne. Félicie malade! très sérieusement?

— Je la crois mourante.

— Ah! mon Dieu,... pauvre femme! Et c'est elle qui vous envoie me prévenir?

— C'est elle, en effet, qui m'envoie vers vous, pour obtenir votre pardon.

— Je ne comprends pas... Qu'ai-je à lui pardonner? Elle m'a toujours été très dévouée; si elle l'avait pu, elle aurait plaidé ma cause... Mais vous

n'étiez pas à Caen en ce temps-là, et vous ignorez peut-être...

— Je n'ignore rien du drame de votre existence... Monsieur, j'ai à vous faire un récit pénible et bien douloureux. Je vous supplie de l'écouter avec bonté, avec miséricorde et, s'il vous plaît, sans l'interrompre, quelle que soit votre émotion.

— Je vous le promets.

— N'oubliez pas que je l'ai recueilli des lèvres d'une agonisante... Elle agonisait doublement, la pauvre femme, durant ces aveux. Ensuite, un grand calme a paru se faire en elle. Dieu lui accordera-t-il des jours de grâce? Je suis persuadé qu'elle ne le désire pas, et vous comprendrez pourquoi tout à l'heure...

Le prêtre se tut un instant et parut se recueillir. Ce qu'il devait révéler était si étrange... et, loin de la malheureuse dont l'angoisse l'a profondément apitoyé, l'abbé Virieux se rend compte que ce qu'il lui faut apprendre à Pierre ne peut que paraître révoltant. Il voudrait trouver des mots capables d'adoucir la vérité sans la masquer. Mais le mieux ne sera-t-il pas de parler très simplement, le plus brièvement possible?

— Je vous en conjure, Monsieur l'abbé, apprenez-moi ce que je dois savoir... Est-ce un malheur encore qui va m'atteindre?

— Monsieur d'Astiel, j'ignore quelle fut, devant vous, l'attitude de M^{me} Remous lorsque vous vîntes à Caen pour demander à vos parents leur consentement à cette imprudente union dont devait découler tant de douleur. Ce qui est certain, ce qu'elle-même proclame, c'est que son indignation fut plus vénémente encore que celle de M. et de M^{me} de Heurtelier, et qu'elle n'a rien fait pour les amener à accueillir celle que vous aviez choisie. Je vous ai

demandé de ne pas m'interrompre, dit vivement le prêtre, sur un geste de l'artiste. Félicie avoue avoir éprouvé contre la future M^{me} d'Astiel une haine qui depuis n'a jamais cessé de la ronger. Et, hélas ! parce qu'il était le fils de Zita, sur l'innocent dont vous lui appreniez la naissance, M^{me} Remous a fait retomber son aversion jalouse, oui, je prononce le mot qui éclaire d'un jour navrant la conduite hypocrite de la misérable qui en ce moment même expie, car si elle a exigé que je vous révèle le secret de ses pensées, je vous jure que c'est avec la certitude d'encourir votre mépris autant que votre rancune, et qu'elle s'y résigne avec la conscience de les avoir mérités. Elle n'a jamais essayé de parler de votre fils à M^{me} de Heurtelier. Elle redoutait que, ayant, par pitié pour l'enfant, pardonné à son père, on n'en vienne aussi à accepter la mère et à lui pardonner si un brusque repentir la ramenait vers vous. Cependant, l'étrange femme ne se désintéressait pas de vos intérêts, du moins matériels, et lorsque M. et M^{me} de Heurtelier ont appelé près d'eux leur jeune cousine et son frère, M^{me} Remous, qui voyait dans ce fait la volonté de vous déshériter, s'en est fort affectée. Ses sentiments à l'égard de M^{me} de Heurtelier sont devenus tout à fait hostiles lorsque cette jeune fille a trouvé l'ingénieux moyen de faire connaître votre petit Henry à vos parents. Inconscient avocat, l'enfant aurait fini sans doute par gagner votre cause. C'est-à-dire, suivant la crainte de Félicie Remous, la cause de la mère coupable. Il ne le fallait pas. M^{me} de Heurtelier a reçu une lettre anonyme qui lui a trop tôt appris la vérité. Vous savez le reste.

« Mais je n'ai pas fini. Le plus pénible de cette lamentable confession me reste à dire. Durant votre séjour en Béarn, séjour qu'elle ignorait, M^{me} Re-

mous vit à la porte d'une salle de spectacle une affiche annonçant que Zita de May était là, en représentation. Non! Non! ne dites rien! apaisez-vous, attendez... La crainte d'un rapprochement entre la chanteuse et vous, Monsieur, je vous l'ai dit, affolait M^{me} Remous. Elle espérait l'empêcher en obtenant votre éloignement, elle est donc venue ici même pour essayer de vous persuader qu'il fallait emmener votre fils hors de la portée de sa mère, décidée sans doute à le réclamer. Vous étiez absent. M^{me} Remous se rendit alors auprès de la chanteuse sans savoir exactement ce qu'elle espérait de son entrevue avec votre femme, et elle vit Zita de May, ou celle qui porte ce nom sur la scène... »

Et se hâtant, comme pour empêcher Pierre d'As-tiel de l'interrompre, l'abbé poursuivit :

— La vraie Zita, celle que vous aviez épousée, est morte, il y a deux ans, au cours d'une tournée, à l'hôpital de Toulon. Elle avait pour camarade une jeune femme qui, le maquillage aidant, lui ressemblait d'une façon assez frappante; Zita de May n'étant qu'un nom de théâtre, cette personne, de connivence avec le directeur de la tournée, a cru pouvoir s'en emparer, son nom à elle restant tout à fait obscur encore. Elle prétend du reste avoir été autorisée à cette substitution par Zita elle-même, peu de jours avant sa mort. Votre femme, se sentant perdue, aurait fait à son amie cette sorte de legs étrange. En tout cas, elle lui avait parlé de son mariage, la mettant en garde contre une rencontre possible avec vous, Monsieur. Mais la nouvelle M^{me} de May ne s'en est pas préoccupée, et il a fallu la démarche de M^{me} Remous pour l'inquiéter. Dès le lendemain elle quittait Caen. Après avoir reçu des aveux, M^{me} Remous n'a eu d'abord qu'une idée : vous prévenir.

L'abbé s'arrêta. Pierre, devenu d'une pâleur de cire, le regardait sans le voir. Ce qu'il voyait c'était, dans un passé qui lui semblait hier si lointain et redevenait tout à coup si proche, un petit visage chiffonné, de grands yeux habiles à mentir... Zita ! Cette poupée, cet oiseau de bohème, il ne peut se la figurer dans la majesté de la mort. De la douleur ? Non. Une pitié qui pardonne et veut oublier les cruautés, les traîtrises de celle qui jamais plus ne pourra faire souffrir.

Le silence un long moment se prolongea. Soudain, Pierre s'étonne. Comment, dès son retour, Félicie n'est-elle pas venue lui apprendre... Et puis, il se souvient : Mais il a revu M^{me} Remous ! et elle ne lui a rien dit ! Pourquoi ? Pourquoi ?

L'abbé Virieux soupire :

— M^{me} Remous était bien résolue à vous aviser sans retard de cette mort.

— Eh bien ?

— Le soir de votre retour de Béarn, vous avez ramené votre fils chez la personne qui en a la garde. M^{me} Remous se trouvait à l'hôtel de Heurtelier, dans une chambre faisant vis-à-vis au logis de cette femme. Elle vous a vu paraître avec l'enfant. Elle a entendu le petit Henry parler de votre cousine, vous-même avez mentionné les attentions de cette jeune fille pour Henry. M^{me} Remous... Ah ! par compassion pour celle qui va mourir, Monsieur, comprenez-moi à demi-mot. Cette atroce, cette insensée jalouse qui, depuis tant d'années, rongeait le cœur de Félicie, a tout à coup changé d'objet. La mort de M^{me} d'Astiel vous permet de nouveaux projets, et...

— C'est abominable ! cria Pierre.

— Oui, Monsieur, abominable, et tellement insensé, cette volonté d'empêcher, sans aucun profit

pour soi-même, le bonheur d'autrui ! La jalousie est la lèpre de l'âme. Le démon n'a rien trouvé de mieux pour tourmenter les humains et les pousser au mal.

Pierre avait relevé la tête. Au-dessus du visage anxieux du prêtre, l'image souriante de Simonne se dressait. Une joie frémissante naissait en lui, l'éblouissant. Il ferma les yeux une seconde; lorsqu'il les reporta sur l'abbé, celui-ci comprit que le drame incessant qu'avait été la vie intérieure de sa pénitente, l'humiliation atroce qu'elle s'imposait en avouant ce drame, que tout cela devenait pour M. d'Astiel sans importance; une seule chose, en ce moment, était capable de l'émouvoir : le nouveau rêve qui, désormais, ne lui était plus interdit.

— Quelles paroles de pardon vais-je apporter à celle qui m'envoie ?

— Dites-lui que je la plains et n'éprouve contre elle ni rancune, ni mépris. Qu'elle meure en paix, si Dieu l'appelle. Si elle doit vivre, j'oublierai.

L'abbé hocha la tête.

— Vous oublierez, sans doute, Monsieur, mais elle se souviendrait, et voilà pourquoi elle ne souhaite point de guérir.

A grands pas, M. l'abbé Virieux reprit le chemin de l'hôtel de Heurtelier. Il avait hâte de donner à la moribonde l'apaisement de savoir qu'elle était pardonnée; il s'apprêtait à gagner directement la chambre de Félicie, mais il trouva en chemin M^{me} de Heurtelier qui, de toute évidence, le guettait. Elle l'entraîna dans le bureau de son mari.

— Venez, mon mari veut vous parler.

— Mais d'abord...

— Venez, vous dis-je ! Félicie dort. Elle était dans un tel état d'agitation, malgré sa faiblesse, que la garde lui a fait une piqûre de morphine.

— Vous n'avez pas l'air beaucoup plus calme, fit rudement l'abbé.

— Calme? ma tête éclate, et quant à mon pauvre Raoul...

En réalité, M. de Heurtelier parut au prêtre beaucoup moins nerveux que sa femme, mais ses paupières rougies semblaient témoigner de larmes récentes.

— Mon cher abbé, nous sommes profondément bouleversés par ce qui s'est passé ici depuis votre venue, ce matin.

— Félicie, interrompit Adrienne...

Et puis elle se tut et tamponna ses yeux. Ce fut M. de Heurtelier qui reprit :

— M^{me} Remous nous a fait appeler. Elle nous a appris la mort de Zita de May. Elle prétend vous en avoir parlé à vous aussi. Tout en refusant d'expliquer les raisons qui l'ont empêchée de nous annoncer plus tôt cette mort, elle jure qu'elle ne ment pas, donne des précisions. Cette femme serait morte à l'hôpital de Toulon. Nous avons pensé que Félicie délirait, elle s'en est aperçue et s'est mise à sangloter, à demander pardon de je ne sais quoi; c'est très pénible!

— Très pénible, appuya Adrienne, de nouveau prête aux larmes. Elle se cramponnait à nous en nous suppliant de rappeler Pierre, maintenant que cette... que cette horrible créature n'est plus là! Nous avons promis, à tout hasard, pour la calmer... Ah! c'est abominable! J'aurai toujours devant les yeux le visage convulsé de Félicie, j'entendrai toujours sa voix à peine distincte par moments, à d'autres arrivant presque à des cris.

— Monsieur l'abbé, demanda posément Raoul, qu'y a-t-il de vrai?

— Tout.

— Quoi, tout ?

— Zita de May est bien décédée à l'hôpital de Toulon ; d'ailleurs, il vous sera facile de vérifier le fait. Et il est vrai aussi qu'ayant promis de pardonner...

— Oh ! une promesse arrachée, protesta Adrienne.

Saint-Jean-Bouche-d'Or haussa les épaules.

— Vous me la ballez belle ! Arrachée ou non, une promesse est une promesse, et faite à une mourante, encore ! D'ailleurs, vous connaissez depuis longtemps mon opinion, je ne crois pas vous l'avoir cachée : vous n'avez pas bien agi en vous montrant aussi intransigeants.

— Oh !

— Mais non ! Que vous refusiez d'accueillir à votre foyer une personne... indésirable, c'était votre droit, mais quand M. d'Astiel, seul, malheureux, est revenu, vous deviez lui ouvrir les bras, au lieu de vous cuirasser d'orgueil. Et dire, ajouta presque violemment l'abbé Virieux, que vous répétez au moins deux fois par jour : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons... » Sans doute pensez-vous n'avoir point besoin de la miséricorde du bon Dieu !

... Durant trois jours encore, Félicie Remous se débattit contre la mort qui paraissait imminente. Dans ses instants de calme, la malade protestait de son dégoût de la vie. Elle était sincère. Cependant, lorsqu'il parut bien que pour elle tout n'était pas encore fini, qu'il lui faudrait reprendre le fardeau de l'existence, l'instinct de conservation qui demeure au fond même du cœur le plus désespéré se ranima en elle.

Aucune allusion ne fut faite à la scène poignantante dont M. et M^{me} de Heurtelier s'étaient mon-

très si bouleversés. Adrienne entourait de soins sa dame de compagnie, l'encourageait, bâtissait avec affectation des projets pour le temps de la convalescence. D'abord Félicie écouta silencieusement. Elle doutait encore de vivre. Quand elle se convainquit que la mort, après l'avoir serrée à la gorge de si méchante façon, desserrait son étreinte, M^{me} Remous aussi se prit à préparer l'avenir. Et le jour où, défaillante, mais animalement satisfaite, elle put quitter son lit pour un fauteuil, la house-keeper annonça à M^{me} de Heurtelier son désir d'être transportée, dès que cela serait possible, chez des cousins qu'elle possédait quelque part dans le Bessin. C'étaient de braves fermiers dont, jusqu'alors, la dame de compagnie de M^{me} de Heurtelier ne faisait jamais mention, mais dont elle se réclamait aujourd'hui qu'ils pouvaient lui être utiles.

On feignit de ne point douter du prompt retour à Caen de Félicie. Adrienne, au fond, n'y croyait guère, et l'abbé Virieux, lui, comprenait que jamais plus Félicie Remous n'accepterait de se retrouver face à face avec Pierre d'Astiell.

De l'artiste, de la fin de Zita, de son désir de voir M. et M^{me} de Heurtelier pardonner à leur neveu, M^{me} Remous ne faisait plus mention.

Et l'on eût dit que la disparition de la chanteuse ne devait rien modifier.

La conviction de Raoul, cependant, était faite. Il ne doutait pas que sa femme, lasse de lutter contre son cœur, ne finisse par rappeler l'enfant prodigue. Seul, l'excellent homme n'aurait sans doute, en aucun temps, montré tant de rancune. L'orgueil aristocratique est souvent moins terrible que la vanité bourgeoise. Adrienne d'Astiell, petite-fille de M. Dastiel, honorable marchand, se sentait plus offensée par la mésalliance absurde de son neveu que

Raoul de Heurtelier, dont un aïeul fut non point seulement le compagnon d'armes, mais l'ami très cher et le confident d'Henry IV, ainsi qu'en font foi des lettres autographes de « Noust Henric », pieusement conservées dans la famille. Raoul, ayant toujours eu un rôle assez effacé dans son ménage, ne cherchait pas, en l'occurrence, à en sortir. Il attendait, patient, se gardant bien de plaider la cause du coupable et respectant les longues songeries où s'abîmait Adrienne. Sournoisement, alors, il regardait passer sur le visage flétri le reflet de pensées contradictoires. Lorsqu'il surprenait un sourire ému, un soupir, il avait envie de lui crier :

« Allons donc, tiens ta promesse ! Veux-tu que j'aille le chercher ? »

L'abbé Virieux venait moins fréquemment. On le laissait se rendre directement chez la house-keeper, et il demandait rarement à saluer les maîtres de la maison. Il en voulait à tous ces gens de leur inertie. Oui ou non, les Heurtelier ont-ils l'intention d'accomplir leur promesse, ou bien s'en jugent-ils dégagés parce que la mourante qui l'a obtenue d'eux revient à la vie ? S'ils ont la volonté de tenir leur parole, qu'attendent-ils ?

Et Félicie ne devrait-elle pas insister ? Lorsqu'on prétend bien agir, il ne faut pas s'arrêter à mi-chemin.

Quant à Pierre d'Astiel, c'est contre lui que Saint-Jean-Bouche-d'Or se sent le plus irrité. Mon Dieu, ce serait si simple pour lui de venir frapper chez ses parents, de forcer la porte au besoin, et de leur dire :

« A présent qu'en m'accueillant vous ne risquez plus d'être entraînés à recevoir aussi une personne indigne, allez-vous continuer à me bouder ? Me voi-

là seul avec un tout petit que vous connaissez déjà... »

Ce serait une scène qui débuterait plus ou moins bien, mais qui finirait certainement par des larmes et un pardon attendri. Eh bien ! non ! Chacun reste sur ses positions, « dans sa tranchée », pense l'ancien combattant. Il n'y a aucune raison pour que l'on aboutisse jamais.

Les temps sont passés où fermiers et fermières s'en venaient, au trot de leur « *bourri* » ou juchés sur les hautes carrioles trainées par un lourd cheval, vendre à la ville leurs denrées. Aujourd'hui, la camionnette elle-même ne suffit plus à ces nouveaux seigneurs, et l'on a parfois la surprise d'apercevoir, à l'arrière d'une conduite intérieure de luxe, un brave petit veau qui n'en demandait pas tant et laisse tomber innocemment, sur les coussins mastic, les preuves odorantes du grand émoi que lui cause ce mode de locomotion. Mais, le plus souvent, la famille suffit, avec les bourriches de beurre et les paniers d'œufs, à remplir la voiture. Et l'on en voit descendre d'opulentes personnes un peu trop rouges, avec de magnifiques chapeaux, étrangement juchés sur des chignons couleur de blé qu'il serait, ma foi, bien dommage de sacrifier. Certains vieux bonshommes conservent encore, au volant de leur dix-chevaux, la blouse que revêtaient leurs pères lorsqu'ils s'en allaient maquignonner.

Le cousin de Félicie Remous était de ceux-là.

On le vit, un beau matin, arrêter son auto devant l'hôtel de Heurtelier. Sur un message de sa cousine, il venait la chercher. Félicie avait un visage d'ensevelie plutôt que de ressuscitée, et l'émotion qu'elle ressentait à quitter cette maison, où elle savait ne plus revenir,achevait de la rendre livide.

Elle partit en disant à bientôt, ayant eu soin de laisser dans son armoire des effets qu'on ne pouvait deviner hors d'usage, et emportant, tassé dans sa malle, tout ce qu'elle aurait eu regret d'abandonner.

IX

LA COLOMBE

C'était un jeudi, et il pleuvait. M^{me} de Heurtelier se dit : « Il n'a pas dû sortir, je *le* verrai sans doute. »

Et elle monta dans la chambre de Simonne.

A la fenêtre d'Henriette, trois caboches ébouriffées se pressaient. Un spectacle captivant devait se dérouler dans la cour, invisible pour Adrienne. En réalité, ces petits donnaient un exemple de haute sagesse en se passionnant, sans en exiger d'autres, pour les distractions à leur portée : dans un vaste cuvier rempli d'eau, des gouttes alourdies, tombant du toit, provoquaient de minuscules rejaillissements, et cela paraissait à Zozo, Popol et Riri bien plus merveilleux que les grandes eaux de Versailles à un public blasé.

Grimpés sur le rebord de la croisée, accrochés au grillage placé là, précisément pour empêcher cette escalade, les enfants de plus en plus se penchaient.

— Mon Dieu, gémit M^{me} de Heurtelier, mais ils vont tomber ! Où est la mère ?

N'y tenant plus, elle cria :

— Voulez-vous descendre... tout de suite !...

Trois visages effarés se relevèrent. En face de

cette étrangère qui se permettait de l'apostropher, Zozo prit immédiatement son air le plus insolent et chercha une réplique méritée par tant d'audace. Popol, que son jeune âge condamnait à obéir à n'importe quelle grande personne, quitta docilement son perchoir. Quant à Riri, reconnaissant la vieille dame qui lui avait offert de si bons goûters, prêté de si beaux joujoux, il jeta triomphalement le seul nom qu'il lui eût jamais donné :

— Grand'mère!... C'est grand'mère!

Et, plein de confiance dans la joie qu'il allait causer, il annonça :

— Je viens, grand'mère, j'arrive!

— Bouge pas! ordonne Zozo du ton péremptoire qu'elle entend prendre à Henriette. Si t'as c'malheur...

Mais déjà une porte a claqué; Riri, échappant à la petite fille, dégringole l'escalier avec la promptitude et la souplesse d'un petit chat poursuivi par un roquet.

— Tu vas voir m'man, quand a va rentrer! hurle encore Zozo à la cantonade.

M^{me} de Heurtelier resta un instant interdite. Et puis, de toute la vitesse de ses vieilles jambes, elle quitta la chambre, descendit et courut ouvrir elle-même la porte de la rue : est-ce qu'il pourrait atteindre la sonnette, ce tout petit?

Il arrivait déjà, gambadant sous l'averse. Adrienne, sans parler, le prit dans ses bras, l'emporta dans le bureau où Raoul de Heurtelier essayait de se distraire des difficultés présentes en se plongeant dans l'histoire des temps passés.

— Raoul! le voilà,... son fils!

— Enfin! soupira l'excellent homme.

A son tour, il s'empara de Riri, un peu médusé par tant d'effervescence.

— Embrasse grand-père, petite colombe de l'arche !

— Où qu'elle est, l'arche ? réclama aussitôt Riri, à qui ce mot rappelait l'un des jouets qu'on lui livrait naguère.

On la lui apporta. On le bourra de friandises, pendant que le valet de chambre était expédié chez Henriette, afin de la rassurer sur le sort de l'enfant.

— Comme tu as bien fait ! dit M. de Heurtelier. Notre bon Pierre !

— Pauvre enfant... A présent que cette femme... enfin...

— Oui, oui,... nous n'avons plus les mêmes raisons.

— Et rien à redouter, maintenant, alors...

— Alors, si j'allais le chercher, Adrienne ?

Elle fait un signe d'approbation, trop émue pour prononcer une parole à la pensée que dans quelques instants le mauvais cauchemar sera évanoui.

— Riri, dit M. de Heurtelier, veux-tu que ton papa vienne te retrouver ici ?

A genoux sur le tapis, le petit est occupé à faire tenir la girafe sur le dos de l'éléphant. Il répond tranquillement :

— Il est pas là, papa. Il est à Paris, au mariage de cousin Jean, qu'il a été.

Et parce que la girafe se refuse absolument à chevaucher l'éléphant, Riri, énergique, l'apostrophe :

— Petit chameau !

— Oh ! oh ! fait Adrienne, choquée. Quel langage ! Il était temps de l'enlever à ce milieu.

— Un milieu de braves gens qui l'ont soigné et aimé, tandis que nous...

Un peu confus d'en avoir tant dit, Raoul s'inter-

tompt, mais sa femme ne proteste pas. Raoul a raison.

— Cousine Simonne aussi est à Paris, papa l'a dit. Moi, je l'aime, et papa aussi, et on retournera chez elle, je veux, malgré qu'il y a les oies...

M. et M^{me} de Heurtelier échangent un sourire.

— Riri, dit Adrienne, naturellement, tu ne sais pas écrire.

— Si, des bâtons.

— N'importe, viens, mon chéri, viens, je tiendrai ta main, tu vas écrire à ton papa.

On ne saurait affirmer que cette perspective enchanterait le gamin. Cependant, il n'ose protester et, sans lâcher la récalcitrante dame au long cou, il se laisse jucher sur les genoux de M^{me} de Heurtelier. Raoul dispose une feuille de papier à portée de la petite main qu'emprisonnent les doigts d'Adrienne et qui, maladroitement, se crispe sur un crayon.

Des lettres énormes, zigzagantes, arrivent cependant à former des mots que grand'mère épelle à mesure :

MON PAPA CHÉRI,

Grand'mère me tient la main pour que je t'écrive. Elle voudrait que tu reviennes vite pour que tout le monde soit heureux...

— Et cousine Simonne? interroge Henry.

... Avec cousine Simonne, continue docilement la vieille dame...

X

REFRAIN

Ah ! qu'il est donc beau, mon village...

De nouveau, le printemps fleurit les pommiers des plaines. De nouveau, Henriette peut laisser large ouverte la croisée dans le vieux pignon et s'envoler sa chanson toujours préférée. Mais Simonne, à sa fenêtre, n'est plus seule à l'écouter.

Accoudé près d'elle, son mari est moins attentif à la voix de la chanteuse qu'au récit que lui fait la jeune femme de ses impressions de naguère.

Que de fois, exaspérée par le sempiternel refrain, elle a maudit cet inlassable rossignol, sans prévoir que de l'humble logis de sa voisine lui viendrait le bonheur.

— Car enfin, Pierre, si je ne m'étais pas intéressée à Riri, certain jour où il pleurait devant sa boîte à lait renversée, rien de ce qui s'est déroulé depuis n'aurait eu lieu.

— Le croyez-vous ? demanda gravement Pierre d'Astiel. Lorsqu'il voit deux coeurs si bien faits pour se comprendre et s'aimer, Dieu sait toujours les réunir... Mais il m'est doux de penser que la main de mon petit enfant a été choisie pour accomplir le beau miracle : Riri m'a donné tout le bonheur...

— *Nous* a donné, corrigea tendrement Simonne.
... Henriette chantait toujours...

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la maison.* Ameublements de tous styles. Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 13.** *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.
- Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.
- ALBUM N° 14.** *Alphabets et Monogrammes*, contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour lingerie, draps, taies, serviettes, etc.

L'album de 64 pages, en vente partout : 6 francs ; franco : 6 fr. 75.

COLLECTION " AURORE "

- TRICOT et CROCHET** (Album n° 5).
TRICOT et CROCHET (Album n° 6).
TRICOT et CROCHET (Album n° 7).
TRICOT et CROCHET (Album n° 8).
Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

PREMIÈRES BRODERIES (pour les fillettes), nombreux ouvrages faciles à exécuter.

L'album, 64 pages : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 384. ★ Collection STELLA ★ 10 mars 1936

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection "STELLA"

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger.

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :
France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :
France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, UN RELIEUR MOBILE cartonné
permettant de relier facilement un volume de la
Collection "STELLA"

Adresssez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

